Tome VIII. N° 23 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 1er Mars 1922

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Le Ricochet [1]

I

Le clerc sentimental.

Mme Néris rentrait chez elle, avenue Alsace-Lorraine, à Grenoble, dans cet état de joie physique qui prédispose à ne voir dans la vie qu'une suite de moments heureux et à s'estimer lésé dans le cas d'une interruption. Elle avait patiné l'après-midi sur les délaissés du Drac, aux environs de la ville, le visage rosi par l'air vif, les yeux émerveillés par l'éclat du jour bleu sur la neige des montagnes, les mains au chaud dans le manchon, les jambes — ses fines jambes d'un galbe parfait — à l'aise sur les obéissantes lames d'acier, et n'avait abandonné son sport favori que chassée par les ombres du soir, et d'ailleurs accompagnée sur le chemin d'une troupe gracieuse de jeunes gens et de jeunes filles dont elle ne déparait pas la collection malgré ses trente-cinq ou trente-six ans et qui même l'entourait d'une familiarité gentiment confiante et point du tout respectueuse. Dans les méandres sans cesse renouvelés de ce

(1) Copyright by Henry Bordeaux, 1922.

salubre exercice elle avait oublié son existence ordinaire : son mari toujours plongé dans les grandes entreprises de chutes d'eau dont il faisait sortir des usines sans nombre, et par surcroît des millions ; ses enfants, deux garçons et une fille, sagement déposés en des pensionnats de premier ordre : sa maison accueillante aux brillantes réceptions. Et même elle avait oublié par surcroît son existence extra-normale, une liaison assez orageuse qui, rompue de quelques mois, commençait de lui laisser de meilleurs souvenirs, avec ce trop brillant comte de Salvage, volontiers ironique et mobile, dont les gazettes parlées annonçaient le divorce ou tout au moins la séparation réclamée par une femme à bout de patience et de pardons. Alexis de Salvage : elle y pensait avec agrément, et peut-être regrettait-elle cette rupture que, plus qu'elle, il avait provoquée, manquant des rendez-vous, distrait, l'esprit ailleurs. Lui donnerait-elle un successeur? Certes, elle n'avait que l'embarras du choix, et ne venait-on pas, sur la patinoire, de lui faire une cour assez audacieuse? Mais ces jeunes compagnons montraient trop de maladresse dans l'exposé de leur désir, et nuançaient trop mal des sentiments dont il devenait dès lors trop clair de deviner la convoitise. C'était peut-être l'école actuelle ; à cela pouvait-elle s'apercevoir qu'elle datait, elle qui avait besoin qu'on enveloppât de douceur et même de mélancolie le plaisir, comme un bonbon soigneusement plié dans des papiers et papillotes, au lieu de l'offrir tout cru et acidulé. Ainsi se trouvait-elle dans cet état dangereux où une femme, qui a l'expérience de l'amour et n'en voit plus le danger, pourrait bien, sans un avertissement du sort, être précipitée dans ces passions de chair qui avoisinent bientôt la galanterie, si elle n'était encore retenue par des habitudes de politesse, de courtoisie sentimentale, et par toute une armature qui répugne au cynisme et protège d'une savante hypocrisie un corps et un cœur trop sensibles. Car l'hypocrisie implique, à défaut du respect de soi, le respect des autres et de la société. Mais cet avertissement du sort l'attendait chez elle.

— Monsieur n'est pas rentré? s'informa-t-elle, par acquit de conscience, auprès du valet de chambre en franchissant le seuil de son luxueux appartement.

Elle savait bien que M. Néris ne rentrait jamais que pour le dîner, traînant après lui dans la salle à manger tous les

tracas, tous les soucis, tous les trésors de la houille blanche.

— Non, madame, lui fut-il répondu, mais il y a quelqu'un au salon qui attend Madame depuis trois quarts d'heure.

— Depuis trois quarts d'heure? et qui donc?

— Il dit que Madame ne sait pas son nom. C'est un clerc de l'étude Moreaux.

— De l'étude Moreaux?

— C'est une étude d'avoué.

— Mais je n'ai rien à faire avec l'étude Moreaux. Vous auriez pu dire à ce clerc que je ne pouvais pas le recevoir. Allez le lui dire.

— Il le sait. Il insiste pour voir Madame et n'a pas voulu s'en aller.

Que pouvait vouloir à Mme Néris un saute-ruisseau de Me Moreaux, avoué près le tribunal de première instance de Grenoble? Elle ne s'occupait aucunement de ses intérêts. Son mari pourvoyait à tous ses besoins qui étaient grands. Il l'avait épousée sans fortune, pour sa beauté, et mettait à ses pieds son formidable pouvoir d'industriel qui domptait et exploitait la nature, flatté que sa maison fût tenue avec art et même avec prodigalité, et qu'elle éblouît ses collègues, ses rivaux, par le faste et le charme de son accueil. Non, en vérité, Germaine Néris ne devinait point la cause de cette démarche singulière dont elle ressentit immédiatement quelque frayeur, étant d'un naturel pusillanime et d'avance acquis à la crainte du danger.

Elle se décida, non sans ennui, à pénétrer dans son salon où elle commença par ne découvrir personne. Le valet de chambre avait épargné l'électricité. Une petite lampe dans un coin ne réussissait pas à tirer de l'ombre la silhouette effondrée d'un personnage recroquevillé sur une chaise. Elle tourna un ou deux commutateurs et aveugla le malheureux jeune homme, beaucoup plus impressionné qu'elle-même, qui, déjà debout dans un long pardessus élimé dont personne ne l'avait débarrassé, le chapeau à la main, se confondait en salutations. Ce spectacle la rassura, et même comparant le visiteur à ses flirts athlétiques de l'après-midi, elle ne put se tenir de sourire et reprit toute sa confiance, et partant son aimable grâce mondaine :

— Voulez-vous me rappeler votre nom, monsieur, et me dire l'objet de votre visite?

Le clerc balbutia d'une façon presque inintelligible les

syllabes de son nom : Charles Dornin. Cependant il avait de beaux yeux craintifs, de la jeunesse, et sous sa gaucherie ne paraissait ni sot ni mal fait, ce qui inclina Mme Néris à l'indulgence. Il ne se pressait pas de se révéler, comme s'il redoutait de faire part du message dont il devait être porteur, ce qui de nouveau créa une atmosphère de malaise.

— Je ne crois pas vous avoir jamais vu, finit par déclarer la jeune femme agacée.

— Mais moi, je vous ai vue, madame.

— Dans la rue.

— Oui, dans la rue, à l'église, à la musique, et un jour à l'étude.

Il avait fait cette énumération en tremblant, et une femme moins experte que Mme Néris y eût relevé un accent amoureux qui acheva d'énerver celle-ci :

— A l'étude? je n'y suis jamais entrée.

— Si, madame, une fois, pour y donner une signature avec M. Néris.

— Ah ! oui, peut-être.

— C'était le quinze octobre dernier.

Le rappel de cette date achevait son aveu. Mais il était invraisemblable de supposer qu'il eût poussé l'audace jusqu'à s'introduire dans ce salon pour y apporter une déclaration aussi saugrenue. Lassée de sa présence, Mme Néris rompit brusquement les chiens.

— Enfin, monsieur, que me voulez-vous?

— Madame, répondit l'infortuné du ton dont on annonce une catastrophe, Mme la comtesse de Salvage introduit une demande en séparation de corps contre son mari. L'étude est chargée de l'instance.

Cette nouvelle, ainsi proclamée dans toute son importance provinciale, suffoqua Mme Néris. Toute la ville connaissait donc sa liaison avec M. de Salvage, pour qu'un affreux clerc la vînt narguer sous le nez avec grossièreté en croyant l'intéresser?

— Eh ! monsieur, les Salvage font ce qui leur convient, et je n'ai point à me mêler de leur procédure.

— Sans doute, madame, reprit l'autre qui retrouvait son aplomb par là même qu'il s'agissait d'une affaire de sa profession, mais j'ai la minute entre les mains.

— La minute. Quelle minute?

— La minute de la requête introductive d'instance.

Ces termes juridiques impressionnaient Mme Néris qui ne les comprenait pas, mais commençait de redouter quelque perfide contre-coup du procès Salvage. Elle esquissa un geste d'indifférence auquel son interlocuteur, cette fois résolu à la parole, ne prêta pas attention, et qu'elle-même, décidément inquiète et troublée, n'acheva pas.

— Sur cette requête, madame, sont indiqués les motifs de la demande. C'est moi qui les transcris en ce moment. J'ai quitté l'étude sous un prétexte quelconque. Je vous apporte ma copie. Je trahis le secret professionnel. C'est très mal, ce que j'ose faire là.

Il s'accusait de sa faute, mais il s'en servait pour obtenir des louanges, un peu d'attention et de sympathie. Mme Néris avait trop de finesse pour ne pas apercevoir cette fois le chemin où son interlocuteur l'engageait. Elle lui donna cette attention et cette sympathie qu'il sollicitait si humblement, et il en fut tout exalté pour préciser enfin sa confidence :

— Mme la comtesse de Salvage (même dans l'émotion il ne pouvait se décider à omettre un titre) invoque l'adultère du mari dont elle rapporte la preuve par des témoignages écrits.

— Des témoignages écrits?

— Parfaitement, madame : ce sont des lettres. Elle en a dérobé quelques-unes dont elle cite des passages dans sa requête, et ces passages ne peuvent laisser subsister aucun doute sur la liaison de M. le comte de Salvage.

— Des lettres, se contenta de répéter à mi-voix Mme Néris qui avait compris le danger dont elle était menacée. Puis, reprenant un peu d'assurance : Excusez mon ignorance, monsieur. Je croyais que les maris et les femmes s'entendaient pour divorcer ou se séparer et que l'on invoquait des prétextes quelconques dont les tribunaux se contentaient.

— Détrompez-vous, madame, expliqua le clerc redevenu sentencieux. Il en est peut-être ainsi à Paris dont les mœurs sont, paraît-il, corrompues, mais en province nos magistrats respectent les lois. Ils exigent des preuves et ils les examinent. Il leur faut des adultères consommés, ou tout au moins des excès, sévices ou injures graves. C'est pourquoi Mme la comtesse de Salvage doit fournir des preuves. Elle les fournit dans sa requête.

Il se tut, comme s'il répugnait à continuer cette conversation. Mme Néris attendit quelques instants la fin de ce

silence, puis, désirant sortir d'une incertitude qui lui pesait, elle insinua :

— En quoi, monsieur, de tels débats, fâcheux à coup sûr, me peuvent-ils concerner?

— Mais, madame, fit le clerc scandalisé, vous ne savez pas que, sur la minute de la requête introductive d'instance, vous êtes désignée par vos initiales, et que les fragments de lettres cités vous sont attribués. C'est une infamie. C'est une lâcheté. Demain toute la ville connaîtra votre secret. J'ai couru vous avertir. Pardonnez-moi, madame, cette démarche qui ne me fut inspirée que par... que par mon dévouement.

Il soulignait de son mieux son geste chevaleresque, en garçon que son milieu n'a pas suffisamment policé et qui frise l'indélicatesse sans même en avoir le moindre soupçon. Mme Néris ne dédaignait pas le pouvoir qu'elle exerçait à distance sur ceux qui ne la connaissaient pas, mais qui, l'ayant rencontrée, ne l'oubliaient point. A ce pouvoir ne devait-elle pas d'avoir été prévenue à temps du danger qui planait sur elle?

— Les dévouements les plus désintéressés, déclara-t-elle, sont toujours les plus précieux. Je vous remercie, monsieur, de votre communication si intéressante. Mais il doit y avoir confusion : les initiales désignent sans doute une autre personne. Au revoir, monsieur.

Il ne s'attendait pas à un dénouement aussi rapide de l'entretien, ni aussi simple. Mme Néris gardait ses distances qu'il avait cru supprimer, le congédiait en somme sans lui avoir rien accordé qu'une phrase sur la beauté du désintéressement. Il avait beau être timide, il avait fréquenté Stendhal qui est de Grenoble, — circonstance heureuse qui rapprochait l'humble clerc de l'auteur de *Rouge et Noir* et de *la Chartreuse*, — et il savait comment Julien Sorel parvient à triompher de l'orgueil de Mlle de la Môle. Ne s'était-il pas juré, en entrant, de ne sortir qu'après avoir tout au moins baisé la main de Mme Néris en signe de l'attachement qui le faisait manquer au devoir professionnel? Mais comme la réalité est éloignée de nos imaginations romanesques ! Cette main ne se tendait pas vers lui. Jamais il n'oserait la cueillir, ni la porter à ses lèvres. Et, plutôt que d'accuser son manque de hardiesse, il préféra soupçonner Stendhal d'avoir triché.

Mme Néris qui le regardait sans en avoir l'air devinait le

combat qui se livrait en lui : « Ce garçon voudrait bien être payé. Il n'est pas mal, en somme. Il a de jolis yeux, et une bouche fraîche. Mais il est trop niais et se laissera aisément éconduire. »

Les hommes ne savent jamais tout ce que leur timidité leur fait perdre.

Pour être digne de son modèle, le pauvre Charles Dornin essaya une petite offensive nouvelle avant de se retirer :

— Vous ne voulez pas lire la minute, madame?

— Inutile, monsieur. D'ailleurs, je n'en ai pas le droit.

Par surcroît, elle lui donnait une leçon. Il s'en allait donc, penaud et déconfit, quand sur le seuil du salon elle le rappela :

— N'en dites rien à personne, monsieur. La ville apprendra toujours assez tôt ce malheureux procès. Et même promettez-moi de retarder de quarante-huit heures votre... comment appelez-vous ça? votre requête...

— Quarante-huit heures. C'est beaucoup.

— Faites cela pour moi. Adieu, monsieur.

Ce *faites cela pour moi* avait été susurré de façon à autoriser toutes les espérances. Le clerc s'en fut triomphant, prêt à affronter la colère de son patron pour tenir la parole qu'il n'avait pas donnée à Mme Néris. Celle-ci, quand il fut parti, gagna sa chambre et s'y enferma pour réfléchir. Le plaisir de son après-midi était gâté.

II

Le coupable.

Retirée dans sa chambre, toutes lumières éteintes, Germaine Néris se révolta tout d'abord contre le destin. Elle avait l'impression très nette d'un vol commis à son préjudice. Comment ! elle rentrait chez elle, joyeuse et saine après un bon exercice au grand air, le corps dans un état de lassitude agréable et l'esprit tourné au plus bienveillant optimisme, elle se disposait à prendre le thé avec des toasts, elle s'informait dès la porte de son mari, elle ne souhaitait de mal à personne, au contraire elle était prête à désirer qu'il n'y eût plus de malheureux sur la terre, et voici que le malheur l'accueillait ! Il y avait là une injustice évidente.

Cette liaison avec M. de Salvage, mais elle était rompue, finie, archi-finie ; et même, en somme, elle n'avait pas été si agréable. Elle avait eu ses orages, ses ennuis, ses déceptions, tout comme une vie conjugale. Puisqu'elle était morte, de quel droit renaissait-elle pour lui faire du tort? Elle ne comptait plus, elle était le passé, c'est-à-dire une chose abolie, supprimée, anéantie, et l'on s'en armait comme si elle pouvait encore servir à quelque chose. Le passé gardait-il une sorte de vie à lui, indépendante de la nôtre? Existait-il en dehors de nous, pour les autres et pour notre tourment? On se livre à l'instant présent, et voici que cet instant présent s'en va derrière nous, mais demeure comme une image de nous que nous ne pouvons plus briser.

Germaine Néris ne s'était jamais livrée qu'à l'instant présent, et contrainte à se retourner le regardait avec stupeur, dans son immobilité définitive, devenu le passé. Demain toute la ville connaîtrait ce passé vivant, bien plus puissant qu'hier, bien plus vivant puisque chacun en parlerait et y puiserait. Ce qui n'était qu'à elle appartiendrait à tous. Elle serait dévêtue devant tout le monde, quand sa pudeur n'y consentait que pour un seul, deux au plus. Enfin son mari apprendrait sa faute. Son mari : la peur la ramenait à lui avec une violence imprévue. Elle s'apercevait tout à coup de l'importance qu'il avait pour elle. Mais pour elle ce mari n'était rien moins que tout. Il lui représentait le luxe, le plaisir de vivre, l'épanouissement, la protection. Avant lui, elle n'était qu'une jeune fille convoitée et évitée, convoitée pour le plaisir et évitée pour le mariage. Il avait fait d'elle une sorte de reine toute puissante dont les désirs étaient comblés au fur et à mesure de leur éclosion. Pourquoi, alors, l'avoir trompé? Mais cela n'avait aucun rapport. Elle n'avait jamais pensé lui occasionner le moindre désagrément. Elle ne l'avait privé ni de ses droits conjugaux, ni de cette alliance entre époux, tacite contrat en vertu duquel l'un s'engage à servir les intérêts de l'autre et réciproquement. En aucune occasion elle n'avait manqué de célébrer son intelligence, sa générosité, sa bienfaisance. Elle avait toujours su organiser, pour les collègues ou directeurs de compagnies dont il avait besoin, les réceptions les plus aimables. Après quoi, si elle avait écouté les insinuations pressantes de M. de Salvage, c'était à des heures perdues dont M. Néris lui laissait la libre disposition. Elle avait conscience de n'avoir nui en

aucune circonstance à son mari. Elle avait rempli toutes ses obligations de femme.

Ne réfléchit-on que dans l'infortune? Il y a des gens qui réfléchissent tout le temps. Ceux-ci peuvent être coupables. Ils savent exactement ce qu'ils font : ils en dressent le bilan, ils comptent, ils comparent, ils analysent. Ils composent de l'existence une suite d'actions déterminées, comme les actes d'une comédie. Mais les autres? Les autres sont tout perdus dans le temps qui passe, comme des silhouettes d'arbres dans le brouillard. Le courant les entraîne : ils ne résistent pas. Ils vont tantôt dans un sens, et tantôt dans l'autre si les courants sont contraires. Ils n'ont pas de personnalité bien définie. Ils ne sont pas semblables à eux-mêmes selon les personnes qu'ils fréquentent. Ils ne se connaissent pas et on les connaît mal. Et c'est ainsi que la femme de M. Néris n'était pas la même personne que l'ancienne maîtresse de M. de Salvage. Demain la ville les confondrait dans la même réprobation, quand elle savait bien, elle, qu'elles étaient différentes et ne pouvaient se confondre.

Mais quoi! personne n'admettrait sa protestation. Elle serait déchirée, traînée dans la boue, humiliée par tous ceux et surtout par toutes celles qu'elle recevait avec tant de gentillesse à ses invitations. Il ne fallait compter sur aucune pitié. Du moment qu'elle ne serait plus Mme Néris, personne ne la respecterait. Quel prestige revêtait dès lors M. Néris! Elle le redoutait et l'adorait à cette heure. Elle devinait bien, le sachant brutal et dominateur comme un demi-dieu qu'il était, qu'il la chasserait ignominieusement sans une hésitation. Comment n'y avait-elle pas songé plus tôt? Positivement, elle n'y avait point songé au cours de sa liaison. Elle n'imaginait pas que cela dût jamais se savoir. Il lui paraissait qu'une convention bien établie protégeait les amours secrètes, qu'il y avait des cloisons étanches entre la vie cachée et la vie apparente. Mais les conventions n'existaient plus. Elle ne pouvait affronter la colère de M. Néris. Dès qu'il saurait, il la jetterait à la porte. Son avenir était brisé. Et pourquoi donc? pour si peu de chose. Car, autant son mari lui paraissait formidable, autant son amant lui semblait petit, mesquin, futile, inutile.

Elle se mit à le haïr, furieusement. N'était-il pas la cause de tout le mal? Comment le misérable avait-il laissé prendre les lettres de sa maîtresse? Cette indélicatesse touchait à

l'infamie. Et comment laissait-il Mme de Salvage compromettre la réputation d'une honnête femme, d'une mère de famille? Un mari est responsable des fautes de sa femme. N'est-il pas le chef de la communauté? Toutes sortes de pensées d'ordre auxquelles elle n'avait point l'habitude de réfléchir se précipitaient dans sa pauvre cervelle qui les recevait au hasard. Mais surtout elle s'attardait sur ses enfants. M. Néris consentirait-il à les lui laisser? Elle le savait trop absolu, trop soucieux de ses droits, trop intransigeant pour oser l'espérer. La petite Frédérique, et les deux garçons, Raymond et Clément, lui seraient-ils arrachés? Ne les reverrait-elle que furtivement, ou pour des jours calculés? Eux aussi elle se mettait à les aimer d'une tendresse farouche qui dépassait la commune mesure, qu'elle ne calculait point, qui la prenait aux entrailles comme un être de chair qui défend ses petits. Elle accusait d'une honteuse complicité le couple Salvage qui s'entendait pour la dépouiller. Elle accusait tout le monde, elle ne s'accusait pas elle-même, car elle n'avait jamais songé que sa conduite pût provoquer de telles catastrophes.

De ces catastrophes, il y avait un responsable, et c'était son ancien amant qui, détenant ses lettres, les avait laissé échapper. Ne lui appartenait-il pas de réparer le mal qu'il avait commis? Dans sa méditation sans logique, cette nécessité d'une réparation peu à peu se fit jour, s'imposa. Elle irait trouver M. de Salvage, elle le contraindrait à intervenir. Il avait séduit tant de femmes : il pouvait bien, pour une fois, séduire la sienne. Ainsi avait-elle découvert un point fixe auquel accrocher, dans sa détresse, ses résolutions. Aussitôt elle donna de la lumière, se surprit le visage rougi et tuméfié, le lava avec soin, changea de toilette pour revêtir une robe et un manteau de guerre, destinés à faire impression sur son ancien amant, et sortit avec décision pour tenter la démarche hardie et compromettante qui pouvait la sauver encore.

M. de Salvage habitait seul un hôtel de famille, un peu délabré et froid, depuis que sa femme, résolue à la séparation, s'était retirée chez ses parents, sur la rive droite de l'Isère. Cet abandon ne l'arrangeait point. Avait-il jamais manqué d'égards envers Mme de Salvage? Ne l'entourait-il pas d'attentions et de soins? La contrariait-il dans ses projets et ses

plaisirs, lui facilitant les voyages qu'elle souhaitait d'accomplir, la guidant avec une sûreté exceptionnelle dans le choix de ses toilettes, lui offrant les plus aimables cadeaux? Pourquoi donc avait-elle transgressé les règles du jeu? N'était-il pas convenu qu'après quelques années de mariage, un mari et une femme, tout en se rendant une certaine liberté réciproque, à peu près complète pour le mari, et restreinte pour la femme, demeurent de loyaux associés? Certes, il avait eu des maîtresses et le reconnaissait en toute franchise. Le contraire n'eût-il pas signifié en quelque sorte une abdication? N'était-il plus l'élégant Salvage dont on se disputait la faveur? Ce soir encore, il avait invité une étoile de cinéma, de passage à Grenoble, et tout à l'heure il s'habillerait pour aller l'attendre. Mais ce n'était là qu'un passe-temps destiné à lui permettre d'oublier la tristesse de sa vie abandonnée. Les femmes ne comprennent pas ces choses-là. L'existence dans un hôtel désert, sans un visage aimable pour vous accueillir, est insupportable. Elle exige, elle impose des compensations. Ces compensations ne sont pas toujours de la meilleure qualité, et il était prêt à en convenir. En vain avait-il tenté un rapprochement. On l'avait dédaigneusement écarté, et de jour en jour il attendait l'assignation qui signifierait la rupture.

Quand son valet de chambre lui annonça la visite de Mme Néris, et son insistance pour pénétrer dans l'hôtel malgré la rigoureuse consigne donnée au portier — car il fallait sauvegarder les apparences — il eut un geste de protestation, mais, comme il était courtois jusque dans les plus difficiles circonstances, il l'acheva en signe d'acquiescement.

« Que me veut celle-ci? se disait-il en proie à une colère intérieure qu'il s'efforçait de dissimuler. C'est déjà de l'histoire ancienne. J'ai horreur de revenir en arrière. Dans les circonstances présentes, elle achève de ruiner mon ménage. En province tout se sait, et sans doute l'aura-t-on vue entrer chez moi. Les femmes vous jouent deux sortes de tours, en ne venant pas, et en venant trop... »

Cependant il baisa galamment la main de son ex-amie et la reçut comme s'il la rencontrait dans le monde, avec cette politesse un peu familière qui lui valait aisément le suffrage des femmes, car il leur donnait immédiatement à entendre, à toutes sans exception, qu'elles ne sauraient manquer de lui plaire. Mais il se rendit bientôt compte qu'il n'avait pas

à redouter une querelle amoureuse, tout au contraire.

— Eh bien, monsieur, je ne vous savais point un goujat, préluda Mme Néris dont l'offensive était brusquée : voici que vous donnez mes lettres à lire à votre femme.

De cette subite algarade il fut tout interloqué, alors que, déjà, il s'apprêtait à se montrer sensible aux charmes de sa visiteuse dont l'équipement et l'air de santé fortifié par l'exercice du patin le troublaient agréablement.

— Moi, madame, vous pouvez supposer?

Il en fut pour sa protestation. Sans retard il apprit le perfide libellé de la requête introductive d'instance. Non seulement Mme de Salvage l'assignait en séparation de corps, mais elle ne craignait pas de l'accuser d'adultère et de désigner sa complice.

— Vous m'en voyez désolé, madame, absolument désolé. Une telle conduite est inqualifiable, quand j'étais prêt à donner toutes satisfactions en excès, sévices et injures graves tels que la loi les recommande en pareille matière.

— Vous avez livré mes lettres.

— Ah ! madame, ce n'est point cela. N'accusez que mon désordre. Je n'ai jamais su ranger des papiers.

— Alors on les brûle.

— Je n'aurais pu m'y décider.

— Enfin vous me perdez, monsieur. J'ai un mari que j'aime, des enfants que j'adore. Et pour une aventure sans importance, voici que je suis déshonorée. Toute la ville le saura demain.

Une aventure sans importance : ainsi qualifiait-elle leur liaison quand, au début, ils s'étaient juré des amours éternelles. Mais c'est là un usage auquel des amants bien élevés ne sauraient manquer sans impolitesse. M. de Salvage remarqua à peine la rigueur de cette définition dont il eût approuvé les termes dans son for intérieur, sous cette réserve que les vérités ne se disent jamais dans un salon avec cette netteté : elles se laissent entendre, elles se voilent sous l'allusion, sous l'ironie, sous le paradoxe, sous les considérations générales, elles s'habillent à la mode enfin qui est déjà suffisamment dévêtue. Cependant il ne détestait rien tant que l'éclat et le scandale, en homme d'une parfaite correction, que l'on n'a jamais pris en défaut d'élégance morale, et c'est pourquoi le procédé de Mme de Salvage l'atteignait comme une injure personnelle. Des ménages de bourgeois ou de pro-

cureurs pouvaient se jeter à la tête leurs amants ou leurs maîtresses : dans le monde, cela ne se pratiquait point. Il avait honte de cette faute de goût, et il souffrait à l'avance d'être mis sur la sellette par le moyen d'une instance en justice basée sur une correspondance dérobée. Enfin il n'était pas insensible, malgré son égoïsme tout masculin, au désastre qui atteignait par contre-coup Mme Néris.

— Je n'ai rien à voir, reprenait celle-ci d'un ton acerbe et tranchant, dans vos démêlés avec Mme de Salvage.

Tout de même elle avait pris à celle-ci son mari, autant, du moins, qu'on le pouvait prendre. Mais de cela il n'était plus question.

— Je suis désolé, madame, désolé. Que pouvons-nous faire, car le temps presse. La tempête éclatera demain.

— Ce que vous pouvez faire? Mais n'hésitez pas. Il faut vous réconcilier sans retard, dès ce soir même, avec votre femme.

— Elle ne me recevra pas. Elle est entrée dans la voie de la sévérité et n'en veut plus sortir. Ne pensez-vous pas, madame, que j'ai déjà tout essayé?

— Vous vous y êtes mal pris, monsieur, et il convient que vous recommenciez vos tentatives. Je vous ai connu plus entreprenant, plus audacieux, plus impérieux. Vous ne me donnerez pas à croire que la vertu de Mme de Salvage vous résistera plus que nous n'avons résisté, quand vous avez pour appuis la société, les convenances, les souvenirs, et Dieu lui-même.

Dieu ! c'était beaucoup dire. Mais elle en avait une crainte superstitieuse et voyait en lui un agent d'assurances pour légitimes amours. M. de Salvage eût compté plutôt sur ses propres moyens, s'il ne s'en fût déjà que trop servi, pour reconquérir une épouse justement irritée.

— Vous me le devez, ajouta péremptoirement Mme Néris.

— Eh ! madame, autrefois vous n'aviez que pour vous-même de telles exigences ! ne put se tenir de protester son ancien amant.

— Monsieur, je vous en prie, il ne vous appartient pas de me rappeler une erreur que je vois trop bien aujourd'hui et dont la réparation vous incombe.

Car l'erreur ne commençait qu'à la publicité. Il s'inclina, jugeant la situation sous le même angle :

— C'est bien, madame, j'essaierai.

— Dès ce soir.

— Ce soir, je dîne en ville.

— Vous dînez en ville? Téléphonez qu'une migraine subite vous retient au logis. Téléphonez n'importe quoi. On ne dîne pas en ville quand je suis dans les transes. En vérité, votre légèreté n'a pas de nom.

M. de Salvage, contrarié, consulta sa montre :

— Il n'est pas six heures. Mon dîner est à huit. J'ai peut-être le temps.

Il lui en coûtait de renoncer à son rendez-vous. Mais peut-être avait-il le temps en effet.

— Partez immédiatement, le pressait encore Mme Néris. Demain, je ne sortirai pas. Vous me ferez remettre en mains propres ma correspondance.

— Si je l'ai.

— Il faut que vous l'ayez. Je n'admets pas un échec.

Sur quoi elle se retira. Aucune autre parole n'avait été prononcée entre eux. La menace d'un scandale avait suffi à détruire leurs souvenirs d'amour. Ils s'étaient retrouvés en face l'un de l'autre comme les complices d'un mauvais coup cherchant les moyens d'échapper à la justice.

III

La justicière.

Mme de Salvage s'était installée provisoirement, jusqu'à la solution de son instance en séparation de corps, chez ses parents, M. et Mme Delens, qui habitaient une spacieuse villa aux environs de la ville, sur la route de Montfleury et de la Tronche, rive droite de l'Isère. Elle avait donné les ordres les plus formels pour éconduire son mari qui plus d'une fois avait tenté de forcer la consigne. Car elle redoutait la faiblesse de son propre cœur et, lasse de trahisons sans cesse renouvelées, cherchait la paix dans la solitude, le calme et la monotonie des jours.

C'était une femme encore jeune, encore jolie, à la démarche langoureuse, à la santé atteinte. Mélancolique et douce, elle demandait à la musique et à la lecture l'oubli de ses déceptions. Plus résistante et plus coquette, elle aurait pu retenir l'homme impatient et léger qu'elle avait épousé

et dont sa dot avait rétabli la fortune. Non qu'il n'eût aimé — un temps assez long, surtout pour la mobilité de son caractère — les grâces délicates de sa femme, non qu'il eût manqué jamais d'égards envers elle, — il avait le culte de la politesse la plus raffinée. Mais elle ne pouvait le suivre dans la vie de tourbillon où il l'entraînait. Et il était de ceux à qui la présence réelle est nécessaire, car ils ne songent jamais aux absents, tant ils sont accaparés par l'heure qui passe. Peu à peu elle avait épuisé sa patience et sa capacité de pardon. Afin de ne pas tomber dans la complaisance, elle avait résolu tout à coup de rompre une existence conjugale que, de tout son cœur trop tendre et de tout l'esprit dont elle était loin de manquer, elle avait essayé de rendre tolérable.

Par une heureuse rencontre sur laquelle il comptait bien, ce fut la femme de chambre qui ouvrit la porte à M. de Salvage :

— Bonjour, Eugénie. Toujours bonne mine. La campagne vous convient.

— Oh ! la campagne. Monsieur exagère : c'est encore la ville ici.

Avec les femmes il s'entendait mieux. Cependant elle lui objecta l'expresse défense de sa maîtresse.

— Dites-lui que c'est son avoué.

— Elle me renverra quand elle aura vu Monsieur.

— Je vous prendrai.

— Monsieur n'a pas besoin de femme de chambre.

— On ne sait jamais. Allez, Eugénie, m'annoncer sous le nom de Maître Moreaux. Je vous réponds que Madame ne vous renverra pas.

Ainsi fut-il introduit au salon où sa femme le rejoignit, stupéfaite de l'y trouver :

— C'est une trahison, monsieur.

— Une de plus, madame. Mais celle-ci est en votre faveur.

Elle voulut sonner. Il la supplia.

— Eh bien, expliquez-moi le but de votre visite devant mes parents.

— Impossible : il s'agit de l'honneur d'une femme.

Et très vite, sans lui laisser le temps d'appeler, il se montra au courant de l'assignation qui invoquait pour preuves les lettres de Mme Néris.

— Vous avez déjà reçu ce papier?

— Je l'ai intercepté. J'espère que vous renoncerez à me l'envoyer.

— Alors, comment le connaissez-vous?

— J'ai ma police qui rôde autour de vous, madame. De loin je veille sur vous sans en avoir l'air. J'ai tant d'estime pour vous que je me refuse à vous laisser déchoir. Vous ne pouvez vous servir de telles armes. Elles vous diminueraient. Cela, non, vous ne le pouvez pas.

— Et pourquoi donc, s'il vous plaît?

— Mais parce que ces lettres sont ma propriété.

— Vous les laissiez traîner partout.

— Vous n'êtes pas de celles qui les ramassent.

— Je ne les ai pas ramassées, protesta Mme de Salvage. Elles étaient à portée de ma main, et c'est là encore une injure que vous me faisiez.

Ainsi pratiquait-il la tactique recommandée à l'armée la plus faible par les derniers règlements : au lieu de se défendre il attaquait.

— Une injure, madame. Ah! toute ma conduite vous paraît injurieuse. Si vous tenez absolument à cette séparation que je réprouve de toutes mes croyances, de tous mes souvenirs, de tous mes regrets, contentez-vous d'invoquer, pour griefs, ces excès, sévices et injures graves que le code a inscrits sur sa liste et qui ne compromettront que moi-même. J'avouerai, dans cet ordre de choses, tout ce qui vous pourra convenir. Je passerai pour un malhonnête homme, et même, ce qui est pire à mes yeux, pour un homme malhonnête, capable de grossièreté à votre égard. Vous voyez que je vous offre les plus grands sacrifices.

Mme de Salvage ne s'était pas assise. Debout en face de lui, elle lui manifestait son désir de ne pas le recevoir plus longtemps chez elle, de précipiter le départ. Cependant elle alla s'appuyer à la cheminée et ne put se tenir de murmurer :

— Comme vous aimez cette femme!

— Quelle femme? osa-t-il demander.

— Oh! laquelle, pouvez-vous l'ignorer? Mais celle dont les initiales figurent sur le papier de justice, dont les lettres sont citées, celle pour qui je vous quitte, celle dont le nom sera demain affiché dans tout Grenoble, et lié au vôtre désormais.

— Mme Néris?

— Ce n'est pas moi qui ai prononcé son nom.

— Comme vous vous trompez, Monique, oh ! pardon, madame ! comme vous vous trompez ! Oui, puisque nous en sommes à nous dire nos vérités, j'ai eu pour Mme Néris un sentiment. Mais vous êtes mal renseignée. C'est de l'histoire ancienne. Nous ne sommes plus rien l'un pour l'autre, et depuis longtemps.

— Depuis longtemps?

— Depuis des mois et des mois. Si vous aviez pu nous voir tout à l'heure, nous entendre...

— Vous la revoyez donc?

— Elle est venue me réclamer ses lettres, la menace à la bouche. C'est par elle que j'ai connu votre projet d'assignation. Car ce n'est qu'un projet, n'est-ce pas? Elle ne pense plus qu'à son mari et à ses enfants.

— C'est bien le moment.

— Ce qu'on risque de perdre, on en comprend mieux l'importance. Ah ! si vous aviez assisté à cette scène, comme vous eussiez été vengée ! Le sentiment dont je vous parlais n'y aurait pas survécu, s'il n'était déjà mort.

— Alors pourquoi la défendez-vous jusqu'ici?

— Ce n'est pas elle que je défends, Monique, je vous assure.

— Et qui donc?

— Mais vous-même. Comment vous laisserais-je accomplir un acte qui vous ravale? Je vous ai placée trop haut pour le permettre. Est-ce à vous qu'il appartient de frapper une étrangère à nos dissentiments?

— Celle qui vous a pris à moi n'est pas une étrangère à notre séparation.

— Mais aucune femme ne m'a pris à vous. Ce sont là des choses que vous ne comprenez pas. Je m'en suis déjà rendu compte. Vous exagérez à plaisir des caprices frivoles et passagers. Dans tous les cas vous ne pouvez, vous, rompre un ménage, séparer une femme de son mari, une mère de ses enfants.

— Cette femme a brisé ma vie et je lui devrais des égards?

— Non pas à elle, mais à vous-même. Quand on a commencé d'être bienfaisant dans la vie, on est contraint à l'être toujours. Vous êtes de celles qui pardonnent, et consolent, et maintiennent ou refont le foyer, non de celles qui le détruisent et qui s'en vont déchaînant partout les catastrophes et provoquant les ruines.

— Vous me flattez.

— Je me suis fait de vous une image à laquelle je vous supplie de ne pas toucher.

— Voilà qui est commode, monsieur, en vérité. Vous me placez sur un piédestal comme une madone, pour vous permettre au bas de l'autel tous les exercices, sauf ceux de la piété.

— Je vous rends un culte.

— Secret et lointain. Mais que cette madone soit un être de chair et de sang, qu'elle souffre et pleure, et qu'elle ait traversé des heures d'agonie à attendre votre retour, à espérer votre tendresse, vous n'en avez point souci.

— Je n'ai pas cessé de vous revenir. Je n'ai pas cessé de vous chérir.

— Ah ! tenez, monsieur, je suis lasse de vos hypocrisies et de vos mensonges. Peu m'importe aujourd'hui de causer à mon tour un malheur dont vous serez l'artisan. J'ai une arme entre les mains, une arme sûre qui vous frappe, et votre complice avec vous : je m'en servirai. Ne revenez plus me voir : tout est fini entre nous.

— Rien ne peut finir entre nous, Monique, parce que vous êtes ma femme. Les autres...

— Les autres?

— Ce sont des femmes. Épargnez cette Mme Néris qui a disparu de ma vie. Épargnez-la pour vous et pour moi.

— Pour vous?

— Oui, pour moi qui vous ai par maladresse livré ses lettres et dont l'honneur vous importe.

Mme de Salvage, que cette scène avait ébranlée et pâlie, parut se recueillir :

— Eh bien ! dit-elle enfin, si Mme Néris n'est plus votre maîtresse, substituez à ses lettres une correspondance plus récente qui ne compromette pas un foyer. Vous ne serez pas en peine de vous la procurer. Et je vous rendrai cet affreux dossier en échange.

— Je ne suis pas le don Juan que vous croyez.

— Il me faut des preuves. Mon avoué les exige.

— Que vous êtes cruelle, Monique !

A son tour il se tut, comme s'il cherchait une solution. Et presque avec un sourire il proposa :

— Eh bien ! marché conclu. Je vous apporterai tout à l'heure des lettres d'amour dont vous pourrez vous servir

et vous me rendrez celles de Mme Néris qui ne doivent pas être d'ailleurs bien enflammées. Combien vous en faut-il?

— Quatre. Mais sur les quatre trois ne sont que des billets. La quatrième enchante mon avoué. Je n'aurais pas dû la lire ; elle m'a causé beaucoup de mal.

— Non, Monique, vous n'auriez pas dû la lire, puisqu'elle ne vous était pas destinée. Les lettres ne disent pas toujours la vérité. Ou plutôt elles disent une vérité précaire, fragmentaire, celle d'un instant. Plus tard, nous ne pouvons plus nous y reconnaître.

— Je ne veux pas lire celles que vous m'apporterez.

— Si, si : je vous supplie de les lire. Une d'entre elles au moins. Je ne tricherai pas. Vous ne perdrez pas au change. Car il me faut rentrer en possession de celles de Mme Néris. Après quoi, je vous promets de ne plus revoir cette dame.

— Celle-là ou une autre. Mais laissez-moi, je vous en prie.

— Je reviens, Monique, je reviens.

— Pas ce soir.

— Ce soir même, au contraire. Ne faut-il pas liquider cette affaire au plus tôt?

Déjà il avait gagné la porte, et disparaissait comme une étoile de ballet après sa danse, d'un pas léger et furtif, tandis que sa femme, toujours appuyée à la cheminée, ne sentait pas la chaleur du bon feu de bois et, toute glacée, songeait à l'indélicatesse des hommes qui avouent tout haut leurs conquêtes et continuent de piétiner les cœurs qu'ils ont brisés.

IV

L'échange.

Une heure plus tard, à peine une heure plus tard, M. de Salvage descendait à nouveau de voiture devant la villa Delens, et de nouveau la perfide Eugénie l'introduisait au salon où les bûches continuaient de flamber, mais où personne ne semblait l'attendre. Non seulement il avait eu le temps de découvrir la correspondance qui délivrerait de tout souci Mme Néris et qu'il serrait précieusement dans un portefeuille, mais il avait pris le loisir de revêtir un smoking élé-

gant et fleuri sur un gilet blanc, comme s'il allait dans le monde. Sa femme, quand elle descendit de sa chambre pour le recevoir, apparut elle aussi en toilette de soirée, mais toute simple : une robe de satin noir qui mettait singulièrement en valeur la blancheur des épaules, de la gorge et des bras, sans doute un peu minces, mais d'un contour pur et délicat. En connaisseur il la complimenta et n'était-ce pas d'un heureux présage?

— Comme vous êtes belle ce soir, Monique !

— Mon père désire que l'on s'habille pour le dîner, même si nous ne recevons personne.

— Ah ! que votre père a donc raison ! Je reconnais bien là toute la sagesse de M. Delens. Le laisser-aller d'aujourd'hui engendre des mœurs déplorables. Voyez nos jeunes gens : leur sans-gêne, leur impolitesse, leur cynisme sont dégoûtants. Les jeunes filles imaginent de les imiter. Cela nous prépare une société sans agrément. La tenue, c'est déjà le premier degré de la morale.

— Vous n'en avez pas monté d'autres.

— Je les gravirais ce soir même, si vous étiez au sommet des marches, Monique.

— Cessons de plaisanter, monsieur. Veuillez cesser aussi de m'appeler par mon nom.

— Quelle sévérité, quand je viens en pacificateur !

— Pour le compte d'une autre. Avez-vous les lettres?

— Les voici, madame, les voici. Mais vous me rendrez celles de Mme Néris.

— Je vous les rends. Je remettrai les vôtres à mon avoué sans les lire. Vous m'assurez que votre nouvelle victime peut être indiquée dans une assignation sans que cette révélation provoque des catastrophes conjugales ou familiales?

— Je vous l'affirme.

— Ce n'est donc ni une femme mariée, ni une jeune fille. Vous l'avez sans doute choisie dans la catégorie la plus basse. Il faut croire que vous prenez votre gibier n'importe où.

— Ne parlez pas à la légère, Monique, pardon, madame. Cette femme est la créature la plus fine, la plus rare, la plus dévouée, la plus noble que j'aie rencontrée. Je ne vous ai pas dit qu'elle ne fût pas mariée.

— Et vous me la livrez? Ah ! tenez, vous me faites horreur. Reprenez ces lettres, toutes ces lettres. Je ne veux pas les connaître. Séparée ou non, je saurai vivre dans la

retraite, loin de vous. Laissez-moi, monsieur, allez-vous-en.

— Vous oubliez nos conventions, madame : donnant, donnant. Je ne veux pas vous désarmer. Et puisque vous refusez de lire la correspondance que je vous apporte, je vous en ferai moi-même la lecture.

— Je ne l'entendrai point.

— Je vous supplie de l'entendre. Tout à l'heure vous accusiez votre mari d'inspirer les plus basses passions, de chercher son gibier, disiez-vous, jusque dans le ruisseau. Je désire me réhabiliter à vos yeux et vous montrer que je puis être aimé d'une autre manière.

— Et que m'importe !

— Si vous refusez de m'entendre, je croirai que vous avez peur de connaître un langage d'amour dont vous seriez jalouse.

— Ah ! ne me comparez pas à vos maîtresses. Ce serait la suprême injure.

— Alors comparez vous-même.

— C'est bien : lisez. Mais ayez la pudeur de me taire le nom de cette femme.

— Je le tairai. Peut-être, d'ailleurs, le devinerez-vous?

— Je la connais donc?

— Vous voici déjà toute curieuse, Monique. Le moment est bien choisi pour ma lecture.

Elle s'était assise auprès du feu, honteuse d'elle-même, et cependant avide de savoir de quel amour se parait son mari. Celui-ci, resté debout, avait pris entre ses doigts les minces feuillets d'une lettre. Il commença de la lire d'une voix quasi indifférente, et peu à peu il y mit de l'émotion comme s'il était pris lui-même au sentiment qui s'y faisait jour :

Vous êtes parti, mon ami, quand je vous suppliais de rester près de moi. Je vois bien que je ne vous suffis plus, quand, moi, je suis à vous sans pouvoir me déprendre de vous un seul instant. Etre aimée de vous, c'était un rêve dont j'étais éblouie et enivrée, et quand ce rêve s'est réalisé j'ai cru mourir, si l'on pouvait mourir de bonheur. Mais nos rêves ne se réalisent jamais, et ceux d'amour moins que les autres encore. J'ai bien compris, après quelque temps, que vous vous repreniez. Je l'ai compris à ces mille petits riens qui échappent aux hommes. Il n'y a rien de plus douloureux pour une femme que ces consta-

tations et, quand elle commence de les rechercher, elle ne s'arrête plus d'en dresser le compte quotidien. Peu à peu je vous ai vu retrouver avec plaisir la compagnie des autres femmes, vous réjouir de les intéresser sans avoir souci de ma peine, employer pour elles ces manèges dont j'avais cru qu'ils m'étaient réservés. Je me suis tue, pour ne point vous contrarier, et dans l'espoir encore de vous ressaisir. Pourquoi vous le dire aujourd'hui? Vous n'êtes pas là, et j'ose regarder, toute seule, au fond de moi-même... Au fond de moi-même, je ne trouve que toi, mon bien-aimé. Oui, quoi que tu fasses, et cela même que je ne puis imaginer sans rougir de honte et sans m'abîmer dans le désespoir, je sens bien que je t'aimerai. Un jour viendra où tu sentiras le désir d'un être à toi, rien qu'à toi, d'une âme possédée de toi. Tu te souviendras alors que je t'aime et que je t'attends. C'est pour cette heure incertaine que je vis, c'est pour ce bonheur tardif qui ne viendra peut-être pas, et qui luit comme une petite lueur au bout de l'avenue obscure des jours, que je saurai retenir mes plaintes quand tu seras là, que je continuerai de demeurer à ton ombre, satisfaite même de souffrir, puisque ce sera toujours près de toi. Les autres passent dans ta vie. Mais moi, que tu sois jeune ou vieux, gai ou triste, heureux ou malheureux, tu me trouveras là toujours, quoi qu'il arrive, mon bien-aimé...

Le lecteur avait achevé sa lecture, et Mme de Salvage, toujours penchée sur le feu, la tête dans les mains, ne donnait aucun signe d'approbation, ni de désapprobation, comme si elle n'avait pas entendu, en sorte que ce fut lui qui dut rompre ce singulier silence :

— Avez-vous reconnu cette femme, Monique?

Et comme elle continuait de se taire :

— Cette femme a-t-elle donc changé? M'attend-elle encore, quoi qu'il arrive? Et qu'est-il arrivé de si décisif? N'ai-je pas mis à part sa tendresse, et quand vous m'avez demandé tout à l'heure de vous apporter des lettres d'amour, ai-je pu songer un instant à chercher ailleurs que dans le tiroir secret où j'ai gardé les vôtres, toutes les vôtres, tandis que, vous l'avez dit, je laisse traîner celles des autres avec une légèreté impardonnable? M'avez-vous cru assez indigne pour me livrer au petit jeu de substituer une maîtresse à une autre sur un papier de justice? Ah! Monique, vous m'avez puni plus que je ne le méritais : le grand tort que

nous font nos fautes, c'est de nous laisser incriminer d'autres plus graves que nous n'avons pas commises et que nous sommes tout de même incapables de commettre. Vous m'avez soupçonné de lâcheté et d'indélicatesse. N'avais-je pas dès lors le droit de me défendre, en vous rappelant votre indulgence d'autrefois, en vous opposant à vous-même, en vous prenant vous-même pour avocat?

Monique de Salvage releva lentement la tête et ne craignit plus de montrer un visage où les larmes laissaient leurs traces :

— Ah! mon ami, comme vous connaissez bien ma faiblesse!

— C'est votre cœur que je connais.

— J'avais vingt ans quand j'écrivais ces folies. J'en ai trente. La vie a passé

— Justement, la vie a passé. Elle nous fait mieux comprendre nos misères et nos grandeurs amoureuses. Ce que vous écriviez à vingt ans, il faut l'accomplir à trente. Ainsi le veut la vie.

— On n'a plus de forces pour souffrir.

— Mais on en a toujours pour aimer. Et je ne m'adresse qu'à celles-ci.

— Ce sont les mêmes, vous le savez.

— Oui, ce sont les mêmes. Et c'est ce qui vous permet de supporter la souffrance. Mais il ne s'agit point d'elle aujourd'hui. Elle est à la porte et nous ne lui ouvrirons pas. Ce soir, Monique, soyons heureux. Oubliez tout ce qui n'est pas nous.

— Il me faudra beaucoup oublier.

— Moins que vous n'imaginez. Les femmes ont une tendance à multiplier nos infidélités plus que nous ne le faisons nous-mêmes.

— Je me contenterai des réelles.

— Et moi, je ne m'en souviens plus.

Il avait pris sa femme dans ses bras. Elle ne s'était pas défendue. Un frisson de crainte ou de joie avait parcouru les épaules nues que délicatement sa main effleurait. Elle finit par sourire :

— J'abandonnerai donc ma demande et je renverrai ses lettres à Mme Néris.

— Je les lui porterai si vous le voulez.

— Je préfère les lui envoyer.

— Oh ! vous pouvez avoir confiance. Si vous l'aviez vue chez moi !

— Je préfère ne pas la revoir chez nous.

— Chez nous. Vous avez dit : chez nous. Ah ! que vous savez doucement pardonner ! Je vous emmène ce soir avec moi. Chez nous.

— Oh ! ce soir, voyons : c'est impossible.

— Si, si. Nous irons dîner au restaurant, en cabinet particulier.

Il se souvint que l'étoile de cinéma devait l'attendre depuis plus d'une heure, et il sourit en imaginant le dépit de l'artiste outragée, tandis que, dans une autre maison, il aurait sa femme pour invitée.

Elle se laissa persuader. Et comme il l'emmenait, dans sa vanité d'homme qui perçait jusque sous sa joie légitime, il ne put se tenir de lui dire à l'oreille :

— Nous tromperons toujours quelqu'un.

— Et qui donc? fit-elle, inquiète.

— Mais l'avoué qui attend votre assignation.

Henry Bordeaux,
de l'Académie française.

L'Avenir de la civilisation

Si l'on vous demandait quel est le mot abstrait qui a été le plus souvent prononcé depuis la guerre, pour lequel seriez-vous disposé à parier? Serait-ce le droit? Serait-ce la justice? Serait-ce la démocratie? Ce serait sans doute un de ces trois mots-là, à moins que ce ne fût celui de civilisation. Et, tous ces mots, nous entendons très bien ce qu'ils veulent dire. Seulement, quand il s'agit d'en donner le sens exact, d'en apporter une définition précise, c'est alors que commence l'embarras.

Qu'est-ce que la civilisation? Nous croyons tous le savoir. Mais ce que tout le monde peut constater, c'est que les meilleurs dictionnaires ne le savent pas. Ouvrez celui de Littré qui est l'incomparable trésor de la langue française. Vous y trouverez que la définition est bien vague. Elle est même inexistante, à la vérité.

Littré dit, en effet : « Civilisation : action de civiliser. » Cela ne nous avance pas beaucoup. Il dit encore : « état de ce qui est civilisé, c'est-à-dire... » Attention, Littré va expliquer : « ensemble des opinions et des mœurs qui résulte de l'action réciproque des arts industriels, de la religion, des beaux-arts et des sciences. » Très bien. Mais nous tombons là dans une définition particulière du mot. C'est en ce sens que l'on dit la civilisation grecque, romaine, égyptienne, chinoise, etc... On a pu écrire des livres sur les

civilisations nègres, qui ne sont pas méprisables, et sur les civilisations préhistoriques. Mais la civilisation par un grand C, la civilisation en soi? Nous en revenons à la décourageante définition de Littré : « État de ce qui est civilisé. » Et si nous cherchons le sens du verbe civiliser nous trouvons : *rendre civil*, c'est-à-dire courtois, et *polir les mœurs*, c'est-à-dire donner la civilisation. Le dictionnaire tourne en rond. Littré donne sa langue aux chats.

Il y a mieux. Si le verbe *civiliser* se trouve déjà avec la signification que nous lui prêtons chez les bons auteurs du dix-huitième siècle, le substantif *civilisation* ne se rencontre que chez les économistes de l'époque qui a précédé immédiatement la Révolution. Littré cite un exemple pris chez Turgot. Littré, qui avait dépouillé toute notre littérature, n'a pas pu remonter plus loin. Ainsi le mot civilisation n'a pas plus d'un siècle et demi d'existence. Il n'a fini par entrer dans le dictionnaire de l'Académie qu'en 1835, il y a moins de cent ans. Et comme, avant cette date, la société française était tout de même arrivée à un certain raffinement, on devrait conclure que Racine et Molière ont fait de la civilisation sans le savoir,

L'antiquité, dont nous vivons encore, n'avait pas non plus de terme pour rendre ce que nous entendons par civilisation. Si l'on donnait ce mot-là à traduire dans un thème latin, le jeune élève serait bien embarrassé. J'ai demandé à l'un de nos meilleurs latinistes de me dire comment il s'y prendrait. « Il y a, me fut-il répondu, le mot *humanitas* qui veut dire plutôt culture de l'esprit, bonne éducation, bonnes manières, politesse : de là viennent nos « humanités ». Il y a aussi le mot *cultus* qui veut dire éducation et mœurs. Ce n'est pas suffisant. Si je cherche dans les classiques, je trouve que Cicéron, pour dire approximativement ce que nous pouvons entendre par la civilisation opposée à la barbarie, a dû se servir de trois mots : *cultus humanus civilisque*, c'est-à-dire : des mœurs douces et policées. » Ainsi, Quicherat et la Sorbonne en sont témoins : Rome, pas plus que le grand siècle, n'a su ce que c'était que la civilisation.

On pardonnera tout ce pédantisme. Mais la vie des mots n'est pas indépendante de la vie des idées. Le mot de civilisation, dont nos ancêtres se passaient fort bien, peut-être parce qu'ils avaient la chose, s'est répandu au dix-neuvième siècle sous l'influence d'idées nouvelles. Les découvertes

scientifiques, le développement de l'industrie, du commerce, de la prospérité et du bien-être avaient créé une sorte d'enthousiasme et même de prophétisme. La conception du progrès indéfini, apparue dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, concourut à convaincre l'espèce humaine qu'elle était entrée dans une ère nouvelle, celle de la civilisation absolue.

C'est à un prodigieux utopiste, bien oublié aujourd'hui, Fourier, que l'on doit d'appeler la période contemporaine celle de la civilisation et de confondre la civilisation avec l'âge moderne. Fourier était un homme qui ne doutait de rien. C'est lui qui avait inventé d'éteindre la dette d'Angleterre en six mois avec les œufs de poule, combinaison qui n'était pas beaucoup plus chimérique que celle de certains hommes d'affaires d'aujourd'hui qui proposent de reconstruire l'Europe avec le concours des bolcheviks.

La civilisation, c'était donc le degré de développement et de perfectionnement auquel les nations européennes étaient parvenues au dix-neuvième siècle. Ce terme, compris par tous, bien qu'il ne fût défini par personne, embrassait à la fois le progrès matériel et le progrès moral, l'un portant l'autre, l'un uni à l'autre, inséparables tous deux. La civilisation, c'était en somme l'Europe elle-même, c'était un brevet que se décernait le monde européen.

On eût beaucoup étonné nos grands-pères si on leur eût dit qu'un schisme éclaterait un jour dans la civilisation européenne et que la civilisation occidentale s'opposerait à la kultur germanique. A ce moment et sous le coup de la guerre, le mot de civilisation prit une nouvelle actualité et une nouvelle acception. Il représentait l'antithèse de la barbarie. C'était le moment où, en Angleterre, on n'appelait jamais les Allemands autrement que les Huns. Aujourd'hui on invite les Huns à collaborer à la reconstruction d'une Europe qu'ils ont démolie de fond en comble. C'est sans doute ce qu'on appelle avoir de la suite dans les idées.

Un Russe très spirituel disait pendant la guerre : « Nous autres, Russes, nous ne comprenons pas très bien ce que vous appelez la guerre de civilisation. La civilisation, elle nous est venue en grande partie par l'Allemagne. » Il voulait parler en effet de la civilisation industrielle et, bien avant lui, un autre Russe, Herzen, avait déjà dit : « Chez nous, tout est allemand, les horlogers, les pharmaciens, les

sages-femmes et les impératrices. » L'Allemagne représentait certainement le plus haut degré de ce qu'elle appelait avec orgueil l'organisation, c'est-à-dire une forme gigantesque du machinisme étendu jusqu'au monde politique et moral.

L'organisation allemande, la kultur, c'était sans doute une monstruosité de la civilisation. Cet enfant monstrueux et imprévu était pourtant le fils de sa mère. Et quand on voit ce que l'Allemagne avait fait de la civilisation, on peut se demander ce qu'elle fera, par exemple, de la démocratie.

En tout cas, c'est un abus formidable des moyens que la civilisation a mis aux mains des hommes qui a poussé l'Allemagne à porter à la civilisation elle-même le coup terrible qui l'a ébranlée. Cet abus même, voisin de l'absurdité, destinait l'Allemagne à la défaite, car elle était fatalement poussée à organiser l'Europe et le monde sur son modèle. Pendant la guerre quand on disait à M. Alfred Capus qui était invinciblement optimiste : « Oui, mais les Allemands sont bien forts », il répondait par cet apologue : « Je vois de savants ingénieurs et d'incomparables techniciens qui construisent une machine colossale dont l'aspect inspire de l'admiration et de la terreur. Je demande à quoi elle doit servir et l'on me dit qu'elle doit servir à monter dans la lune. Alors je hausse les épaules et j'attends la fin. »

Les Allemands ne sont pas montés dans la lune. Mais s'ils avaient détaché un gros morceau de notre satellite et s'ils l'avaient fait tomber sur la terre, ils n'y auraient pas produit beaucoup plus de ravages qu'en déclarant la guerre au monde au mois d'août 1914. Ce jour-là, un stupide excès dans une certaine forme de la civilisation a compromis l'avenir de la civilisation. Estimons-nous heureux s'il ne l'a pas tuée. Car nous avons de sérieuses raisons de trembler pour elle.

A l'époque même où le monde civilisé était le plus orgueilleux et le plus enivré de ses progrès, à l'époque où l'on avait fait du progrès et du perfectionnement sans limites une sorte de dogme, des doutes, des inquiétudes étaient bien venus assiéger quelquefois les philosophes. Se disaient-ils qu'après tout d'autres civilisations avaient disparu, qu'elles avaient jonché la terre de leurs ruines et que notre société s'était péniblement relevée et édifiée sur leurs vestiges? Mais

comment se serait-on arrêté à l'idée que notre civilisation moderne, fondée sur des assises aussi vastes et aussi puissantes, pourrait être à la merci des événements qui ont renversé les civilisations antiques? Lorsqu'on nous dit que les anciens Égyptiens avaient déterminé, comme l'attestent les mesures symboliques de la grande pyramide, la distance de la terre au soleil, résultat que l'astronomie n'a retrouvé que de nos jours, nous nous consolons par la pensée que la science, en ce temps-là, était comme un secret transmis à un petit nombre d'hommes et qui pouvait périr facilement. Nous nous disons qu'il ne peut pas en être de même aujourd'hui, car la science, universellement répandue, appartient à tous. Au fait, qu'en savons-nous?

Sans doute, le dix-neuvième siècle a eu ses pessimistes qui ont annoncé des catastrophes. C'étaient, en général, des excentriques ou des fantaisistes. Ils ne concevaient guère qu'un drame rapide et brutal. Ils avaient une vision romantique de la fin du monde dans une ruée de barbares, oubliant que l'agonie de l'empire romain avait été longue avec des repos et des transitions.

Quant aux penseurs les plus illustres et qui passaient pour les plus sérieux, quant aux théoriciens du progrès, leur confiance était imperturbable. Tenez : un homme qui avait la foi, c'était Condorcet. Ce philosophe, qui avait eu le tort de faire de la politique, avait dû fuir et se cacher, pendant la Révolution, pour échapper à la guillotine. Il fut d'ailleurs arrêté un jour aux environs de Paris, dans une auberge, s'étant rendu suspect d'aristocratisme pour n'avoir pas su dire de combien d'œufs il voulait son omelette. Il s'empoisonna dans sa prison. C'est au moment où il était traqué par la Terreur que Condorcet écrivit pourtant son *Tableau historique des progrès de l'esprit humain.* Et dans quelles hypothèses concevait-il que les progrès de l'esprit humain pourraient être arrêtés? Dans une seule, celle d'une révolution physique, d'un cataclysme terrestre ou cosmique, hypothèse tellement vague, tellement lointaine qu'elle ne comptait même pas. Comme le guerrier gaulois, Condorcet craignait seulement que le ciel tombât sur nos têtes.

Renan était du même avis. Pour lui, le progrès, c'était la petite tour d'acier qui s'élève sans cesse. On ne pouvait prévoir jusqu'où elle aurait monté dans cent ans, mille ans, cent mille ans, car, jusqu'au refroidissement et à la mort

de notre globe, il doit s'écouler des millénaires. Renan se demandait seulement si la science ne finirait pas par rendre la vie si facile que les hommes n'auraient plus rien à faire et perdraient leur activité physique et intellectuelle. Il se demandait si la science n'en arriverait pas à se tuer elle-même. « Parfois, dit un personnage de ses *Dialogues philosophiques*, je vois la terre dans l'avenir sous la forme d'une planète d'idiots se chauffant au soleil dans la sordide oisiveté de l'être qui ne vise qu'à avoir le nécessaire de la vie matérielle. » En somme, Renan appréhendait que le travail ne fût supprimé avec la misère. Il serait rassuré s'il vivait de nos jours. Il verrait que l'humanité n'est pas près d'être dispensée de l'effort et de se chauffer oisivement au soleil.

Cependant toutes les spéculations que l'on a faites sur le progrès indéfini ressemblent aux calculs que l'on fonde sur le placement d'une somme à intérêts composés. Tout le monde sait qu'un sou placé à intérêts composés depuis l'an premier de notre ère formerait une masse d'or plus grosse que notre globe lui-même. Sur le papier, cette progression arithmétique n'est pas contestable. L'hypothèse est pourtant absurde. Ce qui la corrige, c'est qu'un capital est condamné à être détruit un grand nombre de fois dans le cours de dix-neuf siècles.

Il y avait, avant la Révolution française, un philanthrope qui avait fondé un merveilleux système d'assistance à l'humanité : il suffisait d'accumuler les intérêts d'une petite fortune. Au bout de trente ans, on pouvait élever des familles entières. Au bout de cent ans, on pouvait construire une cité modèle. Puis, cela allait très vite, on pouvait abattre toutes les maisons insalubres, exécuter de gigantesques travaux d'utilité publique, si bien qu'après deux ou trois siècles la terre n'eût plus été qu'un immense jardin.

Ce philanthrope avait matérialisé l'idée du progrès indéfini. Il légua une rente de mille livres avec charge de l'appliquer à son système et, en effet, le legs grossit pendant plusieurs années. Puis vinrent la Révolution, les assignats, la faillite. L'exécuteur testamentaire supplia le Directoire de faire une exception pour la rente de mille livres et pour le capital produit, afin de ne pas interrompre la merveilleuse expérience. On ne l'écouta même pas.

Cette histoire, qui est parfaitement vraie, prouve que les choses de ce monde répugnent à l'indéfini et ne s'accommodent pas de l'absurde « de plus en plus ». Rien ne va de plus en plus ni de moins en moins. C'est tantôt plus et tantôt moins. Les anciens l'avaient déjà dit : il y a des limites à tout. Les hommes d'affaires le savent bien aussi. A la Bourse, une valeur ne monte pas éternellement. La *Royal Dutch* elle-même a fini par baisser. Réaliser, c'est le grand art.

Mais il ne dépendait pas de nous de réaliser la vie facile et agréable telle que nous l'avons connue avant 1914, lorsque ne se posaient ni les problèmes de la monnaie, ni ceux de l'habitation, ni ceux du vêtement, ni ceux de la nourriture. Nous étions alors comme Condorcet qui ne s'était jamais occupé de savoir combien d'œufs il fallait dans une omelette. Qui eût alors pensé que les commodités de l'existence disparaîtraient si rapidement, que l'existence elle-même deviendrait un problème ardu? Nous voulons bien croire encore, par un reste d'habitude, au progrès fatal et nécessaire. Mais l'idée de régression nous hante, comme elle devait hanter les témoins de la décadence de l'empire romain.

Ouvrons une histoire de France, une de celles qui ont été destinées à faire sentir aux Français du dix-neuvième siècle, par la comparaison avec les temps anciens, combien ils étaient heureux de jouir d'un gouvernement moderne et des bienfaits de la science. Ouvrons l'histoire de Michelet qui raconte, à faire frissonner, les horreurs du moyen âge. Je trouve, au moment de la guerre de Cent ans, la description d'une mystérieuse épidémie à laquelle succombaient les jeunes gens et les hommes dans la force de l'âge, et qui, épargnant les vieillards, « frappait la force et l'espoir des générations ». On reconnaît là tous les symptômes de la grippe redoutable que nous nommons grippe espagnole. D'ailleurs Michelet, avec un diagnostic très sûr, ajoute que « la mauvaise nourriture y était pour beaucoup ». C'est ce que nous ont dit aussi nos médecins.

Ailleurs Michelet parle comme d'une abomination d'un certain impôt institué par le roi Philippe VI qui cherchait comme il pouvait à remplir le Trésor vide : « En 1343, la guerre avait forcé Philippe de Valois à demander aux États un droit de quatre deniers par livre sur les marchandises, lequel devait être perçu à chaque vente. Ce n'était pas seulement un impôt, c'était une intolérable vexation, une

guerre contre le commerce. Le percepteur campait sur le marché, espionnait marchands et acheteurs, mettait la main à toutes les poches, demandait sa part sur un sou d'herbe. Ce droit, qui n'est autre que l'alcavala espagnol, a tué l'industrie de l'Espagne. » Croyons-en Michelet et l'alcavala, mais aujourd'hui nous connaissons cet impôt, nous l'appelons taxe sur le chiffre d'affaires et nous entendons les plaintes des consommateurs et des commerçants.

Il serait trop facile de multiplier ces exemples. Ah ! comme la civilisation est fragile ! On pourrait dire d'elle ce que disait de la santé un médecin célèbre : « La santé est un état provisoire et qui ne laisse rien présager de bon. » La civilisation tient comme la santé à un équilibre instable. C'est une fleur délicate. Elle dépend de tout un ensemble de conditions. Supprimez quelques-unes de ces conditions : elle dépérit, elle recule. Heureux si elle ne disparaît pas !

A cet égard, la Russie nous offre une étonnante leçon de choses. Récemment, un commissaire bolcheviste, Ossinsky, remarquait que la production de la fonte, dans la Russie soviétique, était tombée au même niveau qu'au temps de Pierre le Grand, l'introducteur de la civilisation européenne en Russie, introducteur par la force, car les tsars et les tsarines avaient civilisé la Russie malgré elle. La statistique d'Ossinsky, voilà un petit fait qui en dit très long. Sans doute, la production de la fonte ne peut pas être considérée comme l'étalon de la civilisation morale. Mais elle est d'une importance capitale pour une civilisation qui repose pour une très grande part sur l'industrie. Que signifie cette décadence de la métallurgie russe? Elle signifie que les chemins de fer ne peuvent plus être entretenus, que les transports s'arrêtent, que ni les marchandises, ni les idées, s'il y en a, ne circulent plus, qu'un des progrès les plus sensibles de notre temps est par conséquent aboli, que les régions où la récolte a été mauvaise sont condamnées à la famine, que les populations se replient sur elles-mêmes et, coupées de communications avec le reste du monde, retournent à la barbarie. Ce qu'on sait de la vie actuelle dans les campagnes russes, misère, épidémies, brigandage, cannibalisme même, confirme cette vue. Il a suffi de la désorganisation d'une branche essentielle de l'industrie russe, à la suite de la désorganisation politique de la Russie, pour amener une épouvantable régression matérielle et morale. Car, on l'a

remarqué il y a déjà longtemps : toute civilisation fait corps. On ne peut détruire une de ses parties sans l'atteindre en entier.

Mais la Russie, avec une industrie ramenée à ce qu'elle était avant les progrès de Pierre le Grand, est bien plus malheureuse, elle est bien plus bas qu'avant Pierre le Grand. Je me rappelle une dame qui, voilà une vingtaine d'années, avait été ruinée par un krach célèbre et qui disait : « C'est terrible. Que vais-je devenir? Il ne me reste plus que soixante mille francs de rente. » Les nations européennes appauvries par la guerre et les révolutions sont comme cette dame. Elles ont contracté des habitudes, elles se sont créé des besoins. Elles avaient édifié tout un mécanisme très compliqué, très délicat, très dispendieux. Elles avaient un train de maison considérable. Avec des ressources qui suffisaient il y a deux cents ans à leur assurer une vie très supportable, elles se trouvent aujourd'hui dans la détresse. Il y a de grandes villes comme Vienne où l'Université doit fermer ses portes. D'ailleurs, les conditions misérables de la vie en Autriche ne permettent même plus qu'il y ait des étudiants. En France même, il faut s'occuper de la grande pitié des laboratoires, d'une pénurie qui ne compromet pas seulement la recherche scientifique, mais la transmission de la science et la formation des savants.

La réalité que l'on avait oubliée ou méconnue et qui se rappelle à nous cruellement, c'est que la civilisation, non seulement pour se développer mais pour se maintenir, a besoin d'un support matériel. Elle n'est pas en l'air. Elle n'est pas dans les régions idéales. Elle suppose d'abord la sécurité et la facilité de la vie qui suppose à son tour des États organisés, des finances saines et abondantes. En d'autres termes, la civilisation est une plante qui pousse avec des soins. C'est une plante de serre. Elle exige qu'un grand nombre de conditions économiques, sociales et politiques soient remplies. Voilà pourquoi Auguste Comte mettait au premier rang « l'immense question de l'ordre ». Voilà pourquoi il avait pris pour devise : « Ordre et progrès », le progrès ne se concevant pas dans l'anarchie et le désordre. Le jour où le fondateur du positivisme était allé proposer aux jésuites une alliance contre les « orages de l'avenir », le Père qui l'avait reçu l'avait pris pour un fou. Dans l'esprit d'Auguste Comte, cette démarche était un symbole. Il

recherchait contre l'anarchie le concours de l'Église, la plus grande puissance d'ordre du monde.

Les orages de l'avenir sont venus. La guerre a produit des conséquences que personne n'avait prévues, ceux qui l'ont déclarée encore moins que les autres. De toutes les manières, la civilisation a travaillé contre elle-même. Et non pas seulement par les engins de destruction qu'elle a inventés, non pas seulement par les idées qu'elle a répandues et dont l'idée de nationalité reste la plus dangereuse, bien plus explosive que la nitro-glycérine. La civilisation avait mis en outre à la disposition des États des forces plus grandes que celles qu'aucun État, aux temps anciens, eût jamais possédées. Et pour mettre ces forces en mouvement, pour les lancer les unes contre les autres, l'électricité a encore joué le rôle d'une fée malfaisante en supprimant entre les peuples l'espace et le temps.

Il y a, dans les *Essais d'histoire et de critique* d'Albert Sorel, des pages célèbres et toujours actuelles sur *la Diplomatie et le progrès*. Elles seraient tout entières à relire. Citons au moins ceci :

> Imaginez un Richelieu et un Bismarck, un Louis XIV et un Frédéric, enfermés chacun dans son cabinet à téléphones, resserrant en un dialogue précipité les conflits séculaires des dynasties et des nations. A côté du téléphone qui les met en présence de l'adversaire est celui qui les met en communication avec le serviteur. Un mot lancé entre deux répliques, et les soldats s'apprêtent dans leurs casernes, les locomotives se mettent en pression. A mesure que la dispute s'anime, les armées se précipitent vers les frontières. Les courants de la passion humaine se heurtent comme les courants électriques qui les portent. Dans l'instant où la guerre est déclarée, elle éclate, et des générations humaines sont fauchées avant que l'humanité ait pu savoir pourquoi.

Ces lignes étaient écrites en 1883. Ne croirait-on la prophétie de ce qui s'est passé en 1914? C'est la preuve que, par l'étude de l'histoire, par l'observation et par l'analyse, on peut devenir prophète. Seulement, il faut bien le dire : ce qu'on n'avait pas prophétisé, c'est que la guerre serait aussi longue et qu'elle serait par conséquent aussi destructive. Les économistes et les financiers avaient même annoncé tout le contraire. Selon eux, une grande guerre européenne

devait nécessairement être courte parce que les belligérants ne pourraient pas suffire longtemps à d'aussi colossales dépenses. L'argent devait manquer bien avant les hommes. Les économistes n'avaient pas songé que les États modernes jouissaient d'un immense crédit et qu'ils avaient en outre la ressource d'imprimer du papier-monnaie avec cours forcé. Oh ! ce n'est pas que ce moyen de créer de la richesse soit nouveau. Marco Polo, le voyageur vénitien du treizième siècle, racontait déjà que Gengis Khan, guerrier fameux, l'avait employé. « Ce sont, rapporte Marco Polo, petites cartes qui portent le sceau du grand seigneur ». Ce n'est pas plus difficile que cela. Et Gengis Khan lui-même n'avait rien inventé, car Marco Polo raconte encore qu'un sage chinois avait averti que ce système ne valait rien. « Aux anciens temps, disait le mandarin, les empereurs de Chine avaient déjà commencé à émettre du papier. Il y avait alors un ministre qui gagna beaucoup avec l'émission de ce papier. Mais les choses en vinrent au point que, pour dix mille billets, on pouvait à peine acheter un gâteau de riz. Le peuple souffrit beaucoup et l'État fut ruiné. » Les historiens ont été sévères pour les rois de France qui ont altéré les monnaies. Mais si les écus étaient plus légers, c'étaient encore des écus. Nous nous en contenterions.

Cependant, entre l'inflation en Chine ou en France au temps des assignats, et l'inflation de notre siècle, il y a une différence. Cette différence, c'est qu'en 1914 les États avaient un crédit tellement solide qu'ils ont pu émettre très longtemps et en immense quantité des billets de banque avant qu'il en fallût dix mille pour acheter un gâteau de riz. La confiance publique a permis de créer pour des centaines de milliards de richesse fictive, tandis que des centaines de milliards de richesse réelle se détruisaient, se consommaient, s'évaporaient tous les jours. La merveilleuse organisation financière de notre temps, qui était un des fruits de la civilisation, a contribué peut-être plus qu'autre chose à ruiner la civilisation elle-même, parce que derrière le voile d'une illusion, elle a servi à anéantir une très grande partie du capital dont la civilisation vit.

Aujourd'hui nous savons encore mieux qu'autrefois que le hideux capital doit être appelé le divin capital. Sans lui, pas de science ni d'art. Sans lui, pas de ces études désintéressées grâce auxquelles se réalisent toutes les améliorations.

Si les études médicales deviennent trop coûteuses, parmi combien de sujets se fera la sélection des chercheurs? Si tous les médecins sont obligés de gagner leur vie tout de suite, qui restera pour les recherches de laboratoire? Or, dans la même mesure que le capital, s'affaiblissent les classes moyennes qui sont le plus solide support de la civilisation, parce que c'est d'elles que sortent sans cesse les talents. La civilisation romaine a reculé avec la ruine de la bourgeoisie municipale et elle s'est longtemps réfugiée dans les monastères parce que, dans les temps de pauvreté, les seuls hommes qui puissent se livrer aux travaux de l'esprit, aux travaux qui ne rapportent pas d'argent, sont ceux qui n'ont ni femmes ni enfants, ceux qui sont affranchis des soucis de la vie matérielle, parce qu'ils sont détachés de tous les biens de ce monde.

Et notre siècle a encore découvert que, si la civilisation supposait des richesses stables, elle supposait aussi un ordre politique stable. La guerre a apporté en Europe d'immenses changements. Ce n'est pas seulement la carte qui a été changée et qui a d'ailleurs repris un aspect semblable à celui qu'elle avait au moyen âge. La renaissance de la Pologne et de la Bohême, que nous appelons sauvagement Tchéco-Slovaquie, c'est un progrès qui est un retour en arrière. Mais ce n'est pas seulement le système européen qui a été bouleversé par les révolutions. C'est l'esprit européen. Dans toute une partie de l'Europe, les monarchies, les cours, l'aristocratie conservaient une certaine communauté d'idées, de langage et de manières, souvenir du temps où la langue française était celle de Frédéric II. A leur place sont venues des démocraties nationalistes qui ne connaissent qu'elles-mêmes et qui font de l'Europe une tour de Babel. L'Europe a cessé d'être gouvernée par des hommes qui avaient eu invariablement une nurse anglaise et un précepteur français. Ne nous étonnons donc pas qu'on voie disparaître le sens européen et que des barrières se dressent entre les peuples. On ne peut pas demander à des moujiks d'avoir été élevés comme des princes.

A tous les points de vue, il suffit de comparer l'Europe d'aujourd'hui à ce qu'elle était avant la guerre et même à ce qu'elle était il y a cinquante ans, cent ans et plus pour s'apercevoir que la civilisation matérielle a reculé autant que la civilisation morale. Les chemins de fer tendent à

devenir en Russie un souvenir archéologique. L'archéologue y aurait bien d'autres surprises. On voyait autrefois dans la grande cour du Kremlin les canons que les Russes avaient pris en 1812 à la Grande Armée. Et l'inscription qui dominait ces trophées était gravée sur le mur dans la langue de l'ennemi, la langue universelle, le français. Elle y est peut-être encore. Les inscriptions bolchevistes sont en russe. De nos jours on dit : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous. » Mais chacun le dit dans sa langue, on ne se comprend pas et l'on s'unit encore moins.

Rares sont les hommes du dix-neuvième siècle qui ont eu le pressentiment d'une décadence possible et surtout d'une décadence aussi prompte de notre civilisation. En 1863, Sainte-Beuve se demandait ce que serait le sort des hommes et de la pensée un siècle plus tard et il était partagé entre l'espérance et la crainte. Mais il y a eu quelqu'un qui a été franchement pessimiste et qui n'a pas craint d'annoncer des calamités. C'est Henri Heine qui avait fini par redouter également la révolution et l'Allemagne et qui conseillait aux Français de se méfier du prince royal de Prusse et du docteur Wirth, car il y avait déjà, en ce temps-là, un docteur Wirth en Allemagne. Henri Heine a peint l'avenir, notre présent, sous les couleurs les plus sinistres. Et c'est le prophète d'Israël qui, chez lui, a eu raison. Ce n'est pas lui qui eût cru que l'on pouvait reconstruire par la vertu d'une formule, ni par un coup de baguette magique ce qui a été détruit. Ce n'est pas lui qui eût cru qu'on guérirait l'Europe en huit jours par le Congrès de Gênes. « Je conseille à nos petits-enfants, disait-il, de venir au monde avec une peau épaisse sur le dos. » C'est une image à prendre à la lettre ; car il faut aux hommes d'aujourd'hui une peau très dure pour ne pas sentir trop douloureusement les pierres du chemin.

Est-ce à dire qu'on doive désespérer de l'avenir de l'Europe et de la civilisation? On ne doit jamais désespérer. L'histoire nous montre une suite de décadences et de renaissances. Ce qu'elle n'avait peut-être pas encore montré, c'est un monde aussi sûr de lui-même, aussi fier de ses progrès et brisant en aussi peu de temps une machine aussi compliquée qui a peut-être échappé aux mains de ceux qui se flattaient de la conduire. Pour l'humanité, quelle leçon de modestie ! Nous n'avons qu'une crainte : c'est que cette

leçon ne soit perdue pour les prétendus reconstructeurs d'aujourd'hui, aussi légers, aussi orgueilleux que les destructeurs d'hier. En mettant tout au mieux, l'Europe emploiera des années à refaire ce qui a été défait en quelques mois. Et ce sera à la condition que l'Occident surveille sans cesse ces plaines de l'est d'où a toujours surgi l'anarchie, non moins barbare que les invasions.

Pour que la civilisation se maintienne au niveau que nous lui avons connu, quelle est la condition essentielle à remplir? De toute évidence, qu'il y ait au moins autant d'écoles qu'il y en avait naguère : c'est pour avoir fondé, encouragé et visité des écoles que l'empereur Charlemagne est resté un des pères de la civilisation. Et pour qu'il y ait des écoles, des collèges, des universités, que faut-il? Un budget de l'instruction publique abondant. Si l'État est pauvre, il faudra bien qu'il fasse des économies sur l'enseignement comme sur le reste. Ainsi l'un des progrès dont le monde moderne était le plus fier, l'enseignement universel, deviendrait problématique.

Toutes ces conséquences n'ont pas échappé aux plus pénétrants de nos contemporains. Parmi les hommes qui s'adressent au public, il faut distinguer deux catégories. Il y a ceux qui continuent de parler en disant des choses apprises, qu'ils ne renouvellent pas et qui finissent par n'avoir aucun sens. Ceux-là parlent toujours du progrès nécessaire et indéfini comme si rien ne s'était passé depuis 1914. Et il y a ceux qui regardent, qui observent, qui voient les causes et les effets et qui se demandent si, à l'idée de progrès, il ne faut pas substituer l'idée de régression.

Cette inquiétude, un romancier, M. Pierre Mille, l'a déjà traduite dans un conte philosophique qui contraste singulièrement avec les images du monde futur que l'on donnait couramment autrefois, que M. Anatole France lui-même avait données. On sait encore que M. Guglielmo Ferrero a transposé dans l'histoire ce souci nouveau.

Un des esprits les plus subtils de notre temps, un poète qui est en même temps un mathématicien, M. Paul Valéry, a écrit récemment des pages qui portent dans le domaine de l'esprit les craintes dont les êtres pensants sont assiégés de nos jours. M. Paul Valéry a dit avec une sombre magnificence des choses que d'autres disent d'une manière plus positive :

Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles.

Nous avions entendu parler de mondes disparus tout entiers, d'empires coulés à pic avec tous leurs hommes et tous leurs engins ; descendus au fond inexplorable des siècles avec leurs dieux et leurs lois, leurs académies et leurs sciences pures et appliquées ; avec leurs grammaires, leurs dictionnaires, leurs classiques, leurs romantiques et leurs symbolistes, leurs critiques et les critiques de leurs critiques. Nous savions bien que toute la terre apparente est faite de cendres, que la cendre signifie quelque chose. Nous apercevions à travers l'épaisseur de l'histoire les fantômes d'immenses navires qui furent chargés de richesse et d'esprit. Nous ne pouvions pas les compter. Mais ces naufrages, après tout, n'étaient pas notre affaire.

Elam, Ninive, Babylone étaient de beaux noms vagues, et la ruine totale de ces mondes avait aussi peu de signification pour nous que leur existence même. Mais France, Angleterre, Russie..., ce seraient aussi de beaux noms. *Lusitania* aussi est un beau nom. Et nous voyons maintenant que l'abîme de l'histoire est assez grand pour tout le monde. Nous sentons qu'une civilisation a la même fragilité qu'une vie. Les circonstances qui enverraient les œuvres de Keats et celles de Baudelaire rejoindre les œuvres de Ménandre ne sont plus du tout inconcevables : elles sont dans les journaux.

De telles méditations sont salutaires. Elles nous font mieux sentir le prix de ce que nous sommes exposés à perdre et, par conséquent, elles nous inspirent le désir de le garder et nous incitent à l'effort pour le garder. Le pessimisme, cause de découragement pour les uns, est un principe d'action pour les autres. L'histoire vue sous un aspect est une école de scepticisme ; vue sous un autre aspect, elle enseigne la confiance.

Telle est surtout l'histoire du peuple français. Dans ses annales de quatorze siècles, si on commence à la chute de l'empire romain, la France a connu un nombre incroyable de vicissitudes. Non seulement elle n'a réalisé son unité qu'au prix de longues luttes, non seulement elle a failli bien des fois cesser d'exister comme nation, mais encore il y a eu des époques si terribles que les contemporains ont bien cru que tout allait périr. Chaque fois, cependant, les périodes de calamités publiques, d'obscurcissement de l'esprit humain ont été suivies d'une rapide renaissance, car il

serait faux de ne compter dans l'histoire qu'une renaissance. Le moyen âge, si troublé, en a vu au moins deux ou trois.

La grande faculté de la France, une de ses facultés maîtresses, aurait dit Taine, c'est de reconstituer sans cesse une classe moyenne qui, elle-même, engendre toutes les aristocraties. A la base se trouve une race paysanne, ancienne et dure, qui crée constamment de la richesse et qui, par la plus réelle des richesses, celle du sol fécondé par le travail, s'élève constamment. Un vieux proverbe de la noblesse française disait : « Nous venons tous de la charrue. » C'est encore vrai de nos jours pour toutes nos espèces d'aristocratie, y compris celle de l'intelligence. Vingt millions de paysans forment l'humus dont se nourrit sans cesse ce qui fait la France. Vingt millions de paysans qui ont deux passions, celle de l'épargne et celle de l'ordre, sont les garanties de toutes nos renaissances. Quelles que soient nos plaies financières, politiques ou sociales, on peut compter que le paysan français, par son labeur aussi régulier qu'opiniâtre, rétablira l'équilibre et aura raison de tout.

Un penseur du dix-neuvième siècle, Bonald, un de ceux qu'Auguste Comte, avec une tendre familiarité, appelait « les dignes rétrogrades », — Bonald a dit après la Révolution : « La France, premier-né de la civilisation européenne, sera la première à renaître à l'ordre ou à périr. » Dans les convulsions engendrées par la guerre, qui a été une révolution bien plus vaste que l'autre, la France a fait preuve d'une stabilité qui n'a été dépassée nulle part. Renaître à l'ordre? Bonald, ce jour-là, voyait en noir. Les Français naissent avec l'idée de l'ordre. C'est pourquoi si la civilisation devait s'éteindre, vaciller ou languir ailleurs, c'est en France, et j'ajouterai dans les pays qui sont les plus voisins de la France et qui lui ressemblent le plus, qu'elle se perpétuerait...

Nous avons commencé en cherchant une définition littérale et pour ainsi dire grammaticale de la civilisation et nous ne l'avons pas trouvée. Nous finirons en donnant une définition philosophique. Elle est d'un homme dont la pensée, l'action et la vie, — pour lui, c'est tout un, — ont des sources qui ne sont ni assez étudiées ni assez comprises. A la base des idées de Charles Maurras, il y a une analyse de tous les principes. Dédaigneux de ses travaux prépara-

toires, il a semé, il a laissé derrière lui des pages qui, rassemblées, formeraient une *somme* philosophique. C'est à Charles Maurras que l'on doit la définition la plus profonde et la plus étendue du mot que les dictionnaires renoncent à expliquer. La civilisation, a-t-il dit, c'est *l'état social dans lequel l'individu qui vient au monde trouve incomparablement plus qu'il n'apporte.* En d'autres termes, la civilisation est *d'abord un capital. Elle est ensuite un capital transmis.* Car les connaissances, les idées, les perfectionnements techniques, la moralité se capitalisent comme autre chose. Capitalisation et tradition, — tradition c'est transmission, — voilà deux termes inséparables de l'idée de civilisation. Que l'un ou l'autre vienne à manquer, et la civilisation est compromise. Toute grande destruction, toute sédition de l'individu, toute rupture brutale avec le passé sont également funestes pour la civilisation. C'est la leçon que nous devons tirer des conséquences de la guerre. Et c'est ainsi qu'apparaissent le remède et la guérison. L'orgueil du progrès a vécu. L'avenir est aux humbles vertus du travail, de la discipline et de la patience. Comme les fortunes privées, comme les champs ravagés, comme les maisons et les monuments abattus par la guerre, beaucoup de choses que l'on croyait acquises sont à reconstituer. L'humilité : voilà ce qu'enseigne la catastrophe européenne.

Cependant, il est encore des hommes auxquels on donne le nom d'hommes d'État et qui ont imaginé, pour reconstruire l'Europe, de fonder une société anonyme au capital de vingt millions de livres sterling. Qu'il n'y ait plus de Swift ni de Voltaire pour tuer ces graves niaiseries par le rire, c'est le signe que l'esprit humain est tombé bien bas, qu'il est dans un cruel marasme. Autant que la balance du commerce a besoin d'être rétablie, l'esprit humain a besoin d'être relevé. Le jour où nous aurons l'équivalent de *Candide* et de *Gulliver*, ce jour-là nous pourrons dire que la civilisation est revenue.

Jacques Bainville.

Sur le tombeau de Keats

John Keats, ombre insensible à la terre où tu dors,
Quand la jeune saison, de ses frêles trésors,
A peine couronnant les campagnes secrètes,
Te compose un linceul d'épaisses violettes,
Je songe au compagnon de tes derniers instants,
Qui venait voir pour toi si le prochain printemps,
Aux lieux où tu voulais ta cendre renfermée,
Allait bientôt te faire une couche embaumée.
Puis un souffle, et plus rien qu'un nom écrit sur l'eau!
Plus rien que cette place étroite, et ce manteau
De feuilles où l'année à jamais renaissante
Ramène autour de toi sa marche verdissante,
Et qui, pour tout laurier te vêtissant de fleurs,
Exhale ta mémoire en intimes senteurs!

Quelle urne, même celle où ton chaste génie
Resserrait lentement le nombre et l'harmonie
Dans ce chœur enroulé de pâtres ou de dieux
Qui rendait aux regards un air mélodieux;
Quel marbre à tes accents redoublant de cadence,
Quel vase contiendrait ta subtile présence

Autant que ce tombeau formé d'humble gazon,
Qui, tout de suite après ton suprême horizon,
Te laisse dans la mort goûter Rome éternelle?
Il disait vrai, qu'ici la mort est maternelle,
L'autre, le grand archange au cœur désespéré,
Qui, de lui-même enfin pour toujours délivré,
Auprès de son ami non loin de toi repose,
Sa pierre d'un feston de pervenches enclose,
Sous un monde enchanté de cyprès et d'oiseaux.
Tant de douceur y règne, et ces lieux sont si beaux
Qu'ils vous font oublier de vivre, et qu'on souhaite
D'y poursuivre insensible une ombreuse retraite
Suspendue et bercée au calme des rameaux!
Heureux, vous rejoignant dans vos destins égaux,
Celui-là qui voulut, avec un soin fidèle,
Reprendre à vos côtés cette tombe jumelle,
Et, par le souvenir d'une double amitié,
Vous consacre à chacun sa meilleure moitié!
Mais toi, sur la pelouse et sous le sombre lierre
Où ta faible dépouille absorbée en poussière
Boit l'humide printemps et l'automne vermeil,
Nul bruit d'arbres chanteurs n'interrompt ton sommeil.
Là, tout se tait, tout glisse, et la brise au passage,
N'agitant qu'à regret les pins et leur feuillage,
Ecoute flotter seul avec tranquillité
Cet esprit de musique et de pure beauté
Par qui, sous l'aiguillon d'une force sacrée,
Ton âme tout entière à son rythme inspirée
Vient encore émouvoir d'un son mélodieux
L'accord intérieur de la terre et des cieux.
Confondus à travers ce lointain cimetière
Où la mousse partout le dispute à la pierre,
Là, de rares tombeaux, dans un suave oubli,
Dispersent au hasard leur peuple enseveli
Entre l'herbe nouvelle où pointe la jonquille;
Et, plus d'un tendre enfant, plus d'une jeune fille,

Témoignent quels trésors d'espérance et d'amour,
Avant que d'être éclos moissonnés sans retour,
Comme une fenaison de marguerites blanches,
Tiennent là refermés au-dessous de ces branches.

Puis, je revois d'ici l'endroit et la maison
Où tu traînais vivant ta dernière saison;
La rampe et la terrasse étroite et familière
Où, pour mieux respirer l'azur et la lumière
Et la bonne chaleur d'un hiver attiédi,
Sans doute, chaque jour, tu voyais, vers midi,
Rome fauve et pourprée, au soleil somnolente,
S'arranger noblement sa litière indolente
Sur ses fleurs, ses haillons et ses marbres dorés.
Tu gravissais des yeux les superbes degrés
Dont la pente propice aux longues rêveries
Accède à ces jardins achevés en prairies
Où, parmi les lauriers qui remplissent le ciel
D'une foule héroïque au murmure immortel,
Il semble que le vent lui-même se complaise
A répéter le faste et le nom de Borghèse.
Au balustre voisin près de toi s'accoudant,
Plus d'un parfois, tantôt montant ou descendant,
Peut-être interrompait sa marche solitaire,
Et pouvait avec toi converser, et distraire,
L'espace d'un moment, ta fièvre et ta douleur.
Ou bien, d'un œil furtif, regardant la pâleur
De ce front qui penchait, tout chargé de souffrance,
Il passait, et d'abord te plaignait en silence
De n'avoir que vingt ans, et de bientôt mourir.

Comme il doit être amer, pauvre enfant, de sentir
La jeunesse et la gloire et leurs vastes pensées,
Au lieu de leurs douceurs à vos lèvres pressées,
Vous nourrir seulement d'un commun désespoir!
Ah! vivre, vivre encore, une heure, rien qu'un soir!

Prolonge-toi quand même, ô vie infortunée!
Demain je n'aurai pas accompli ma journée,
Et j'ai des chants si beaux qui me gonflent le cœur!
Combien d'autres pourtant connaissent la rigueur
D'un sort inéluctable à leurs souhaits contraire,
Qui, déjà comme toi disparus de la terre,
A peine sous nos yeux viennent-ils de fleurir,
Se fanent dans leur germe, et sans pouvoir mûrir
La promesse et l'éclat de leur verte croissance!
Et le monde non plus, dans son indifférence,
Ne saura rien jamais du sublime dessein
Qui jusqu'au dernier jour leur tourmente le sein.
Toi, plus heureux du moins malgré le sort, dès l'âge
Où, n'osant de sitôt mesurer leur courage
A ce démon vainqueur dont ils sont agités,
Ils entendent en eux souffler de tous côtés
Un ciel encore épars de musique infinie,
Tu passais de bien loin la confuse harmonie
Où s'essaie à tâtons un troupeau commençant,
Et, toi-même entre eux tous d'un coup te dépassant,
Dans ton âme changée en source d'ambroisie,
Je ne sais quelle étrange et riche poésie
Rendait à l'univers le sens mystérieux
D'un langage emprunté de la bouche des dieux.
Et puis, sans le vouloir, tu l'avais trop aimée,
Celle qui dévorait ta poitrine enflammée,
Et venait t'avertir de ton destin secret;
La Vierge impénétrable au ténébreux attrait,
La Mort, la grande Mort étincelante et sombre,
Dont les genoux ouverts derrière nous dans l'ombre
Roulent sous leur abîme à nos regards voilé
L'infernale splendeur d'un sommeil étoilé
Où tombe le bandeau des apparences vaines.
Car, cette soif d'amour qui consumait tes veines
Et suspendait ta vie à ton plus cher tourment,
Pouvait-elle trouver son seul apaisement

Ailleurs que dans la mort accueillante et profonde
Où ton âme, déjà distraite de ce monde,
Eût voulu s'exhaler sans souffrance et sans bruit,
Evanouie au sein d'un sonore minuit?

A l'heure quelquefois où juin flotte et repose
Sur cet encens mêlé de tilleul et de rose
Qu'élèvent jusqu'aux cieux les calmes soirs d'été,
Perdu dans un cyprès par la lune argenté,
Auprès de toi sans doute un rossignol soupire.
Puis, enivré soudain de son propre délire,
Il propage dans l'air un espace enchanté,
Et, renversant ce col enflé de volupté,
Laisse mourir sa voix amoureuse et pressante
Sur la molle pelouse où la lune glissante
Regarde sous les fleurs dormir Endymion.
Or, j'écoute, tourné vers le Septentrion,
Gémir ce même oiseau de tes rives natales,
Esprit ailé qui chante aux nuits occidentales,
Dont l'invincible appel te rendait altéré
D'une coupe d'un vin écumeux et pourpré
Qui, rafraîchi parmi la terre caverneuse,
Sentît les mois de Flore et la Provence heureuse,
Et la verte campagne et le Midi vermeil,
Et tout un feu dansant d'ivresse et de soleil.
J'entends, avec sa voix, par delà mainte année,
Sangloter de bonheur l'ode prédestinée,
Et doute s'il déborde encor de ton désir,
Ou de ta joie à voir ton souhait s'accomplir
Et te rassasier d'extase et d'allégresse,
Ou bien de quel écho de divine tristesse
Tu résonnes plutôt dans son cœur déchiré,
Pour n'avoir mis ta bouche à ce midi doré,
Sans qu'il puisse au dedans de tes membres descendre,
Qu'une fois seulement ton corps devenu cendre,

Et, partout dispersé, ton élément mortel.
Douce comme un présent favorable du ciel
Qui lui sourit du haut des montagnes prochaines,
Rome chante, épanchée à ses mille fontaines;
Rome, où traîne, le soir, une ardente langueur;
Où le marbre fait chair vous entre dans le cœur
Comme un éther brillant de vie et de lumière,
Et distille, infusés aux moelles de la pierre,
L'ambroisienne humeur et le sang radieux
Qui coulent à travers les esprits glorieux;
Rome rêve, à tes pieds négligente et couchée,
Et de son urne pleine abondamment penchée,
Il sort un tel torrent de flamme et de beauté,
Qu'en y puisant toujours, toute une éternité
N'en saurait épuiser la chaleur nourricière.
Mais toi, voici longtemps, tu n'es qu'ombre et poussière.
Tu n'entends plus frapper, au bruit creux des roseaux,
Le sol retentissant de leurs talons jumeaux,
Ces beaux enfants couleur d'olive mûrissante,
Qui mêlent accordés leur fureur bondissante,
Et forment l'un par l'autre un chœur harmonieux.
La céleste clarté n'habite plus tes yeux;
Et ce verre taché d'une pourpre pareille
A l'écume qui fait la vendange vermeille,
Passé de mains en mains, il inspire à leur tour
Des hôtes imprévus, des pèlerins d'un jour,
Qui s'attardent une heure à relever ta trace,
Et s'en iront aussi sous la terre où s'efface
Le vestige des pas laissés par les humains.

Va, qu'importe aujourd'hui qu'aux horizons romains,
Une voix, redoublant d'ardeur et de mystère,
Répète éperdument ta plainte funéraire,
Et célèbre à l'envi la fugitive fleur
Dont la mort sur ton front a glacé la rougeur!

Ce vin, et sa fraîcheur profondément cachée,
Dont la source jamais ne peut être étanchée;
Ce vin, dont le parfum dans l'argile inséré
Perce au moindre débris à peine déterré
Qui garde le contour des amphores antiques;
Ce vin, plein de chansons et de danses paniques,
Qui, par tous les chemins de l'innombrable été,
Tourbillonne, et conduit sa folle ébriété;
Tu le bois maintenant, ce vin intarissable,
Non point à sa naissance impure et périssable,
Mais à la source même où son feu volatil,
Sous un voile de jour, d'azur et d'air subtil,
Te retrace en esprit tes plus chères pensées,
Sur terre et dans le ciel par tes dieux exaucées.
A travers ce royaume impalpable et léger,
Tu flottes dans la brise, au souffle passager
Qui hante l'épaisseur d'une noire ramure.
Toi-même te faisant ta propre créature,
Voyageur éternel du fleuve léthéen,
Tu deviens tout entier ce bois élyséen
Et l'intime douceur de son obscur silence;
Et, formé désormais de la même substance
Que tes rêves, tu vas et glisses sans effort,
Fantôme bienheureux à qui la seule Mort
Devait rendre ici-bas dans sa forme première
Ce songe aérien d'une nuit printanière
Ivre et tremblante au loin d'un chant de rossignol,
Où tu brûlais tout haut de prendre enfin ton vol,
Et de sentir ton âme errante et vagabonde
Se fondre insaisissable à l'essence du monde.

François-Paul Alibert.

Rome, Cimetière des Protestants, avril 1913.

Ernest Psichari [1]

I

Par sa mère, fille de Renan, Ernest Psichari tenait à la fois du sang breton des Renan et du sang hollandais des Scheffer. Par son père, M. Jean Psichari, il tenait du sang ardent et aventureux de l'Orient et de la Grèce. Étrange rencontre du Celte et de l'Hellène ! « Il y a en moi, disait-il, du soleil et de la brume. » Lignée catholique et mystique du côté des Renan ; orthodoxe et profondément croyante, comme le rappelait récemment M. Psichari, du côté grec. (C'est pour répondre aux sentiments de foi de son arrière-grand'mère paternelle et à son désir exprès, qu'Ernest fut, dès sa naissance, baptisé selon le rite grec.) Ajoutez à cela l'héritage, beaucoup moins marqué d'ailleurs, semble-t-il, des Scheffer, protestants, violents et téméraires, et vous aurez une idée de la complexité et de la

(1) Depuis qu'Henri Massis, dans son beau livre sur Ernest Psichari, a fait connaître cette grande figure de Français et de chrétien, bien des écrivains ont été attirés par elle ; citons parmi eux M. Aguettant en France, M. Antonio Cojazzi en Italie, Mme Maria Bierné en Belgique. Aujourd'hui, Mlle Goichon nous présente, d'après des documents inédits, une biographie complète du petit-fils de Renan (édition de la *Revue des Jeunes*). Le bien que je pense de son livre, je l'ai dit dans la préface même de cet ouvrage. Je voudrais ici, en rassemblant mes souvenirs personnels, compléter l'esquisse que j'ai faite, il y a un an, devant les étudiants de Louvain, et essayer de tracer à mon tour le portrait de mon ami.

richesse des apports héréditaires qui ont contribué au tempérament d'Ernest Psichari. Il est beau de penser qu'une telle diversité de race s'est fondue et harmonisée dans la douce lumière du ciel de France, et a pu, grâce à cette vertu de la tradition intellectuelle française à laquelle Ernest s'est abandonné passionnément, entrer comme élément dans la contexture d'un type d'âme, d'une personnalité si authentiquement, si merveilleusement française.

Puis, dominant de son ombre cette jeune vie comme un signe de fatalité, l'énorme gloire humaine et l'aventure spirituelle du grand-père.

Il avait neuf ans quand son grand-père est mort, et le souvenir du vieillard ne s'effacera pas de sa mémoire. Parlant de Perros-Guirec : « Je reverrai, écrit-il dans son premier livre, le bois de pins qui monte près du rivage harmonieux, le sentier où, tout petit, je suivais des yeux le vieux Renan, lourd de pensées et de génie. »

« Mon petit-fils, qui a cinq ans, écrivait Renan dans son *Examen de conscience philosophique* (1), s'amuse tellement à la campagne, qu'il n'a qu'une tristesse, c'est de se coucher : *Maman*, demande-t-il à sa mère, *est-ce que la nuit sera longue aujourd'hui?...* »

Elle a duré vingt-neuf ans, la nuit spirituelle. Et la joie de la lumière, il l'aura connue à peine deux ans sur la terre.

On se tromperait, me semble-t-il, si, pour apprécier l'influence exercée sur ses petits-enfants par un homme comme Renan, on se contentait, le considérant comme un foyer dont on ressent plus ou moins la chaleur selon qu'on en est plus ou moins rapproché, de porter par l'imagination à un certain maximum d'intensité l'influence qu'on voit se diffuser autour de lui dans le public. Il n'y a pas là seulement une différence d'intensité, mais une différence de qualité, de nature. C'est une influence plus profonde et plus subtile sans doute, mais aussi qui laisse beaucoup plus de jeu et de liberté ; produite moins par les œuvres que par la personne, morale et spirituelle beaucoup plus qu'intellectuelle.

Quand on a joué sur les genoux d'un grand écrivain, quand on l'a connu dans son humanité et parmi les contingences

(1) Cité par M. Louis Aguettant dans sa belle conférence sur Ernest Psichari (éditions de la *Revue fédéraliste*).

ordinaires de la vie intime, comment voulez-vous que ses ouvrages « scientifiques » gardent leur majesté impersonnelle et leur allure de nécessité? Je crois qu'Ernest a lu avec soin l'œuvre de son grand-père, mais je ne crois pas qu'il ait jamais été très fortement impressionné par son appareil de science et de critique. C'est surtout au point de vue de l'art qu'il appréciait ses livres. Plus tard, il devait me dire qu'à ses yeux Renan n'avait rien d'un savant proprement dit.

Le Renan dont on rencontrait partout le souvenir et l'atmosphère rue Claude-Bernard, puis rue Chaptal, me paraît un Renan plus profondément, plus pernicieusement *étranger* à son ancienne foi, dans sa vie morale et dans son appréciation des valeurs, que le Renan public, plus radicalement « désaffecté », mais aussi moins militant, moins formel, moins nettement campé dans son opposition intellectuelle à cette même foi. C'est surtout par le milieu familial et social, et par les opinions qui y régnaient, que l'influence intellectuelle du grand-père venait se répercuter sur le petit-fils. Et ce qu'Ernest rencontrait à ce point de vue dans son milieu familial, c'était une vie morale tout areligieuse et agnostique, avec, du côté de son père, jadis croyant, puis détourné de sa foi par les prestiges philologiques de Renan, une nuance de libre-pensée humaniste et combattive ; du côté de sa mère, soumise jadis à une éducation protestante qu'elle avait reçue d'ailleurs d'assez mauvais gré, mais surtout pénétrée des effluves spirituels de Renan, une recherche morale extrêmement large et élevée, mais étrangère à toute certitude métaphysique, et si je puis dire une sorte d'hégélianisme pratique, une acceptation supérieurement désintéressée de toutes les formes de l'élan humain, avec un propos marqué d'ignorer les conflits créés par les oppositions de principes intellectuels. J'étais frappé, quand j'allais chez Ernest, de l'atmosphère d'optimisme idéaliste singulièrement intense qu'on respirait là, et où je ressentais obscurément je ne sais quoi d'involontairement artificiel, je ne sais quel refus des plus profondes réalités de la vie. Comment est-il possible qu'il y ait des malades, des pauvres, des prisonniers, des agonisants? se demandait-on en sortant de cette aimable maison. Je comprends maintenant que c'était un milieu pour qui le péché originel, et même la misère métaphysique de la nature humaine, étaient réellement choses nulles et non avenues. Et c'est en cela que malgré sa préten-

tion à la largeur de vues il était foncièrement antichrétien. On n'y luttait pas contre le christianisme. On y était intimement persuadé de l'avoir assimilé, et dépassé : il n'était guère possible, en réalité, de vivre plus loin du Christ. Inutile d'ajouter qu'Ernest, quoique baptisé, n'a reçu aucune espèce d'éducation religieuse.

L'enfance d'Ernest a été une enfance heureuse et libre, débordante, exubérante de vie et d'espoir, et elle a laissé voir un développement étonnamment précoce de l'intelligence.

Quand je l'ai connu, au lycée Henri-IV, il n'avait pas quinze ans, il était en seconde (moi, d'un an plus âgé que lui, j'étais en rhétorique). Avec quelle joie, avec quelle sensibilité ardente et nuancée, il se jetait sur toutes les choses de l'intelligence ! Il avait une merveilleuse facilité de se passionner pour les idées, et son humanisme juvénile se plaisait aux controverses. C'était un humanisme conquérant et exultant, plus bruyant que discret, certes, et plus voisin des violences du seizième siècle que de la morbidesse moderne. Certes, nous étions loin de prendre en amateurs les débats de l'esprit. Une certaine rectitude d'instinct, un appétit très vif du réel et de l'objet, nous préservait de l'égotisme, comme des vaines chimères de la fausse érudition, et Ernest n'avait pas besoin de compulser de gros livres pour se moquer de Wolf et pour se persuader de l'existence historique du vieil Homère.

Quelle étrange piperie de la nature que ce moment où l'âme inconsciente de ses limites s'éveille à toutes les beautés du monde et s'imagine, dans sa perception encore trouble et confuse, qu'elle n'a qu'à se déployer pour tout posséder ! Le souvenir de ces années est lié pour moi à celui de quelques doux paysages de France, et d'heureuses vacances passées avec Ernest soit en Bretagne, à Rosmapamon, dans la maison de Renan, soit en Touraine, soit en Seine-et-Marne, en cette Ile-de-France qu'il a célébrée dans *l'Appel des armes*. Nous nous livrions ensemble, avec une passion frénétique, à l'art de la peinture à l'huile, et je me rappelle encore un certain champ de maïs, où nous nous étions installés pour faire le portrait l'un de l'autre ; la nuit tombant, nous continuions à la bougie ; et le lendemain, jour de la rentrée, perchés sur l'impériale de la diligence, nous nous acharnions encore sur nos chefs-d'œuvre inachevés. Nous

faisions des vers, des sonnets, où il était beaucoup question de ciels verts et de soleils couchants. Nous pratiquions énormément Baudelaire, et avec quel fracas de récitations !

J'ajoute qu'Ernest avait une culture classique très étendue, et qu'à douze ans on le trouvait dévorant sur les rochers de Bretagne le *Discours sur l'histoire universelle*. Il avait pour Racine une extrême dilection. A tout prendre, il fréquentait les anciens beaucoup plus que les modernes, vivait plus dans le passé que dans le présent, et plus tard les tentatives de l'art contemporain me semblent l'avoir laissé assez indifférent. Il trouvait aussi, malgré sa totale incroyance, un grand charme à la lecture de l'*Imitation*, — Auguste Comte, on le sait, était dans le même cas.

Et l'esprit qui le suit dans son pèlerinage
Pleure de le voir gai comme un oiseau des bois.

Quand je pense à l'enfance et à l'adolescence d'Ernest Psichari, et à toutes les promesses de bonheur dont elle débordait, et à la confiance candide qu'il faisait à la vie, ces vers de Baudelaire montent dans ma mémoire.

Le trait qui frappait avant tout dans la physionomie morale d'Ernest, c'est la bonté, une bonté forte, généreuse, expansive, semblant ignorer la limitation : tout petit, à six ans je crois, il ôte son manteau et le donne à un camarade pauvre ; tel le grand saint Martin, qu'il imitera plus tard dans la profession militaire et dans les vertus chrétiennes... — Surtout qu'on ne prenne pas Psichari pour un personnage grave et compassé. Personne n'était plus spontané, plus *nature*. — Je relève encore chez lui une franchise totale, une loyauté chevaleresque, une sensibilité extraordinairement riche, tumultueuse, frémissante, grave, traversée parfois, plus tard, de mélancolies sans fond, où l'âme semblait retirée sur les plages désertes de soi-même, seule avec son destin, qui la liait et l'opprimait. Très peu d'attrait naturel pour l'abstraction et pour la déduction logique. Des complexités et même des raffinements d'artiste dans l'esprit, une très grande simplicité de cœur. Pas un atome de vanité ni de respect humain. Aucune timidité mondaine. Un goût de la hardiesse et de l'aventure. Une promptitude ahurissante à passer à l'action; instantanément, dès que le cœur était mis en branle. Une candeur dont

deux yeux inoubliables, admirablement francs et droits, étaient les perpétuels témoins. Enfin une fidélité sublime, qui donnait chez lui au flux du temps et des événements intérieurs une stabilité singulière, fidélité qui était sa vertu la plus aimée, pour laquelle il aimait souffrir, et dont il a parlé magnifiquement.

Essayons d'aller plus avant. Ernest était un *violent*, au sens que l'Évangile donne à ce mot. Avec quelle force il a fait pression contre le royaume des cieux ! Et il avait la douceur de ces violents. Son fond personnel était si vigoureusement individué qu'en dépit de ses admirations et de ses enthousiasmes, de ses *emballements*, on peut dire qu'il subissait en réalité très peu l'influence d'autrui. En outre une ardeur étonnante au paradoxe et à la construction instantanée de théories extrémistes, des heurts et des contrastes étranges, brusques coups d'ombre et de lumière, déconcertaient l'observateur superficiel ; tout cela devait s'harmoniser plus tard, quand la grâce installerait en lui la paix qui dépasse tout sentiment. Mais surtout, ainsi que j'ai déjà eu l'occasion de le dire, il était de ceux dont l'âme trop grande déborde toujours la plus haute activité, et les disproportionne à toute œuvre humaine, et les rend inadaptés à la vie parmi les hommes. Partout où il était on sentait qu'il passait, et ne s'arrêterait pas. De là l'impression qu'il donnait de la présence et de la réalité du *spirituel*. Rien n'était plus aisé pour lui, et plus naturel, que de faire un bond dans l'invisible, hors de la réalité présente. Rêve et action, rêve par débordement d'une plénitude intérieure, non par débilité de la raison ; et action à la mesure du rêve. Ceux qui portent ainsi la marque de l'âme et rendent partout témoignage, involontairement, de l'incomplétude essentielle des choses visibles, je les crois destinés à quelque grand sacrifice, où il leur faudra un jour lutter seuls avec Dieu. Une fois devenu chrétien, Ernest trouvait une saveur singulière à cette parole du Seigneur à l'apôtre Pierre : *Un autre te ceindra, et te mènera là où tu ne veux pas aller*. Cette parole semblait éveiller en lui je ne sais quelles résonances profondes, et comme son propre secret.

L'année de philosophie qu'Ernest passa au lycée Condorcet fut une année étincelante, ardente, mais, si mes impressions sont exactes, déjà assez troublée. Il se heurtait

violemment à tous ces systèmes qu'un enseignement foncièrement décevant faisait défiler devant lui, il fusait en paradoxes brûlants, s'enflammait pour mille thèses hétéroclites, composait de vastes dissertations et des poèmes symbolistes, et son âme faite pour la certitude prenait au contact du scepticisme savant qu'on lui proposait au nom de Kant une exaltation brillante, douloureuse au fond. Ce fut bien pis à la Sorbonne, pendant la préparation de la licence de philosophie, à laquelle il se présenta en 1902. On ne dira jamais le mal subtil, et quelquefois irréparable, que l'anarchisme intellectuel de maîtres qui ne croient pas à la vérité faisait à cette époque aux plus nobles esprits. Ernest eut le temps de sentir la vanité de cette fausse science, il y passa sans s'y attarder. Il suivait plein d'enthousiasme les cours de Bergson, avec cette équipe de fidèles que Péguy menait rituellement tous les vendredis au Collège de France ; les idées de Bergson, toutefois, n'ont pas exercé sur son esprit d'action profonde et proprement formatrice.

Dix-huit ans. Elle est bien loin, l'heureuse enfance. Il se débat maintenant dans les plus douloureuses crises sentimentales. Cette année-là, et l'année qui suit, emporté par l'amertume d'un cœur héroïque à qui le désespoir semble l'unique issue, comme pour se venger de la vie en se saccageant lui-même, il se précipite dans l'existence de péché dont il s'accusera plus tard. « A vingt ans, dira-t-il dans le *Voyage du centurion*, Maxence errait sans conviction dans les jardins empoisonnés du vice, mais en malade, et poursuivi par d'obscurs remords, troublé devant la malignité du mensonge, chargé de l'affreuse dérision d'une vie engagée dans le désordre des pensées et des sentiments. »

Dans ces excès, il faut voir beaucoup moins une tempête de sensualité que la face ténébreuse de cette insatisfaction de l'âme dont je parlais tout à l'heure. Voilà ce qu'alors je ne comprenais pas bien, et je me le reproche, car n'ayant pas le cœur instruit par l'onction chrétienne, je jugeais toutes choses avec le jugement dur d'un spéculatif gorgé de Spinoza. Représentez-vous une âme enveloppée d'ignorance, ne sachant ni d'où elle vient ni pourquoi elle est faite, privée de toute certitude et de tout point d'appui, nourrie seulement de l'impressionnisme dissolvant de Renan et des fables des philosophes, sans aucun principe d'ordre

supérieur, sans Créateur et sans Rédempteur, et sur qui passent les noires vagues de la passion ! Il n'y a que des considérations médiocres qui pourraient la modérer, et elle n'a en soi rien de médiocre. Faite pour l'infini, et le devinant, c'est dans le lac du créé qu'elle entreprend de le chercher. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'elle ne pèche pas davantage. Ah ! sainte Lumière, ceux qui viennent à toi du fond de l'abîme t'aiment peut-être d'un élan plus impétueux que les autres, lorsque tu leur es montrée ; mais au prix d'une intensité de misère dont n'ont pas même idée ceux qui ont eu la grâce de naître et de grandir dans la foi...

II

Ernest Psichari, à dix-neuf ans, était enfermé dans un cercle de douleur, de maladie et de discorde intérieure où son âme risquait purement et simplement le naufrage définitif. Au plus mauvais moment, il se sauve par un redressement de volonté, et décide de devancer l'appel et de s'engager pour le régiment. C'est ici, à vrai dire, une première *conversion*, sur laquelle il convient d'insister un peu.

Renversement de la table des valeurs? Conversion de l'antimilitarisme dreyfusien, de l'anarchisme intellectuel, du dilettantisme sorbonique, à la doctrine de l'action ordonnée et disciplinée? Allons donc ! Tout cela viendra, tout cela est là en puissance, mais il s'agit pour le moment de bien autre chose, et de bien plus immédiat, et de bien plus grave : il s'agit de se sauver d'abord de soi-même, et du gouffre intérieur.

Si Ernest enfant et adolescent avait un défaut habituel, c'était celui d'être *désordonné*, et de ne pas haïr une certaine confusion. Ah ! il n'avait pas été un écolier méthodique. Son père, en l'aidant et en le dirigeant dans ses études, le lui avait souvent affectueusement reproché. Et comment le magnifique bouillonnement intérieur dont je parlais tout à l'heure aurait-il pu s'accommoder des cases et des mesures ordinaires? Ne disons pas qu'Ernest était désordonné *de nature*. Aucune *nature* a-t-elle aversion de l'ordre? Mais c'est un certain ordre seul qui pouvait venir à bout de la sienne ; et lorsqu'il connaîtrait cet ordre, il se livrerait à lui sans réserve, jusqu'à ce qu'il puisse dire avec l'Épouse du Cantique :

ordinavit in me charitatem. — Il y a des âmes qui ne plient que devant Dieu, et ce ne sont pas des âmes rebelles ; on les dit indomptables, elles sont au contraire les plus dociles. Il s'agit seulement de les adresser à qui elles sont faites pour obéir. — C'est d'un principe d'ordre transcendant qu'il avait besoin, et c'est d'un tel principe qu'il se trouvait privé par son éducation et par ses maîtres.

Au sortir du jardin de fées d'une heureuse enfance et d'une adolescence merveilleusement imaginative, mis en face tout à coup d'un destin qui dit : tu ne seras pas heureux, en face de la tristesse des passions, de l'horreur et de l'irrationalité de la vie commune, et de la dévorante réalité du mal, comment s'étonner que tout ait failli s'abîmer en lui dans un désordre radical?

C'est alors que seul et dans la plus grande détresse morale, il se voit, se juge, porte le diagnostic vrai, comprend qu'il est perdu, et qu'il ne lui reste qu'une ressource, un espoir : la réforme de tout lui-même, l'évasion de ce désordre auquel le portent toutes les puissances de son individualité matérielle, de son moi héréditaire. Mais quel point d'appui trouver en lui, puisque c'est par lui-même qu'il se trahit et qu'il se perd? Son intelligence voit, sa volonté désire. Mais suffit-il de voir, et de désirer, et de bien juger? Il faut un moyen de réaliser. Un moyen, un moyen, un seul : s'accrocher à un principe d'ordre *extérieur* à lui-même.

Pour créer lui-même en lui son ordre intérieur, — se rattacher à un ordre *donné* parmi les hommes. Pour se retrouver lui-même et se posséder, et devenir libre, se faire dépendant. Il a compris cela, il est sauvé. Son Ange gardien peut respirer. Par un geste simple de l'âme, cet enfant prosterné a triomphé, sans le savoir certes, et sans y penser, de Kant, de Rousseau, de Luther, de l'autonomie, de l'immanence, des droits de l'homme, de tous les démons de l'individualisme moderne.

Une école de discipline, une école où l'on apprend à servir. Où cela, pour un homme qui se croit athée? Il ira à la caserne. La dégoûtante chambrée sera son école de spiritualité. Le petit-fils de Renan, pour ne pas périr de misère spirituelle, se fait soldat de deuxième classe. Voyez ce pauvre garçon tondu, à la corvée. Il est en départ pour le paradis, il est déjà pour jamais séparé de son monde et séparé du monde. Mais pour le moment il ne voit qu'une

chose. C'est qu'il est *à sa place*. Sa mère allant le voir à Beauvais, dès qu'elle l'aperçut sous l'uniforme, comprit à sa physionomie qu'il avait retrouvé son équilibre moral. Et je tiens de lui que la première fois qu'il se trouva à la caserne, dans cette activité réglée d'hommes dont l'un dit à l'autre : va-t'en là, et il s'en va ; viens ici, et il vient ; fais ceci, et il le fait, il avait senti dans une intuition infaillible, qui lui dilatait lumineusement le cœur, qu'il était chez lui, là où il devait être, là où il devait rester, là où il sauverait son dépôt.

En 1904, à la stupéfaction, non pas sans doute de ses parents, mais de tous ses amis et de tout le monde des « intellectuels », il signe son réengagement au 51e de ligne. Il devient sergent, mais impatient d'agir il change d'arme et passe dans l'artillerie coloniale comme simple canonnier. Il reçoit bientôt les galons de maréchal des logis, part en mission pour le Congo sous les ordres d'un chef très aimé, le commandant Lenfant, revient en France en 1908 avec la médaille militaire, après une immense équipée dans le bassin de la Sangha et la plaine du Tchad, où il était chargé de convoyer des troupeaux de bœufs. Il entre alors à l'école de Versailles, d'où il sort sous-lieutenant en septembre 1909. Aussitôt il part pour la Mauritanie, d'où il reviendra seulement en décembre 1912, après avoir, dans une solitude de trois années, parcouru le plus beau des itinéraires spirituels.

« Lorsque l'auteur de ce récit, écrira-t-il dans l'avant-propos de *l'Appel des armes*, fit ses premières armes au service de la France, il lui sembla qu'il commençait une vie nouvelle. Il eut vraiment le sentiment de quitter la laideur du monde et d'accomplir la première étape d'une route qui devait le conduire vers de plus pures grandeurs. »

Comprenons bien — car il s'agit ici d'admirer les voies de Dieu et les merveilles de la prédestination — comprenons bien que cette résolution d'être soldat a eu, chez Psichari, dans son cas individuel, la valeur d'un fait quasi religieux dans une âme d'incroyant ; c'est un acte auquel la chair et le sang n'ont point de part, victoire du *soi* sur le *moi*, dirait Léon Daudet, victoire de l'esprit libre, de l'élément invisible et immatériel, sur le déterminisme des forces passionnelles à leur maximum de perturbation. Sans connaître Dieu, sans savoir qu'il existe, c'est à lui pourtant, dès l'instant qu'il veut l'ordre de son âme, c'est à Dieu auteur de l'ordre naturel qu'il rend obscurément hommage, et c'est

vers lui qu'il fait effort. Cet acte une fois posé, quelles que soient les défaillances qui pourront suivre, portera ses fruits. La grâce actuelle qu'il suppose appellera d'autres grâces, et finalement la grâce qui justifie. On ne peut se faire une juste idée de l'évolution d'Ernest Psichari si l'on ne tient pas compte de ce point de départ.

Nous avons là le secret de l'action puissante exercée par Psichari sur sa génération. Victime et héros à la fois, l'homme doué d'une sensibilité exceptionnelle, qui concentre et réalise dans son expérience personnelle, et à un degré souverain, les maux dont souffre le monde depuis une ou deux générations, et qui trouve le moyen d'en triompher *en lui-même*, cet homme agira toujours sur son temps d'une manière extraordinaire. Tandis que les mauvais maîtres s'imaginent n'avoir qu'à continuer en paix leur besogne, et ne voient même pas le sang qui leur couvre les mains, lui sent le vent de l'abîme, son cri est entendu. Psichari était descendu assez loin dans le désordre moderne pour retrouver en remontant toutes les vérités premières méconnues. Mais pour voir s'épanouir les conséquences de sa détermination originelle, pour procéder à la revision générale des valeurs qu'impliquait une telle détermination, il lui faudra beaucoup de temps, une lente élaboration, une maturation.

Dans son premier volume, *Terres de soleil et de sommeil*, publié en 1908 à son retour du Congo, il ne nous livre encore que des impressions, parfois trop raffinées, de paysages psychologiques et africains, avec une perpétuelle invitation au plaisir du risque et de l'action, et, vers la fin de l'ouvrage, un hymne à la violence guerrière dans lequel il faut voir sur tout un effet de la tendance au paradoxe dont je parlais tout à l'heure.

Connaît-il à ce moment quelque inquiétude religieuse? Aucune. C'est au Congo, en 1907, qu'il a reçu la carte que je lui envoyais de la Salette et dont il parle dans *le Voyage du centurion*. Cette carte l'étonna, et ne lui donna que l'occasion de s'affirmer à lui-même son état d'irréligion. A peine trouve-t-on dans *Terres de soleil* quelques mots qui attestent un goût, purement esthétique, pour les choses de la spiritualité. A tout prendre, le petit Ernest qui jadis se plaisait dans les églises bretonnes et aimait tant la cathédrale de Tréguier, semblait plus disposé au mysticisme que le soldat africain. A présent tout ce qu'il discerne en soi, c'est le fait de sa vocation militaire.

On dirait que pendant son séjour de 1908-1909 à Paris et à Versailles, le puissant excitant intellectuel rencontré auprès de Péguy, qu'il aimait profondément, l'aida à prendre mieux conscience de lui-même et de cette vocation.

C'est elle qui fait le sujet de *l'Appel des armes*, ce beau livre grave, dédié à Péguy, et qui montre « les préparations éloignées de l'œuvre divine dans une âme encore fermée. » *L'Appel des armes* parut en 1913. Psichari, devenu chrétien, hésitait alors à le publier, car ce livre ne répondait plus à ses sentiments. Il répondait à l'assez longue étape qui commence à l'entrée d'Ernest dans l'armée et qui s'achève vers 1910, aux premiers temps du séjour en Mauritanie. C'est, comme on le sait, le chant du retour aux vertus de l'ordre militaire, de la discipline et de l'action, du retour amoureux à la France. Psichari, s'opposant de front à l'idéalisme égalitaire et humanitaire dont il haïssait la lâcheté sanglante, y glorifiait l'armée de métier et son *métal pur*, et y prenait parti, de tout son cœur, pour la tradition sacrée qui a fait la France. « Une, deux générations peuvent oublier la Loi, se rendre coupables de tous les abandons, de toutes les ingratitudes. Mais il faut bien, à l'heure marquée, que la chaîne soit reprise et que la petite lampe vacillante brille de nouveau dans la maison. »

Psichari, remarquons-le ici, devait se rendre compte assez vite de l'absurdité qu'il y avait à chercher dans la « mystique » militaire l'équivalent d'une religion, et ce qu'il faut à l'homme pour vivre et pour mourir. Étant donné pourtant sa propre histoire individuelle, on comprend pourquoi il a dû passer par ce stade, et pourquoi son apologie du soldat ne devait pas se placer à un point de vue positif et extérieur de réalisme politique et social, mais au point de vue du réalisme de l'âme, au point de vue de l'héroïsme, et de la conquête de l'ordre intérieur ; on comprend pourquoi elle devait anticiper sur le plan religieux, profitant d'ailleurs des analogies réelles entre les vertus du soldat, vertus dans un ordre donné, et les vertus du chrétien, du religieux, vertus au sens absolu du mot. En réalité, elle n'a été pour lui qu'un moment dans la recherche de Dieu. L'éthique et la mystique militaires, ç'a été quelque chose de pratiquement vrai, *pour Ernest Psichari*. Mais aussi quelque chose d'instable et de transitoire. De là le caractère étrange, insuffisant, voire illogique, de *l'Appel des armes*. Ici c'est précisément ce qui serait inad-

missible comme *système* qui est le plus lourd de promesses, qui a la plus haute valeur comme mouvement d'âme et comme *passage*.

C'est une chose cruelle et contraire à la nature que des jeunes gens se trouvent chargés de réparer les destructions opérées par leurs pères, et sentent sur leurs épaules le poids du monde à refaire, et doivent mourir pour cela. Les Idées homicides qui prétendaient donner la paix au monde planent au-dessus d'eux, comme de grands oiseaux de mort. Dans l'insécurité de tout, ils n'ont même pas le temps de retrouver les démonstrations essentielles, l'héritage de sagesse dissipé, ils savent qu'ils n'ont que quelques jours devant eux ; chacun doit donner son fruit en hâte avant de tomber dans la nuit. Massis l'a montré beaucoup mieux que je ne saurais le faire, c'est la génération du sacrifice. Ernest Psichari est bien le chef de cette génération sacrifiée. Dans une lettre qu'il écrivait à Henri Massis en 1913, — écoutons ces paroles prophétiques, qui prennent, après ce qui est arrivé, un relief purement tragique : « Notre génération, disait-il, notre génération — celle de ceux qui ont commencé leur vie d'homme avec le siècle — est importante. C'est en elle que sont venus tous les espoirs, et nous le savons. C'est d'elle que dépend le salut de la France, donc celui du monde et de la civilisation. Tout se joue sur nos têtes. Il me semble que les jeunes sentent obscurément qu'ils verront de grandes choses, que de grandes choses se feront par eux. Ils ne seront pas des amateurs ni des sceptiques. Ils ne seront pas des touristes à travers la vie. Ils savent ce qu'on attend d'eux. »

Le goût de l'action pour elle-même, l'attitude pragmatique qu'on a reproché à ces jeunes, n'était chez eux qu'un phénomène passager, une réaction de leurs puissances de sentiment, demeurées saines, contre les sophismes dont on avait empoisonné leur intelligence. A tout prix il fallait balayer ces sophismes, et vite. Assurément il y avait là une tentation d'anti-intellectualisme, et si je puis dire de rousseauisme guerrier, et un péril capital. Si on ne commence pas par l'intelligence et par la vérité, par le Verbe, rien ne tiendra. Mais grâce à un profond instinct de salut, grâce au vieil instinct français et catholique, cette tentation, effleurée un instant, a été rapidement surmontée. Psichari, ici encore, est à son poste. On connaît sa boutade typique : « Quoi que nous fassions, écrivait-il à Massis, nous mettrons toujours

l'intelligence au-dessus de tout. Il est possible que la pureté du cœur vaille mieux. Mais un Français croira toujours que le péché est plus agréable à Dieu que la bêtise. » Et dans *les Voix*, il précise excellemment sa pensée : « Quand je dis que je préfère Zoug aux leçons des intellectuels, ce n'est pas un retour à la nature que je dis, à la naïveté, mais plutôt à l'intelligence, qui est, en un sens, si l'on veut, la plus grande des simplicités. »

III

Le 2 août 1912, je reçus de Zoug en Mauritanie une lettre datée du 15 juin, et où Ernest, à qui j'avais envoyé le tiré à part d'un article, me disait : « Je pense comme toi que la philosophie (et par dérivation la physique moderne) auraient intérêt à redevenir les *ancillæ theologiæ*, et je le sentais bien avant que la démonstration ne m'en vînt de toi. Dans d'autres ordres d'idées, je pense qu'il n'est pas pour nous de morale, qu'il n'est pas de politique qui se puissent passer du catholicisme. *Ethica enim puella ancillæ, sicut physica, et politica filia ethicæ.* Tout essai de « libération » du catholicisme est une absurdité, puisque, bon gré mal gré, nous sommes chrétiens, et une méchanceté, puisque tout ce que nous avons de beau et de grand en nos cœurs nous vient du catholicisme. Nous n'effacerons pas vingt siècles (et par derrière, toute une éternité), nous n'effacerons pas vingt siècles d'histoire, et comme la science a été fondée, selon ta juste remarque, par des croyants, de même notre morale, en ce qu'elle a de grand et d'élevé, vient aussi de cette unique et grande source du christianisme, de l'abandon duquel découle la fausse morale, comme aussi la fausse science.

« Et je crois que ce sont là pour nous les vraies raisons de croire...

« Ce qui importe avant tout, ajoutait-il, c'est de démolir cette racaille « intellectuelle », ces tristes savants à mentalité primaire, ces politiques aussi insouciants du salut de la France qu'ignorants de ses vraies destinées, toute cette clique de médiocres qui nous dominent, romanciers d'adultères mondains, francs-maçons, radicaux-socialistes, qui donnent à notre époque cet aspect de confusion anarchique si frap-

pant pour peu qu'on ait comme moi l'éloignement de la distance. Et puis après, quand nous aurons retrouvé notre cœur, enlisé dans la vase du monde moderne, quand nous aurons repris conscience de nous-mêmes, nous pourrons dire avec toi que « la raison avec ses seules forces naturelles est « capable de démontrer que l'Église catholique enseigne des « vérités révélées », et nous amuser à rechercher les raisons de cette raison.

« Maintenant, mon cher Jacques, je t'en ai dit assez pour oser te faire jusqu'au bout ma confession. Avec tout cela, je n'ai pas la foi. Je suis, si je puis dire, cette chose absurde : un catholique sans la foi.

« Je pensais à moi, et assez tristement en lisant cette belle page : « Il semble qu'en ce temps la vérité soit trop forte « pour les âmes... » et je me demandais si tu pouvais bien me tenir rigueur de mon impiété. Il me semble pourtant que je déteste les gens que tu détestes et que j'aime ceux que tu aimes, et que je ne diffère guère de toi qu'en ce que la grâce ne m'a pas touché.

« La grâce ! Voilà le mystère des mystères ! — Tu vas me dire de ne pas tomber dans l'erreur janséniste, et que l'homme est libre et qu'il peut par ses œuvres sinon forcer, du moins provoquer la grâce (je ne sais si je dis bien). Mais non ! Je sens qu'arrivé au tournant où je suis, il n'y a plus rien à faire, qu'à attendre.

« Abêtissez-vous, me dit Pascal. Mais c'est impossible. On ne peut pas plus s'abêtir que se donner de l'intelligence. Vais-je lire, apprendre? Mais les disciples d'Emmaüs n'ont pas cru après l'enseignement du Christ : *Deum quem in Scripturæ Sanctæ expositione non cognoverant, in panis fractione cognoscunt*. Cette phrase de saint Grégoire me fait infiniment rêver.

« Ainsi, nullement semblable à l'aveugle qui ne veut pas sa guérison, j'appelle à grands cris le Dieu qui ne veut pas venir...

« Tout ceci, disait-il encore, a-t-il une grande importance? Il ne s'agit après tout que de mon salut individuel. Si je sers loyalement l'Église et sa fille aînée, la France, n'aurai-je pas fait mon devoir? Vis-à-vis de l'Église l'indifférence n'est pas possible. Celui qui n'est pas pour moi est contre moi. Et je prends parti de toute mon âme. »

Quand j'eus achevé cette lettre admirable, j'étais bien sûr

qu'Ernest était prisonnier de la grâce, que Dieu voulait son cœur. Il n'y avait en effet qu'à attendre, à prier, et à laisser faire Dieu. Les pages que je viens de citer résument à la perfection la genèse spirituelle racontée dans *le Voyage du centurion*. Toutes les nuances sont indiquées, c'est une image exacte et précise de ce mouvement d'âme qui n'a eu et ne pouvait avoir son terme que dans la plénitude de la foi.

Sur la conversion de Psichari, nous avons deux documents précieux, rédigés par lui-même. Ernest avait entrepris de raconter son histoire, non parce qu'il attachait le moindre intérêt à sa propre personne, mais purement pour rendre gloire à Dieu. C'est dans ce sentiment de pudeur presque scrupuleuse qu'il avait renoncé à la première version de son récit, qu'on a publiée en 1920 sous le titre *les Voix qui crient dans le désert*, et qu'il avait rédigé une deuxième version, intitulée *le Voyage du centurion*, qu'il avait presque achevé de mettre au point au moment où il est parti pour la guerre, et qui fut publiée en 1915 ; version plus élaborée, où il ne se met pas lui-même en scène, et où par suite il pouvait ne pas s'astreindre à une narration strictement historique, et qui nous donne des renseignements un peu moins directs sur le mouvement de sa pensée.

Vais-je essayer de raconter cette histoire? Certes non, c'est lui-même qu'il faut écouter, c'est à son propre témoignage qu'il faut recourir. Je voudrais seulement préciser ce qui me paraît être le caractère essentiel de sa conversion. Toute conversion véritable est l'œuvre de Dieu, mais ici, plus peut-être qu'en aucune autre, on voit à l'œuvre Dieu seul. *Dieu seul!* C'est là ce qui fait la beauté et la valeur incomparable de ce retour. C'est la rosée du désert, le fruit béni de la solitude. Hors de toute influence créée, loin du milieu humain, de l'atmosphère humaine de la religion, sans aucun « phénomène » extraordinaire d'autre part, Dieu parle à l'âme, en ce *fond de l'âme* où le regard mystique pénètre seul, et l'âme écoute et répond. *Audiam quid loquetur in me Dominus Deus, quoniam loquetur pacem ad plebem suam.*

« Je n'ai pas traversé de « crise » en Mauritanie, nous dit-il lui-même. Nul drame intérieur. Nul déchirement. Nulle anxiété. Une attente calme, appuyée sur la certitude que les sacrements sauraient bien me donner plus tard la foi qui me faisait défaut. Parfois je maudissais les désordres de ma vie, puis je me disais aussitôt : « Cela aussi sera guéri. » Je

rougissais de ma faiblesse dans la vie, mais aussitôt je me disais : « Je serai fortifié. » Je tremblais d'être si abandonné dans la vie, mais aussitôt je me disais : « Une main se tendra « vers moi, un jour. » Et mon cœur battait à se rompre, quand je pensais à ce que pourrait être ce jour-là. » Au reste, je l'ai dit, Psichari avait été baptisé à sa naissance, et sa conversion n'est pas comme celle d'un homme qui n'a pas reçu déjà au dedans de lui le principe de la vie. Écoutons-le encore nous dire les pensées qui montaient en son cœur, en janvier 1912, sur les routes de l'Adrar, et nous dévoiler ainsi quelques-uns des secrets les plus exquis des prévenances de la grâce.

« Voici donc, en désordre, quelques-unes de nos pensées d'alors :

« 1° Le Père céleste : « Comme je l'aimerai, *quand je serai* « *catholique.* » La Sainte Vierge : « Comme je serai bien hum- « blement à ses pieds, *quand je serai catholique.* » Et encore : « Comme j'aimerai *quand je croirai.* » Mais je ne doutais pas, comme je l'ai dit, que la foi ne me fût donnée un jour...

« Cette assurance dans laquelle j'ai vécu si longtemps, avant de recevoir les sacrements, cette grande espérance qui m'était donnée alors que je la méritais si peu, je sais maintenant à quoi je la devais, et j'y pensais même dès alors, dans les éclairs qui venaient traverser ma nuit ; elle me venait de l'eau du Baptême que j'avais eu le bonheur de recevoir, étant l'enfant emmailloté de langes, étant l'enfant qui ne sait pas.... »

Un jour Sidia, son serviteur maure, lui demande ce que les *Nazaréens* (les Français) pensent d'Issa (de Jésus), que l'Islam regarde comme un grand prophète : *Issa, mon ami, n'est pas un prophète, mais en toute vérité il est le fils de Dieu.* Puis il lui raconte toute l'adorable histoire de la Rédemption, la Nativité, le Crucifiement, la Résurrection. Il s'arrête, la gorge serrée, il a les yeux pleins de larmes. Il prêche Jésus-Christ, et lui-même il ne sait pas s'il croit, il ne sait pas qu'il croit en lui ! Tant l'Esprit de Dieu presse malgré lui son cœur !

J'ajoute qu'Ernest m'a raconté qu'en 1912, pendant cette immense randonnée solitaire à dos de chameau où il médita si âprement, il se sentait prêt, si par miracle un prêtre avait surgi devant lui, à se jeter à ses pieds et à se confesser immédiatement.

Ce qu'il convient donc de voir avant tout dans la conversion de Psichari, c'est un témoignage magnifique rendu à la réalité et à l'efficacité de la grâce, et à l'essence surnaturelle de la foi. Le grand-père était parti dans les ombres de la science humaine, et des discussions des philosophes et des savants, le petit-fils revient par la lumière surnaturelle que dispense le Saint-Esprit.

Rien n'illustre mieux que la conversion de Psichari la doctrine thomiste de l'acte de foi.

Cet acte est lui-même un *mystère* proprement dit, — les curieux de psychologie qui demandent aux convertis d'alimenter leurs analyses ne devraient pas l'oublier, — et c'est seulement par analogie que la croyance humaine ou naturelle peut nous aider à nous en faire une idée. « Cette école où Dieu se fait entendre et enseigne, dit admirablement saint Augustin, est très éloignée des sens et de la connaissance charnelle. Nous en voyons beaucoup venir au Fils, parce que nous en voyons beaucoup croire en le Christ ; mais où et comment ont-ils entendu et appris cela du Père, nous ne le voyons pas. Car cette grâce-là est par trop secrète.. (1). »

Sans doute, il faut à l'acte de foi théologale une préparation prudentielle et de valables fondements apologétiques. Mais le *motif formel* de la foi n'est pas dans les arguments humains, la foi n'est pas une conclusion scientifiquement ou rationnellement acquise à laquelle surviendrait un mode surnaturel et méritoire pour le salut, « comme une couche d'or sur du cuivre », la foi est *essentiellement* surnaturelle, surnaturelle *quoad substantiam*, et par suite elle se résout, non pas dans la vérité humaine des démonstrations apologétiques, mais dans la révélation même de la Vérité première, qui est à la fois *ce que* nous croyons et *ce par quoi* nous croyons, comme la lumière est en même temps ce qui est vu et ce par quoi on voit ; et elle s'appuie formellement sur une illumination et une inspiration surnaturelles (2), sur une grâce, infuse d'en haut, qui nous fait recevoir en nous le témoignage de Dieu. « Adhérer au témoignage d'une créature, ange ou homme, dit saint Thomas, ne peut pas conduire *infailliblement* à la vérité, sinon dans la mesure où c'est le témoignage de Dieu

(1) Saint Augustin, *De prædestinatione sanctorum*, M. L., t. XLIV, col. 970.

(2) C'est là l'enseignement du Concile d'Orange et du Concile du Vatican. *Denzinger-Bannwart*, 180, 1791. Cf. Garrigou-Lagrange, « la Surnaturalité de la foi » (*Revue thomiste*, janvier-février 1914) ; *De revelatione*, t. I, cap. xiv.

parlant qu'on considère en eux. C'est pourquoi il faut que la foi fasse adhérer l'intelligence de l'homme à la vérité propre à la connaissance divine elle-même, en transcendant la vérité de l'intellect humain (1)... » « Il y a trois choses qui nous conduisent à la foi du Christ : la raison naturelle, les témoignages de la Loi et des prophètes, la prédication des apôtres et de leurs successeurs. Mais quand un homme a été conduit ainsi comme par la main jusqu'à la foi, alors il peut dire qu'il ne croit pour aucun des motifs précédents : ni à cause de la raison naturelle, ni à cause des témoignages de la loi, ni à cause de la prédication des hommes, mais seulement à cause de la Vérité première elle-même... C'est de la lumière que Dieu infuse que la foi tient sa certitude (2). »

Enfin les commencements mêmes de la foi, et ce désir même de croire — *pius credulitatis affectus* — par lequel l'âme se fie affectueusement au Dieu qui sauve du péché, et veut gagner Dieu, et veut l'aimer, et veut l'espérer, et veut le croire (3), sans croire encore catégoriquement, tout cela est un don de la grâce et vient à l'homme par l'inspiration du Saint-Esprit (4). Et ce que le centurion a vécu en Mauritanie, n'est-ce pas tout d'abord cet *initium fidei*, ces ébranlements surnaturels et ces premières illuminations de la grâce, tout ce vaste mouvement d'intelligence et de volonté que les théologiens appellent « l'intention de la foi »? Après cela est venue « l'élection de la foi », qui suppose la recherche prudentielle des raisons de croire, inspirée et soutenue par le secours divin. Mais c'est toujours la lumière surnaturelle qui peut seule, au terme de cette seconde étape, faire porter le jugement de « crédentité » : *il faut croire*, jugement encore préalable à l'acte de foi lui-même, à ce *credo* que Psichari prononcera définitivement après son retour en France.

Ce n'est pas que les fondements apologétiques raisonnablement valables, les motifs de crédibilité rationnelle manquent au centurion. Mais ils ne se présentent pas comme une argumentation séparée, et ne sont pas de nature scientifique ou philosophique, disons purement spéculative. Faut-il s'en étonner? Et qui demanderait à un malade le même travail

(1) *De veritate*, q. 14, a. 8.
(2) *In Joannem*, cap. IV, lect. 5, n. 2.
(3) Saint THOMAS, in IV *Sent.*, dist. XXIII, q. 2, a. 5.
(4) *Denzinger-Bannwart*, 178 (concile d'Orange). Cf. GARDEIL, *a Crédibilité et l'apologétique*, p. 15-63.

musculaire qu'à un homme bien portant? Chez beaucoup de ceux qui ont grandi dans l'atmosphère du monde moderne, et qui sont, en raison même de leur ardeur intellectuelle, saturés de ses miasmes, l'intelligence, si brillante et si pénétrante qu'elle puisse être, est encombrée d'obstacles qui lui font perdre de sa vigueur naturelle ; elle est beaucoup plus malade et plus languissante en réalité que ne l'imaginent certains philosophes qui ignorent, grâce à Dieu, le puits de la plus profonde amertume. L'action de *sanation* de la grâce était d'abord requise avant qu'une telle intelligence pût saisir toute la valeur des démonstrations purement rationnelles. Psichari, dès l'origine, s'en rend bien compte, il le dit avec force dans la lettre que je citais tout à l'heure.

En attendant, les raisons de croire qu'il trouvera au désert seront inséparables des *touches* successives par lesquelles le grâce agira sur son cœur, et elles lui seront strictement personnelles, — valables et certaines, mais pour lui et par rapport à lui. « Maintenant, ce n'est point à prouver Dieu que nous allons occuper nos heures, mais à tâcher de le rencontrer. » *Credendo in Deum ire.* Il ne prétend pas *démontrer* en les racontant. Il prétend seulement montrer ce que Dieu a fait dans un cœur d'homme.

Et de quoi Dieu s'est-il servi? Il s'est servi du *silence* (1), de la *pauvreté* (2), de la *méditation* perpétuelle. Il s'est servi de l'*éducation du désert*, épurant ce cœur dans la solitude et lui faisant comprendre que tout accommodement provisoire serait une lâcheté, et qu'il est fait pour l'absolu, et que « celui qui est assoiffé d'héroïsme devient vite assoiffé de divin » ; lui faisant comprendre aussi la nécessité d'une *médiation* divine : « Ici, abandonné de tout, je sens l'insuffisance de mon propre cœur. J'en suis sûr, un épanchement de l'âme, si pur soit-il, ne peut atteindre que mon âme... Il faut que l'infini descende jusqu'à nous... » — Il s'est servi du contact spirituel des musulmans, qui lui a fait comprendre que l'absolu ne peut être cherché que dans la foi et la sainteté, mais qui lui a fait voir aussi que l'Islam, pour qui « l'encre des docteurs vaut mieux que le sang des martyrs », ne possède ni la vraie foi ni la vraie sainteté, et que « la

(1) « Point de désir de Dieu sans le silence. » *Les Voix*, p. 242 ; cf. p. 266.

(2) « Rien ne nous avance dans la vie spirituelle comme de vivre d'une poignée de riz par jour et d'un peu d'eau salée. » *Les Voix*, p. 243.

morale du plus saint des Maures ne suffit pas encore au plus pécheur des Francs ». — Il s'est servi enfin du visage de la France, que ce cœur retrouve en lui-même comme le visage « d'une mère qu'il a maudite », et qui l'aidera à comprendre où est la vraie foi et la vraie sainteté.

Car la France est pour lui, avant tout, une réalité spirituelle et « un miracle très replié », ce n'est pas seulement une nation, c'est parmi les nations la gardienne et la trésorière de l'esprit, et l'espérance du monde, cela il le tient pour acquis, il a payé cette science du sang de son cœur. Et voici qu'en approfondissant le mystère de la France, il découvre le mystère des saints qui ont fait la France, le mystère de la sainteté. Voilà le signe, voilà la preuve par excellence. « Dans ma déréliction, certaines vertus auxquelles je n'avais guère encore pensé m'apparaissaient comme les plus hautes qui puissent enrichir une âme. Mais toutes, elles étaient des vertus proprement chrétiennes : le renoncement, l'humilité, le détachement du monde, l'esprit de pénitence, l'ascétisme, la chasteté, — non celle du corps, qui est vulgaire, mais celle même de l'esprit. J'éprouvais un bonheur infini à sentir pour la première fois la bonne odeur des vertus chrétiennes.

« Et puis je pensais à ceux qui avaient fidèlement exécuté ces ordres, je me tournais vers les saints et les bienheureux, et je ne pouvais pas nier qu'ils ne fussent les plus hauts exemplaires d'humanité qui aient paru dans le monde. Alors, après les regards d'amour vers le paradis, je ne pouvais pas penser que le désir des plus suaves vertus me fût à jamais interdit.

« La religion qui proclame une telle morale, est-elle donc fausse?

« Je sens qu'il y a, par delà les dernières lumières de l'horizon, toutes les âmes des apôtres, des vierges et des martyrs, avec l'innombrable armée des témoins et des confesseurs. Tous me font violence, m'enlèvent par la force vers le ciel supérieur, et je veux, je veux de tout mon cœur leur pureté, je veux leur humilité et leur pitié, je veux la chasteté qui les ceint et la piété qui les couronne, je veux leur grâce et leur force. Je ne m'arrêterai pas, je m'avancerai vers la plus haute humanité, vers le grand peuple qui est là-bas, derrière le dernier étage de l'horizon, entraîné dans le sillage immense du souffle divin.

« Allons, me disais-je, courage ! Dieu aura pitié de nous.

Il me permettra de recevoir ses sacrements, et alors tout s'éclairera, je saurai... »

C'est ainsi que les raisons de croire se présentaient à Psichari en 1911 et en 1912 dans les solitudes de la Mauritanie. Plus tard il se construira une petite somme d'apologétique rationnelle, qui se trouve placée à la fin des *Voix qui crient dans le désert*. Mais encore une fois ce qu'il faut chercher dans ce livre et dans *le Voyage du centurion*, c'est tout autre chose qu'une argumentation. C'est l'histoire des ascensions d'une âme ardente et des opérations de la grâce en elle, de la grâce dès le début prévenante et agissante ; c'est l'aventure du saint Désir, c'est un long combat de trois ans où Dieu lutte comme un homme avec un homme.

IV

« Le 15 octobre 1912, quand je quittai le campement d'Agoatim, écrit Psichari, je sentis en moi un grand déchirement. Toute une période de ma vie tombait brusquement dans le passé. Un grand trou sombre se creusait derrière moi. Un lourd crépuscule s'appesantissait sur mes années de misère.

« Mais aussi une aube se levait, une aube de jeunesse et de pureté, — et une clarté céleste embrasait l'horizon devant moi. Cette fois-ci, je savais où j'allais. — J'allais vers la sainte Église, catholique, apostolique et romaine. J'allais vers la demeure de paix et de bénédiction ; j'allais vers la joie, vers la santé ; j'allais, hélas ! vers ma guérison. Et alors, pensant à cette véritable mère qui depuis des années m'attendait là-bas, à travers deux continents, et qui de loin me tendait ses bras qui pardonnent tout, je pleurais de bonheur, d'amour et de reconnaissance. »

Pourtant, lorsqu'Ernest fut de retour en France, en décembre 1912, il eut un moment d'hésitation et d'étonnement, se demandant si toutes les merveilles intérieures vécues au désert n'étaient pas l'effet d'une espèce de mirage. Je l'entends encore nous dire qu'il était « un catholique sans la grâce », et que le service de la patrie lui suffisait. Il était sincère. Et comme on sentait bien qu'il ne disait pas la vérité ! Un Dieu pêcheur d'hommes le tenait déjà dans son filet.

Quelque temps après, il me confiait le désir qui le pressait de s'instruire. Il lut la *Vie de saint Dominique* de Lacordaire, le *Catéchisme* du diocèse de Paris, bien d'autres livres ; aucun peut-être ne lui apprit tant que le *Missel*, dont il étudia toutes les prières avec amour. Il commença d'aller à la messe. Un jour il me dit : « Je prie beaucoup, je prie tout le temps. Mais c'est curieux, je ne peux pas prier pour moi, mon salut ne m'intéresse pas. C'est *pour l'armée* que je prie. » Il comprit plus tard qu'il pouvait aussi prier pour lui-même... Mais dans ce désintéressement de soi, comme je retrouve bien Ernest ! Et comme elle apparaît grave et mystérieuse cette prière pour l'armée, en un tel temps, et venant d'un tel cœur, désigné lui-même pour le sacrifice !

Une autre fois, comme je lui disais, inquiet de le voir soucieux, qu'il ferait peut-être bien de se mettre à prier la Sainte Vierge : « Oh ! me dit-il avec son bon rire, voilà longtemps que je récite tous les jours ses litanies ! »

Le 4 février 1913, Ernest fut reçu dans l'Église par le Père Clérissac. Quel souvenir ! Ils sont morts tous deux, le soldat fidèle, agenouillé devant Dieu, et le grand religieux, pur comme la flamme d'un cierge, qui l'écoutait debout. Ma femme et moi nous étions là, témoins. Ernest lit d'une voix forte les longues professions de foi de Pie IV et de Pie X. Le petit-fils de Renan renoue la chaîne, affirme et croit, prend sa place dans la tradition apostolique, rentre dans la communion des saints.

Ce jour-là, il fit sa première confession.

Le 8 février, il reçut le sacrement de Confirmation ; le 9, il communia, à la chapelle de la Sainte-Enfance. Nous fîmes notre action de grâces, le Père Clérissac, lui et moi, à Notre-Dame de Chartres. Au retour il disait au Père : « Je sens que je donnerai à Dieu tout ce qu'il me demandera. »

Le 19 octobre 1913, il devenait tertiaire de saint Dominique, au couvent de Rijckholt, en Hollande, sous le nom de Paul, qu'il avait déjà pris à la Confirmation, en réparation d'une certaine page sarcastique de Renan sur saint Paul. C'est aussi pour *réparer*, et pour avoir la joie d'être consacré, séparé pour Dieu, qu'il voulait devenir prêtre. Il pensait à tous les siens, que sa prière avait, si je puis ainsi parler, pris en charge ; à ses parents, à ses deux sœurs, à son frère Michel, qui devait tomber héroïquement quelques mois après lui. Il pensait au fils de Michel, à ce petit Lucien dont

il désirait tant le baptême, et pour lequel il a prié avec larmes... Il avait un désir extrême de pouvoir dire la messe. Il hésitait cependant à déclarer sa décision à sa mère qu'il chérissait, dont nul dissentiment ne l'avait jamais séparé (elle avait accepté sa conversion avec la haute et courageuse liberté d'esprit qu'elle apporte en toutes choses) et qu'il redoutait énormément de contrister. Du côté de son père, qui avait fait large accueil à ses sentiments de foi, avec même une nuance de sympathie religieuse dont il était très ému, il n'avait pas à éprouver les mêmes appréhensions. Son intention était d'entrer dans l'Ordre de saint Dominique, pour lequel il se sentait fait, et dont il avait déjà l'esprit à un degré singulier.

Que dire des dix-huit mois et demi qu'il vécut, depuis sa conversion jusqu'à sa mort, dans la lumière de l'Église?

Ce qui frappait avant tout chez lui, c'est l'abondance de la vie surnaturelle. Il était entré comme de plain-pied dans la vie chrétienne, et il y avançait à sa manière héroïque et candide, avec de grands bonds dans la lumière. Il avait pour le mystère de la Sainte Trinité comme pour celui de l'Eucharistie une dévotion profonde, et pour la personne de Notre-Seigneur un amour fort et ardent. Il communiait chaque jour, quand les nécessités de sa vie militaire n'y mettaient pas obstacle. Le Père Clérissac lui avait donné pour règle de vie de se tenir à chaque instant comme s'il allait l'instant d'après communier ou mourir.

Tous ceux qui l'ont connu ont remarqué sa simplicité et sa modestie. On peut dire que sa solitude intérieure s'approfondissait sans cesse, ses plus douces joies étaient dans la vie cachée qu'il menait à Cherbourg auprès de Dieu, des pauvres et de son ami l'abbé Bailleul. L'un des chapitres les plus émouvants du livre de Mlle Goichon est celui où elle nous retrace, avec des traits d'intimité charmants, cette vie d'Ernest à Cherbourg, d'après les témoignages qu'elle est allée recueillir sur place.

Comme je l'écrivais en novembre 1914, « par la simplicité et la droiture avec lesquelles il allait à Dieu, par le naturel exquis qu'il mettait dans l'exercice le plus fervent et le plus pieux des dons surnaturels, par la profondeur et la générosité de sa foi, il était bien le frère du centurion de l'Évangile, qu'il aimait lui-même à prendre pour modèle et pour patron. A voir l'état de grande liberté intérieure, et si je puis dire

d'innocence enfantine auquel Dieu élevait son âme, ses amis pressentaient bien qu'il devenait mûr pour le ciel. Ce n'est pas seulement du côté des héros, c'est du côté des saints qu'il faut chercher ses exemples. « L'élan tout direct et tout franc », le « goût du risque physique » n'étaient que les plus extérieures de ses vertus. Son vrai fond, c'était un ardent amour de Jésus-Christ, qui surélevait à l'infini son héroïsme naturel...

« Il avait voulu la vérité pour elle-même. Il a vécu d'elle, il est mort pour elle, car il ne séparait pas l'amour de la France de l'amour de l'Église, et sa mort admirable n'a pas seulement la valeur d'un don offert pour le service de la patrie, mais encore celle d'un témoignage rendu à Dieu, et d'un sacrifice véritable librement consenti et consommé en union avec le sacrifice de l'autel. »

Il est mort, son chapelet enroulé autour de sa main, le soir du 22 août 1914, après douze heures d'une lutte sans répit, au moment où le combat s'achevait et où les Allemands pénétraient dans le village de Rossignol. Comme il retournait à sa pièce, après avoir conduit au poste de secours le capitaine Cherrier, blessé, une balle le frappa à la tempe.

En vérité cependant, il n'avait pas achevé d'agir. Son rayonnement sur les âmes a pris après sa mort une extraordinaire intensité. Ceux qui ne croient qu'à *l'encre des savants* peuvent en être déconcertés. Nous, nous savons que Dieu aime l'homme qui donne avec joie, *hilarem datorem;* et c'est ainsi que Psichari a donné sa vie.

JACQUES MARITAIN.

Mademoiselle de la Maisonfort

Les tragédies classiques sont charmantes parce qu'elles sont infiniment suggestives de souvenirs et de rêves.

Jules Lemaître.

I

Dans les jardins de Saint-Cyr : le préau des Demoiselles.

Or, ceci se passait au préau des Demoiselles, peu de jours avant les représentations d'*Esther* et dans le moment où Jules-Hardouin Mansard, qui avait élevé, parmi les bois, les pentes et de petites charmilles, les bâtiments de Saint-Cyr, commençait à donner, aux allées du jardin, des noms qui reflétaient, ainsi que dans le roman d'*Astrée* ou dans celui de *Clélie*, les aspects, les souvenirs et jusqu'aux sentiments des dames qui vivaient dans cette maison.

Une personne très jeune, dont il eût été difficile, tant par la décence de la marche et la modestie du maintien, de discerner l'âge à deux ou trois ans près, venait à pas pressés d'entrer dans les quinconces. Bien que Jasmin et Fanfan, les garçons des jardins, eussent égalisé de leur rateau pour le moins autant que ceux de Versailles, les chemins du préau, les feuilles de l'autre saison, arrachées et froissées par la bise d'hiver, n'en disposaient pas moins sous les pas un tapis semblable, par ses riches couleurs, à ceux que les ouvriers de M. Le Brun savaient dans ce temps-là si habilement tisser avec

la soie et l'or. Le froid vif de janvier piquait partout de givre les branches dépouillées, et quand la petite élève fut parvenue par l'*Allée découverte* et l'*Allée de l'Institutrice* au *Cabinet solitaire*, elle vit que l'hiver avait poudré à frimas comme perruques de princes et de maréchaux ce petit bois d'ormes et de tilleuls que Mme de Maintenon avait, sur la droite des grands bâtiments, entendu réserver pour ses filles.

Le *Cabinet solitaire* semblait, de même que la plupart des chefs-d'œuvre de ce genre qu'exécutaient dans ce temps-là les messieurs Le Nostre, taillé comme un refuge au cœur des troènes. Une bordure de buis en cernait les contours et, dans l'axe de cette charmille adroitement ménagée, l'eau de la vasque gelée ne projetait plus son jet scintillant mêlé de perles ; seul, à l'endroit du *Cabinet*, qu'enferment à leur aboutissement l'*Allée sombre* et l'*Allée de la Symétrie*, un pâle soleil venait, en perçant la nue et trouant les cimes, réchauffer d'un rayon ce *banc de Madame* ou *banc de Maintenon* où l'auguste mère de cette maison, fuyant les importuns, aimait parfois à se retirer loin du monde, pour méditer et lire.

La promeneuse, qui venait d'atteindre à cet asile de paix et de recueillement, s'avançait avec une certaine hâte au long de l'allée rustique ; et, comme le *Cabinet* était solitaire, il s'en fallut de peu, tant elle éprouva de plaisir à se trouver la seule vivante dans cet endroit, qu'elle ne sautât et ne courût au milieu des feuilles mortes avec le même emportement que cette nymphe appelée la Béjart dont le poète Pellisson avait une fois, par un artifice de théâtre et devant M. Fouquet, au sortir d'une coquille et sur le gazon, montré le pas flexible et la cadence.

Le fait est que le trouble dont cette jeune demoiselle, en courant et en bondissant comme une chevrette, ne cessait de donner les marques, devait être sensible et dû à des causes profondes. L'émoi qu'elle laissait paraître ne se trahissait pas qu'au battement de sa gorge naissante, à celui de ses cils, au mouvement de sa coiffe, à tout l'épais et sombre désordre d'étoffe qui faisait autour d'elle, à mesure qu'elle allait et venait, une musique de plis ; mais encore il fallait voir, sur son joli visage, se mêler les couleurs du plaisir et de la honte, ses yeux briller de larmes ou se voiler de crainte, sa main mignonne se crisper sur le jupon de serge ou se nouer au ruban feuille-morte qui serrait sa taille. Ce ruban qui était pour elle, comme pour les grands de la cour, le cordon de Saint-Michel, le cordon futur de Saint-Louis, signe d'honneur et de noblesse, indiquait que la petite n'était plus dans les *Vertes* qui sont des fillettes de onze à treize ans, ni pas encore dans les *Bleues* qui sont des demoiselles de

dix-sept à vingt printemps ; mais qu'elle était à Saint-Cyr de cette classe intermédiaire des *Jaunes* qui vont de quatorze à seize ans, de ces *Jaunes*, vraies adolescentes de la maison, qui avaient la faveur de Mme de Maintenon et auxquelles celle-ci avait dit, une fois, devant toutes, en pleine classe, à la maison de Noisy : *Je suis contente de vous, mes chères Jaunes!*

Qu'une *Jaune* témoignât, comme celle-ci le faisait, d'une impatience qui contrastait fort avec la rigueur du costume et la tenue modeste, il y avait là quelque chose à choquer l'entendement, un désordre de sentiments et même d'allure à laisser surpris ceux qui vivaient dans la règle de cette demeure et que le pas flâneur, le hasard d'une promenade eussent pu conduire, à la dérobée, dans cet endroit. Il faut dire, pour expliquer tant de hâte, une si fébrile ardeur, enfin un mouvement de l'âme et du corps à la vérité si peu commun chez les Demoiselles, que la raison secrète qui avait donné naissance à ces impulsions était vraiment inouïe et de nature à brouiller les idées d'une enfant.

Cela s'était passé le matin même. La petite, comme de coutume, s'était éveillée à 6 heures parmi ses compagnes. Suivant les prescriptions imposées par Madame à ses filles, elle avait « commencé la journée par adorer Dieu de tout son cœur » ; ensuite elle s'était levée, s'était habillée avec diligence, modestie et le plus proprement qu'elle avait pu. Sans même avoir osé contempler, par les fenêtres du dortoir, les vastes cours désertes, les gradins taillés, les grilles ouvertes du côté de Versailles, et jusqu'aux seize bassins avec les seize jets d'eau qu'Hardouin Mansard avait distribués dans le parc autour de Saint-Cyr, elle avait suivi ses petites compagnes à la chapelle.

C'était la volonté de Madame que ses filles entendissent chaque matin la messe avec respect. La petite n'avait pas, ce jour-là plus que les autres, failli à cette pieuse coutume. « Sachant, ainsi que l'entendait leur mère commune, que de toutes les choses de la religion c'est la plus sainte », elle avait, dès le premier tintement de laudes, uni ses mains engourdies par le froid, incliné son front, enfin, après l'offertoire, baisé la croix d'or « parsemée de lis gravés, avec un Christ d'un côté et un saint Louis de l'autre », offerte à sa dévotion. Puis, comme elle était pieuse, d'âme douce et de cœur pur, elle s'était complue, avec toutes les autres demoiselles, à entendre les violons que le roi avait exprès envoyés de Versailles pour jouer à leur intention. Il y eut surtout un *Laudate* et un *Gloria Patri* exécutés à la perfection ; et c'était une ineffable et douce chose que ces airs où Lulli avait accommodé le mieux du monde une musique ailée sur des pensées pieuses. Ces airs étaient si beaux et provoquaient de

tels transports que les Dames disaient que, rien qu'à les ouïr, « on croyait être au ciel et entendre la musique des anges ». Après quoi l'abbé Brisacier, confesseur des Demoiselles, s'était placé devant l'autel et avait fait le commentaire, approprié aux circonstances de la journée, d'un passage des *psaumes*.

En sortant de la chapelle avec toutes les filles de sa couleur, la petite *Jaune*, qui n'avait eu de cesse de se montrer sensible à tout ce qui, dans le pieux office, peut imprégner une âme limpide et tendre, allait méditant de ces chants et de ces paroles et rêvant de ce qu'est au ciel ce concert sans défaut que des chérubins, qui portent visage de page et tunique céleste, doivent sans cesser jamais exécuter devant Dieu. Et bien sûr que c'étaient là de jolies pensées, toutes droites, simples et lumineuses comme le sont, au saint jour pascal, les mignonnes bougies que les Demoiselles disposent avec soin partout sur l'autel. La petite, comme une enfant innocente qui joue avec les fleurs de la prairie, jouait avec ces pensées humbles ; elle les arrangeait bien nettement dans son cœur tout simple et tout uni. Comme la petite bouquetière Glycéra que M. de Genève a recommandé d'imiter dans *la Vie dévote*, elle en composait un bouquet idéal. Et c'était ce bouquet tout piqué de pâquerettes, rehaussé des lis et des bluets de la prière, qu'elle se proposait secrètement d'offrir à Madame, si jamais la marquise de Maintenon venait un jour, en pleine classe et se tournant vers elle, à l'interroger devant toutes ses sœurs.

Or, elle en était là de songer à Madame et bien uniment appliquée à ranger ses idées pour elle, quand Mme de Saint-Étienne, première maîtresse des *Jaunes*, en sortant de l'office, était venue tout droit à elle et lui avait dit, d'une manière dont la bienveillance adoucissait à peine le ton de commandement :

— Mademoiselle de La Maisonfort, sortez du rang et veuillez me suivre chez Madame.

A ce nom de Madame, qui était dans Saint-Cyr le plus terrible et le plus doux des noms, la petite commença de trembler. Il lui sembla, tandis qu'à pas chancelants elle suivait la dame de Saint-Louis, que c'était dans un rêve qu'elle allait entrer et qu'elle, la plus humble, la plus cachée, la plus obscure de toutes les *Jaunes*, allait se trouver transportée comme par magie au milieu d'un monde éblouissant et supérieur, au sein même du sanctuaire et devant cette dame qui était bien la plus puissante et la plus haute, puisqu'en sa présence tout ce qui semblait noble, riche et magnifique dans le monde n'allait qu'à petits pas, à reculons, faisant la révérence et le chapeau en main.

L'appartement que Mansard avait aménagé pour Mme de Maintenon se trouvait situé « de plain-pied avec les cours où jouaient les élèves » ; la fondatrice de Saint-Cyr l'avait voulu ainsi, afin que, si le désir lui en venait, elle n'eût qu'à franchir le seuil pour venir se mêler aux récréations de ses chères filles. De cet appartement à la chapelle, il y avait bien trois cents pas ; mais cette distance, Mlle de La Maisonfort, comme poussée, serrée et portée à bras par la dame des *Jaunes*, l'eut bien vite franchie, et c'est toute défaillante, oppressée, le cœur battant qu'elle se trouva tout à coup pénétrer dans le salon tout simple où se voyait, sur le mur sans faste et tendu seulement d'un tapis de Bergame, un grand Christ sévère. Grande, noble et belle, Madame était assise en un haut fauteuil ; à sa droite se tenait debout Mlle Balbien, autrement dite la Nanon, sa femme de confiance, humble fille à qui les ministres, dit Saint-Simon, « faisaient la révérence bien bas » ; à sa gauche, messire François Gobelin, supérieur ecclésiastique et son confesseur ; dans un angle, accoudé sur ce même petit meuble cramoisi que Madame emportait avec elle quand « elle était obligée de suivre le roi en Flandre », l'abbé de Nivers, maître de chapelle, se penchait pour lire de la musique ; non loin de lui, mais tourné vers Madame avec beaucoup de respect, un personnage de belle mine, que Mlle de La Maisonfort ne connaissait pas, occupait le centre du salon et montrait en faisant des gestes les feuillets d'un grand manuscrit de théâtre. A peine, conduite par Mme de Saint-Étienne, Mlle de La Maisonfort se fut-elle humblement avancée devant Madame, que celle-ci aussitôt, avec ce ton de voix qui était un charme quand elle voulait, mais — aussi quand elle le voulait — une réprimande ou un conseil, accueillit la nouvelle venue :

— Allons, mademoiselle, n'ayez pas peur. Approchez de moi, mon enfant. Comme vous voilà faite ! Ces messieurs vont rire. Qui donc vous vêtit? Vous voilà plaisante avec cette grande coiffe qui fait qu'on ne voit pas vos yeux ; votre ruban ne tient pas, et qu'est-ce que cette robe avec tous ces plis? Mais votre âme est nette, n'est-ce pas, mon enfant? Là, point de plis, point de désordre d'étoffes, mais un grand sentiment de piété, un beau chemin qui va droit et qui mène à Dieu. Mon enfant, votre sœur et vous vous êtes mes chères filles. Mais, votre sœur n'est plus à l'âge où l'on aide au divertissement dans une grande maison. Elle est pieuse, austère et ne sait que prier. Vous, ma fille, vous êtes dans les *Jaunes*, et c'est à mes *Jaunes* que je veux demander, pour témoigner de ma satisfaction, de faire honneur à mon petit théâtre. Mme de Saint-Étienne, donnez-lui la main. C'est bien, qu'elle avance. Maintenant tournez-

vous, ma fille. Levez votre visage et regardez vers M. Racine.

M. Racine, c'est l'homme à belles boucles, front noble et yeux vifs, qui se fait voir debout, tenant un manuscrit ouvert. La jeune La Maisonfort, au lieu de lever la tête, s'incline ; Madame gronde, le poète sourit. Enfin la petite consent à tourner vers le jour son visage empourpré par la honte et l'effroi. M. Racine la considère. Ah ! la drôle ! Qu'elle est timide, confuse. Que ce rouge de l'embarras lui sied ! Et le poète, devenu grave, songe, devant la crainte et l'émoi de cette enfant, qu'ils sont rouges aussi, au déclin de l'été, les pêches purpurines et les beaux brugnons goûtés dans son enfance. A ce rappel de son pays, à ce souvenir de sa cité natale inclinée, au flanc d'un coteau, sur les bords verdoyants et sinueux de la rivière d'Ourcq, M. Racine pense qu'au verger de sa maison d'autres brugnons, d'autres pêches ont mûri encore, qui font sa joie et son bonheur, tout ce que Despréaux appelle, dans ses billets charmants, « la petite et agréable famille », c'est-à-dire : Jean-Baptiste, le plus réservé, le plus sage, un grand garçon de onze ans ; et les filles, toutes les filles : Fanchon, une mignonne qui compte deux printemps ; Babet, celle qui sera plus tard religieuse à Notre-Dame-de-Viriville et qui a sept années ; Nanette, qui entrera un jour aux Ursulines de Melun et qui lit déjà gravement comme une grande personne dans les livres de prière ; enfin l'aînée des filles, la Marie-Catherine, tourmentée elle aussi par l'idée du cloître et qui, dans le rang d'âge, vient après Jean-Baptiste.

Le poète, à la vue de cette fillette qui soupire devant lui, engoncée dans sa robe, serrée dans son ruban feuille-morte et dont le nez mutin, piqué de citron et frotté, chaque matin d'hiver, d'eau de la reine de Hongrie pour combattre le froid, montre un air si plaisant, ne peut pas affectueusement s'empêcher de penser à ses enfants, de se complaire à toutes les réminiscences de bonté, de joie et d'amour que le souvenir de sa bonne femme Catherine de Romanet fait naître dans son cœur.

Mais Madame, doucement, avec onction, sans se douter un moment de ce qui fait palpiter le cœur paternel du poète :

— N'est-ce pas, monsieur, que cette petite nous fera une Élise convenable à votre pièce?

Le poète s'incline ; la petite rougit encore plus fort. Dans sa naïveté, elle ne comprend rien de ce qu'on attend d'elle, de ce que peut être Élise et ce qu'est cette pièce où Madame entend qu'elle tienne un rôle. A la voir si gauche et qui s'efforce avec toute son âme de comprendre, l'abbé Gobelin, qui fut le protecteur, en quelque sorte l'introducteur à Saint-Cyr des deux demoiselles de La Maison-

fort, sourit avec bonté ; de même l'abbé de Nivers ; de même Nanon ; si bien que, malgré sa majestueuse fermeté, Madame elle-même, à son tour, sourit et se croit obligée d'expliquer à la petite *Jaune* ce dont il s'agit présentement :

— Ma fille, M. Racine, qui a beaucoup d'attachement pour nous et pour Saint-Cyr, a bien voulu écrire une *Esther*, dont M. Moreau a composé les chœurs et qui sera représentée ici, bientôt, devant le roi. L'emploi de cette princesse sera tenu par Mlle du Pont-de-Veilhan. Cet emploi, qui demande bien des ressources, eût été en dehors de votre nature ; mais, j'ai beaucoup tenu, et M. Racine consent, à vous donner un petit rôle. Vous assisterez donc Mlle du Pont-de-Veilhan et jouerez Élise, la suivante d'Esther. Allez, mon enfant ; faites-moi venir Mlle de Lastic à qui j'entends dire deux mots. Aimez-moi bien et priez Dieu.

Mlle de La Maisonfort, en faisant la révérence et marchant à reculons comme il sied devant Madame, manque défaillir et pense, dans le désordre où l'a jetée tant d'imprévu, ne pouvoir jamais trouver la porte ; mais la Nanon l'aide ; Mme de Saint-Étienne la prend par la main. Enfin la voilà dehors, mais tout étourdie de ce qui lui arrive, bouleversée, surprise et le cœur battant au point, sous le corsage d'étoffe et le ruban feuille-morte, de menacer de se rompre. Un instant, tant elle est éblouie, effrayée de tout ce que — dans le cabinet de Madame — elle vient de voir et d'entendre, elle se raidit, appuyée pour ne pas tomber, contre le mur que tapissent la vigne et le lierre. Elle pense à Dieu, joint les mains. Enfin le froid plus vif, l'air extérieur la raniment ; peu à peu elle reprend ses esprits, serre sa jupe de côté, descend les quelques marches en hâte. Justement, voilà Mlle de Lastic, son amie, sa fidèle, celle dont Mme de Maintenon dit qu'elle « est belle comme le jour ». A cette vue, sa gorge se serre, sa main tremble, elle a peine à parler. Mais Mlle de Lastic, elle qui sera plus tard carmélite, elle a un air si doux, ses yeux bleus, plus transparents que l'eau céleste, donnent tant de confiance à l'enfant que la petite La Maisonfort, n'y tenant plus, se jette dans un grand mouvement fou d'abandon dans ses bras ouverts, s'y serre étroitement et dit à mots coupés, à sa sœur des *Jaunes*, ce que Madame attend de son amie, d'elle-même, de Mlle du Pont-de-Veilhan, dans cette pièce nouvelle que Racine a faite et que Moreau a mise en musique.

Suivante à côté d'Esther, son amie, sa servante, celle à qui la reine confiera ses pensées, ses espoirs, ses craintes, voilà le rôle modeste, effacé — mais un rôle cependant ! — que, pour plaire à Madame, elle sera, devant tous, obligée de tenir. Cependant, pas plus que Mlle de

Lastic, Mlle de La Maisonfort ne sait ce qu'était la reine Esther. Le théâtre de M. Racine ne leur est connu ni à l'une ni à l'autre. Comme *Andromaque* est l'unique pièce du poète qui fut jouée jusqu'alors dans la maison, les Demoiselles se souviennent du seul rôle de Céphise, la confidente de la reine captive ; mais ni Phénice sur l'épaule de qui vint gémir Bérénice, ni Phœdime à qui se confia Monime dans *Mithridate*, ni Doris qui connut le secret d'Eriphile dans *Iphigénie*, ni Zatime, ni même Ismène qui surprirent ceux de Roxane et de Phèdre, ne leur sont connues ; et sous la coiffure grecque, le turban turc ou le voile romain, jamais elles ne parurent, ces filles de théâtre, dans tout l'éclat que leur donnaient des comédiennes, aux yeux des Demoiselles.

Celles-ci, dans la gêne et l'appréhension que ne laisse pas de leur communiquer tant de mystère, n'en finissent pas de s'interroger sur ces objets de leur trouble. Cependant le temps passe. Tout à coup une cloche tinte, cristalline, dans le brouillard léger. Mlle de Lastic pense que Madame l'attend ; lentement elle dénoue l'étreinte de Mlle de La Maisonfort ; mais ces deux filles soudain, comme pour s'encourager, de la façon la plus chaste du monde, se baisent sur les joues. Puis, tandis que Mlle de Lastic monte à son tour chez Madame, Mlle de La Maisonfort, qu'assaille un grand besoin de recueillement, franchit la *Cour royale*, entre dans les quinconces. Et c'est là, devant la vasque gelée, les pieds dans les feuilles mortes, au milieu du domaine de givre du *Cabinet solitaire*, qu'elle prend un peu le loisir de penser à elle et de méditer sur son aventure.

II

Du danger qu'il y a, pour des filles, à jouer « Andromaque ».

Ah ! cette aventure ! Maintenant qu'elle s'attarde à y rêver et que son cœur commence, ainsi qu'une colombe qui reprend haleine après l'orage, à battre un peu moins fort, il semble bien à la petite *Jaune* que ce n'est pas là une chose aussi inattendue qu'elle le pensa d'abord. Les *Vertes*, qui savent tout parce qu'elles sont dans les grandes, n'ont-elles pas plus d'une fois, devant les *Jaunes* curieuses, chuchoté sur ce grand projet du poète et de Madame?

La petite La Maisonfort s'en souvient à merveille. C'était il y a une demi-année à peine, au long des parterres garnis d'orangers de l'*Allée royale*. Elle se trouvait avec une de ses compagnes, petite

parente du marquis de Dangeau, à se promener à l'ombre. Après un matin plein de labeur, où toutes deux avaient, comme il convient à des demoiselles nobles, suivi les petits cours, entendu dans la chapelle les abbés Brisacier et Tiberge et ouï la messe, elles étaient venues dans cet endroit, parce que, de préférence aux autres, le parterre est charmant, que la vue, au-dessus de la *Cour verte*, du côté des bois, est splendide et qu'elles aimaient les fleurs.

Les jardiniers de Madame, gens habiles qui font de la tapisserie avec du gazon et de la broderie avec des œillets, des tulipes et des roses, venaient justement d'arroser les plates-bandes ; par les pommes de métal, criblées d'ouvertures, elles avaient vu la fine pluie d'été retomber sur l'*Aurore naissante*, le *Nonpareil royal* et le *Charmant de nos jours*, ces espèces uniques d'œillets violets et rouges que Mme de Maintenon préférait à toutes les autres. Et la main sur la taille, les boucles blondes appuyées contre les boucles brunes, telles deux sœurs ou deux amies, la petite La Maisonfort et sa compagne, entre les rangs d'anémones et de tubéreuses, sous le couvert des arbres, allaient se parlant à voix basse entre elles. Et les abeilles et les guêpes, qui sont aussi des *Jaunes* puisqu'elles portent les mêmes couleurs que les Demoiselles et se plaisent également dans les parterres, ne font pas plus de bruit, en visitant le cœur des roses, qu'elles n'en faisaient toutes deux à ce moment-là.

De l'*Allée royale*, par l'*Allée sombre* et l'*Allée du Noviciat*, elles étaient passées au *Cabinet des jeux*. Et là, il en était de même que dans le petit bois d'orangers ou le champ des œillets : le tapis d'émeraude uni du boulingrin se montrait rafraîchi par l'ondée heureuse que Jasmin et Fanfan, les garçons du service de M. Le Nostre, avaient distribuée à profusion à cette partie des bosquets. Et tout, dans cette fraîche retraite, semblait doux et pur, l'air limpide et parfumé. Le ciel, au-dessus de Saint-Cyr, apparaissait semblable à une coupe renversée remplie d'alouettes chantantes, et rien n'incitait plus à la confidence que ce beau midi où tout se montrait rayonnant, où tout, dans les charmilles bien taillées, au long des allées bordées de fleurs, n'était que bourdonnement d'insectes, musique de l'air et des oiseaux. Tout à coup — Mlle de La Maisonfort s'en souvenait aussi bien que si c'eût été de la veille ! — au détour d'un bosquet, après avoir franchi le passage où le buis taillé forme un petit portique, les demoiselles des *Jaunes* s'étaient arrêtées. Et là, profitant de l'isolement que leur ménageait le paravent de feuillage, de l'éloignement des personnes et du lieu propice, la petite parente du marquis de Dangeau venait, tout d'un trait, de confier à son amie la nouvelle encore cachée du monde qu'elle-

même avait lue en secret, à deux jours de là, dans le beau *Journal* manuscrit où Philippe de Courcillon, marquis de Dangeau, ancien officier au régiment du roi, devenu mémorialiste, académicien et le plus grand joueur de reversi qui fût au monde, se plaisait au jour le jour à noter les petits faits d'un grand règne : « *Racine, par l'ordre de Mme de Maintenon, fait un opéra dont le sujet est* Esther et Assuérus. *Il sera chanté et récité par les petites filles de Saint-Cyr. Tout ne sera pas en musique. C'est un nommé Moreau qui fera les airs.* »

Depuis cette rencontre au *Cabinet des jeux*, Mlle de La Maisonfort et son amie avaient étudié, passé le temps à écrire et à coudre encore pendant bien des matins ; elles avaient chanté et prié dans la chapelle bien des fois à complies et à vêpres ; le visage des jardins, l'aspect des jets d'eau et des quinconces s'était transformé avec l'automne ; les petites filles elles-mêmes avaient grandi de six mois, et le temps — qui laisse à peine de marque dans les cœurs d'enfants — avait, de ces folles têtes, enlevé la nouvelle ! Et puis, tout à coup, comme pour les châtier d'avoir si peu de mémoire et de les trouver si étourdies quant au monde, cette nouvelle — longtemps négligée — reparaissait ainsi que la vérité d'un fait. Ce fameux « opéra » d'*Esther et Assuérus*, MM. Racine et Moreau l'avaient composé ; Mme de Maintenon, dans les termes les plus nets, en avait informé Mlle de La Maisonfort, et le matin même, par devant Nanon, l'abbé Gobelin, l'abbé de Nivers, maître de chapelle, et M. Racine, avait dit à la petite *Jaune* qu'elle entendait que celle-ci prît part à ce divertissement et jouât devant le roi.

Jouer devant le roi ! Le plus effrayant, pour Mlle de La Maisonfort, n'était-il pas dans cette action? Jouer la comédie, pour une petite fille qui ne sait rien du monde et ne connaît personne hormis son confesseur, est déjà la chose la plus redoutable ; mais quand le spectateur est le roi, c'est-à-dire l'homme au-dessus des hommes, l'être le plus puissant après Dieu, le roi qui ne marche qu'entouré d'armées, au bruit des clairons et des tambours, sous les étendards, le roi dont la présence fait trembler les nations, et devant qui les plus grands ne sont pas plus que Fanfan et Jasmin, les garçons des jardins de M. Le Nostre, le roi qui semble une gloire vivante, un soleil rayonnant, l'être dont la majesté aveugle et fait peur, il y avait là de quoi donner de la crainte à plus fort qu'une enfant. Au printemps de cette année 1689, Mlle de La Maisonfort, aux yeux de qui les petits bois, les bosquets et les bassins rendus silencieux et glacés par l'hiver rappelaient bien des souvenirs, avait entrevu justement, pour la première fois, ce prince devant lequel, costumée en habits qu'elle n'imaginait pas encore, il lui allait falloir paraître. Mansard, sur

les indications de Mme de Maintenon, venait de percer les futaies, autour de Saint-Cyr, d'un grand nombre d'allées et de dresser des charmilles dans les endroits découverts. Sa Majesté avait tenu pour agréable de visiter ces embellissements. Elle l'avait fait en venant de Versailles pour ainsi dire sans suite, et si simplement que toutes les Dames et Demoiselles en avaient été touchées jusqu'aux larmes. Ni les unes ni les autres ne pouvaient oublier que le roi était le fondateur de Saint-Cyr, que c'était lui qui avait voulu que l'établissement de cette maison fût conçu en quelque sorte sur le même plan que ces académies militaires où de jeunes gentilshommes, particulièrement ceux dont les pères étaient morts au service, sont appelés à devenir « capables de soutenir à leur tour la réputation du nom français. »

A mesure, lors de cette visite, que le roi circulait dans les chemins, s'arrêtait dans les carrefours pour adresser la parole avec bonté aux personnes qui étaient là ; du *Bois de la Jeunesse* ou du *Cabinet des jeux*, revenait, par un labyrinthe de verdure, à l'*Allée royale* ou la *Grande allée*, les classes, disent les dames, « pour avoir l'honneur de le voir le suivaient ou se tenaient à son passage ». Afin de témoigner de leur dévouement et de leur respect au prince auquel elles devaient tant, les Demoiselles, sans même que les Dames leur en eussent donné l'ordre, s'étaient mises d'elles-mêmes à chanter le chœur fameux de Quinault :

Qu'il règne, ce héros, qu'il triomphe toujours!
Qu'avec lui soient toujours la paix et la victoire!
Que le cours de ses ans dure autant que le cours
De la Seine et de la Loire!

Le roi, que l'âge commençait de rendre plus paternel, avait daigné exprimer son contentement de cette démonstration, d'autant que c'était Mlle de Beaulieu qui conduisait ce chœur improvisé et qu'il n'y avait personne à Saint-Cyr qui eût un timbre de voix plus charmant et plus pur.

Dans une autre circonstance, Mlle de La Maisonfort avait vu le roi encore ; c'était cette fois en peinture, dans la grande salle de la communauté. Les Dames avaient demandé à Mme de Maintenon de leur faire l'honneur de placer dans cet endroit, en pendant au portrait si ressemblant que Ferdinand Elle avait tracé d'elle-même, un portrait du monarque. A vrai dire, ce dernier, qui n'aimait pas beaucoup à tirer vanité de sa figure, avait refusé d'abord ; puis, par considération envers la maison de Saint-Cyr, il avait consenti. Ensuite, M. Mignard avait peint un *Ecce homo* que l'on avait placé,

par une sorte d'allusion aux bruits d'un mariage qui couraient partout, au-dessus de la haute cheminée, entre le portrait de Madame et celui du roi. A vrai dire ce dernier ouvrage était d'une grande beauté. Le visage offrait quelque chose d'olympien, et ce n'est pas sans un secret effroi que la mignonne élève se rappelait de tout le rayonnement de cette physionomie à qui les longues boucles, l'habit brodé, la croix de diamants et le cordon bleu ajoutaient en splendeur et en majesté.

Tandis que les feuilles autour d'elle continuaient à se détacher des arbres et à venir en tourbillonnant, dans le silence du *Cabinet solitaire*, se placer lentement à ses pieds au milieu des autres, Mlle de La Maisonfort en était là de penser à ces choses toutes également magnifiques et redoutables. Le bout du visage rosi par le froid sortant à peine de sa coiffe, la jeune fille éprouvait, assise sur le *banc de Maintenon*, à se remémorer ainsi le passé, une sorte d'adoucissement mêlé de crainte ; et le beau cabinet circulaire, à mesure que le soleil l'envahissait et le faisait scintiller de givre, semblait peu à peu autour d'elle, ainsi que dans les contes, élever un mur délicat de féerie.

Au milieu de cette féerie, son esprit — occupé toujours d'*Esther* — continuait d'imaginer cette princesse fabuleuse au milieu de sa cour asiatique et, pour Assuérus, ce prince dont elle allait devoir dans la pièce affronter le courroux, il lui arrivait, au milieu de ses pensées naïves, de se le représenter ainsi que dans ce portrait royal que Mme de Saint-Étienne lui avait fait voir un jour placé dans la grande salle de la communauté, à droite de celui de Madame.

Elle, toute mignonne, fluette, et timide comme une fille qui n'a jamais vu le monde que du fond d'un couvent, pensait qu'elle allait entrer dans cette gloire, participer à ce spectacle, et du roi à la reine, d'Assuérus à Esther, du pas léger d'un oiseau, touchant à peine le sol, se mêler à cette action éblouissante.

Alors, bien qu'elle soit humble et de petite maison, elle ne peut s'empêcher de se souvenir qu'elle est née *demoiselle*. Elle a, parmi ses aïeules, une demoiselle Marie Le Noir, demoiselle de Mme Renée de France, duchesse de Ferrare et de Chartres ; elle compte, au nombre de ses aïeux, Denis Le Maistre, seigneur du Buisson, des Brosses, des Coudreaux ; sa famille, ancienne dans le Berri, est de vieille souche et de bonne race. Écartelées de celles des Anjorrant, ses armes se sont trouvées portées avec honneur dans l'Église, la robe et l'armée. On a vu des Le Maistre de La Maisonfort présidents à mortier, conseillers d'État ou au Parlement ; on en a vu qui étaient colonels, lieutenants-généraux, officiers d'escadre, gouverneurs de places

commandant le ban et l'arrière-ban. Parmi les femmes, combien de chanoinesses et d'abbesses, issues de la même branche, ont été l'ornement et l'honneur du cloître ! Depuis lors, est-ce que sa sœur aînée, sa sœur chérie, celle qu'elle redoute un peu tout en l'aimant, Marie-Françoise-Sylvine Le Maistre de La Maisonfort, n'a pas un instant été chanoinesse de l'abbaye de Poussay en Lorraine? La même, avant que l'institution ne fût transportée près de Versailles, ne devint-elle pas à Noisy la dame de confiance de Mme de Maintenon? Enfin, ne la voit-on pas aujourd'hui encore, encouragée par l'abbé Gobelin, régner dans Saint-Cyr?

Ce sont là de petits faits, si l'on veut, mais pas si médiocres. La petite *Jaune* le pense, et le pensant s'en fait gloire. Mais, à ce moment même, Marie-Françoise-Sylvine, comme si quelque mouvement de crainte, le tourment de savoir l'eussent conduite dans cet endroit, écartant les branchages, de son pas anxieux froissant à peine les feuilles, paraît devant sa cadette. D'une voix attendrie, de cet accent tout intérieur comme venu de l'âme que prendra Fénelon et que Mme Guyon donnera plus tard à son langage, elle interroge doucement la jeune fille ; dans ce cœur ébloui d'une enfant troublée penchée sur le monde, elle cherche à lire.

— Oh ! ma sœur, dit-elle en joignant les mains et devinant ce qu'on attend de sa cadette, surtout pas d'orgueil, chassez la mauvaise gloire, craignez-en les effets, et ne songez qu'à l'épreuve par laquelle Madame, en vous ordonnant de jouer dans cette pièce, entend de vous mener à Dieu.

En entendant cette exhortation que sa sœur lui adresse à mots presque passionnés, la petite *Jaune* se lève interdite. Elle demeure muette, abîmée de surprise et contemplant sa sœur, Mlle de La Maisonfort l'aînée, la mystique, la pieuse, celle qui ne sait rien d'autre dans son tourment que prier Jésus, offrir son âme au ciel, et par mortification, vivre abaissée dans la cendre. Toutes deux face à face, étonnées du sujet tout profane qui les rassemble en cette solitude, se font voir bien différentes. Le contraste est frappant entre ces deux filles. D'abord l'âge fait qu'elles sont bien éloignées de se ressembler de taille et de figure. Marie-Françoise-Sylvine a bientôt trente ans ; sa cadette n'en a pas quinze, et toutes deux ne sont pas du même genre de charme. Pour l'aînée, il s'en faut qu'elle soit belle. Pourtant — Mme de Maintenon l'a dit un jour à Mme de Brinon — elle est « la plus aimable sainte qui soit au monde ». C'est dire assez que la religion n'a point enlaidi son visage. Mais, pour la petite, il en va bien d'autre sorte ! Ses joues rondes, son nez petit, sa bouche mignonne lui donnent un joli air. Elle est là, toute menue, les bras

gauches, l'épaule mince, la gorge comme il sied à son âge. Quand elle parle, la voix charme ; quand elle regarde, elle enchante ; c'est là une petite pensionnaire qui a bien de quoi plaire à qui la contemple. Oh ! mademoiselle, que sera-ce dans l'habit persan, quand vous paraîtrez, au milieu du théâtre, coiffée à l'asiatique, chaussée avec des babouches et couverte de tant de perles que cela fera du tort à vos yeux?

— Veillez, ma sœur, veillez. C'est un grand péril que la gloire, et la gloire, acquise avec l'aide de M. Racine, est bien lourde à des filles qui, comme nous, sont sans défense au monde.

La petite *Jaune*, stupéfaite d'entendre cet aveu enveloppé de réticence, cet aveu où l'inquiétude se mêle à l'admiration, demeure confondue de l'accent avec lequel Marie-Françoise-Sylvine a prononcé ce nom forestier de Racine, ce nom qui sent la terre, les combes et la mousse, ce nom qui est comme la veine des arbres, l'artère gonflée de sève des forêts, un nom au travers duquel chantent les faunes et dont les pâtres ont fait le bois de leurs syrinx. Ah ! sans doute la cadette, étonnée bien plus encore qu'elle ne le laisse paraître, brûle du secret désir d'interroger, sur les dangers si redoutés du théâtre, sa sœur plus âgée, sa sœur plus fervente et qui semble en les admirant appréhender ces artifices empruntés à la poésie au moyen desquels un homme du génie de M. Racine impose un peu partout où il va dans le monde une domination qui tient de la puissance et du sortilège.

A l'entendre, il semble bien que Marie-Françoise-Sylvine n'ait pas échappé à cette séduction d'un poète. La petite, dans son ingénuité, est bien loin de le prévoir, sans doute. Un jour viendra pourtant, un jour éloigné encore, après la révolte de son aînée plongée dans le quiétisme, soumise à Mme Guyon et qui se fera voir si difficile en fait de confesseur, où Mme de Maintenon, courroucée de cette superbe, écrira de la belle encre : *Comment, ma fille, surmonterez-vous les croix que Dieu vous enverra dans le cours de votre vie, si un accent normand ou picard vous arrête, où si vous vous dégoûtez d'un homme parce qu'il n'est pas aussi sublime que Racine?*

C'est cette sorte de sublimité, d'onction douce et qui vient de la voix, d'ineffable accent, que la grande sœur — qui l'éprouva plus d'une fois — redoute pour sa cadette ; et la cadette anxieuse voudrait bien, sur cette sorte de danger du langage et de la poésie, connaître un peu plus le sentiment de son aînée. Hélas ! le loisir ne lui est pas laissé de l'interroger ainsi qu'elle le souhaite. Un tintement de cloche annonce tout à coup que le moment de la récréation des Demoiselles est arrivé. Ces récréations (Mme de Maintenon l'a prescrit assez sou-

vent aux dames de Saint-Louis !), celle qui a fondé Saint-Cyr entend qu'elles soient « gaies et libres »; là pas de contrainte, pas de morgue, mais un abandon affectueux, un épanchement attentif; les Dames, tout en gardant discrètement leur distance, mêlées avec les Demoiselles, tantôt, s'il fait vilain, en restant dans les classes à jouer au damier et au toton, au contraire si le temps le permet, les accompagnant à la promenade, ou dans les bois. On sait tout le parti heureux que Mansard a tiré de ces derniers ; et c'est là que ces filles de Saint-Cyr, dans le dédale des chemins, l'enchevêtrement des allées, se tenant par la taille ou se liant les mains, tantôt deux à deux et tantôt par groupes, se répandent en riant ou en devisant.

Les unes — et ce sont les *Bleues!* — sont déjà de grandes et sérieuses personnes. L'on sait que c'est parmi les *Bleues*, véritable pépinière des dames de Saint-Louis, que se recruteront par la suite les demoiselles appelées à entrer dans les ordres ou à diriger la maison. C'est parmi les *Bleues*, ses confidentes, ses amies, ses préférées, que la fondatrice de Saint-Cyr choisira les dix demoiselles au ruban couleur de feu, nommées « les filles de Mme de Maintenon » et qui seront appelées, par la suite, avec les monitrices au ruban noir, à suppléer aux dames de Saint-Louis dans la direction et l'éducation des filles plus jeunes. De celles-ci, de « ces jeunes et tendres fleurs transplantées », comme M. Racine a dit dans *Esther*, en parlant des Israélites, il en est de toutes les tailles, de tous les rangs et de tous les âges : les *Jaunes* auxquelles appartient Mlle de La Maisonfort et qui forment la liaison, semble-t-il, entre l'enfance et les Demoiselles ; au-dessous des *Jaunes* les *Vertes*, une cinquantaine de jeunes personnes de onze à treize ans, toutes rieuses, toutes jasantes et qui pourtant sont des grandes en regard des *Rouges*, ces *Rouges* qui n'ont pas dix ans, qui sont si turbulentes qu'on ne peut guère les tenir en classe ou à la chapelle et que Manseau, l'intendant, emploie l'été à « éplucher les fleurs pour les sirops, à ramasser les fruits, à préparer les légumes ».

Mais, l'hiver (n'est-ce pas?), il n'y a ni légumes, ni fleurs, ni fruits à recueillir au potager ou au verger. Au milieu des bosquets dépouillés, le long des espaliers brûlés et roussis par le froid, parmi les carrés de terre, il n'y a plus ni grappes ni plantes, pas la plus petite salade ; et les *Rouges*, les *Vertes*, les *Jaunes*, voire les *Bleues*, déjà recueillies, déjà graves, n'ont plus qu'à se promener d'un pas vif en raison du froid et d'un talon qui fait sauter les feuilles mortes. Les unes (et ce sont déjà les grandes !) vont, viennent, se tenant par la taille, se parlant de leurs travaux ou de leurs devoirs, les autres (qui sont les plus jeunes !) de leurs jeux innocents et de leurs plaisirs.

Beaucoup, appartenant à des classes différentes, et qui ne se voient qu'à l'heure de la promenade, échangent des révérences ; et ce sont des façons, des airs, même chez les plus petites, tant elles y apportent de mesure et de gravité, à mourir de rire.

Le roi, pour la bonne tenue de la maison, l'a voulu ainsi : toutes les pensionnaires, quel que soit l'âge, doivent observer l'étiquette, ne se nommer entre elles que *Madame;* si bien que voilà des mignonnes, parées du ruban vert et qui n'ont pas dix ans, qui se tiennent déjà comme à la parade, inclinent la tête, marchent comme à Versailles avec cérémonie et donnent du *Madame* à d'autres petites filles ceintes du ruban rouge et qui reçoivent avec dignité, pareilles à de vraies infantes, le salut des autres.

— *Madame, nous vous faisons compliment.* Ou bien : *nous sentons tout l'honneur qui nous est fait.*

Cette fois, ce sont de grandes filles à la robe sombre barrée du ruban jaune. Les unes enlacées, les autres se tenant par la main, se portent au-devant de Mlle de La Maisonfort. Là, dans ce groupe harmonieux qui semble composé, dans le décor d'hiver, par des grâces frileuses, ce sont les demoiselles que Racine, avec l'aide et sur le conseil de Boileau, choisit — pour interpréter sa pièce — parmi celles des élèves « qui ne sont âgées que de quinze ans » : Mlle de Lastic, d'un charme et d'une gravité qui imposent ; Mlle du Pont-de-Veilhan, dont les *Mémoires* des Dames disent qu'elle a bien de l'esprit ; Mlle de Marsilly, dont les mêmes *Mémoires* assurent que toute la personne n'était que grâce et qu'agréments ; Mlle de Glapion, d'une rare intelligence, d'une piété parfaite et dont le « grand talent pour la déclamation » arrachait les larmes ; toutes ou à peu près sont de l'âge de Mlle de La Maisonfort ; seules, Mlle d'Abancourt, jolie et bonne comédienne, et qui doit jouer le rôle du ministre Aman ; Mlle de Mornay d'Ambleville qui doit être Hydaspe, nées toutes deux en 1672 et 73, sont d'une année ou deux moins jeunes ; mais toutes, quels que soient l'âge, la taille ou le visage, sont vives et spirituelles, gracieuses et modestes à la fois. L'innocence, l'amitié, la tendresse envers leurs compagnes, la piété envers Dieu, se confondent à ce moment sur leurs traits, animent leurs regards, les font voir encore plus gaies et plus aimables. Bientôt, tant elles apportent de confiance et d'abandon à échanger leurs propos, dans ces jardins d'une mode qui leur ressemble et sous le couvert de ces charmilles taillées et dressées pour elles, il y a plaisir à les voir et à les entendre.

De quel objet, sinon de théâtre, peuvent donc avec tant de pétulance et d'animation, s'entretenir les Demoiselles? Ah ! certes, le

temps n'est plus où Mme de Brinon, religieuse ursuline, se plaisait à faire jouer aux *Bleues* d'insipides comédies composées par elle. Maintenant Mme de Brinon, envoyée en disgrâce, ne commande plus à Saint-Cyr ; désormais c'est Madame qui règne, et le poète de Madame est Racine ! A ce nom de Racine, ce nom d'une rusticité qui touche et émeut, les demoiselles de la classe des *Jaunes*, et Mlle de La Maisonfort non moins que ses compagnes, observent d'abord le silence. Pourtant Mlle d'Abancourt, sans doute parce qu'elle est un peu plus âgée que toutes les autres, entend poser la question qui brûle les lèvres d'un grand nombre :

— A quoi bon *Esther*, et pourquoi cette pièce? Est-ce que nous ne jouions pas *Andromaque* à la satisfaction de tous ceux qui nous virent dans cette tragédie?

Mais Mlle de Mornay d'Ambleville, d'une voix plus basse, craintive et qui semble vouloir répondre par une confidence à la question de Mlle d'Abancourt :

— Je le tiens de Mme de Caylus, qui mariée, libre et plus au fait des choses, l'a entendu répéter ; voici ce que Madame, redoutant pour nous les artifices du poète, le jour même de la représentation de cette fameuse pièce, écrivit à Racine : *Nos petites filles, Monsieur, viennent de jouer* Andromaque, *et l'ont si bien jouée qu'elles ne la joueront plus!*

— Oh ! dit alors la belle demoiselle de Lastic, qui devint à peu près cramoisie de son audace, quelle raison, je vous prie, Mme de Caylus voyait-elle à ce qu'on ne jouât plus une pièce si belle qu'il y a bien de la chance pour que l'auteur ne puisse plus en composer jamais d'égale?

Mais Mlle de Marsilly, qui devait faire voir à peu de temps de là en écoutant les avances de M. de Murçay, frère de Mme de Caylus, qu'elle n'en était plus à s'amuser avec des contes bleus, coupant la parole à Mlle de Mornay d'Ambleville :

— Madame, dit-elle, la raison en est que Madame avait ordonné que l'on choisît pour notre théâtre, parmi les pièces de Racine, celle « où il y avait le moins d'amour » et que, méconnaissant sa pensée, l'on avait au contraire donné à jouer aux Demoiselles celle « où il y avait le plus de ce sentiment ».

Mlle de Marsilly, la future Zarès du poète, a osé prononcer ces mots d'une voix étouffée, qui n'a pas dépassé le cercle des demoiselles des *Jaunes* et de telle façon qu'aucune des *Vertes* et des *Rouges* n'entendît. Pourtant la petite La Maisonfort, elle qui ne connaît rien des plaintes et des cris d'Hermione, elle qui n'a pas entendu Oreste s'écrier, d'un accent qui déchire :

...Avouez-le, madame,
L'amour n'est pas un feu qu'on renferme en une âme,
Tout nous trahit, la voix, le silence, les yeux;
Et les feux mal couverts n'en éclatent que mieux...

elle enfin si tendre, d'un regard si limpide, d'une âme si transparente et pareille à la rosée d'avril, elle demeure interdite à ces mots qu'elle ne connaît pas. De quel « sentiment » veut donc parler Mlle de Marsilly? Et qu'est-ce que l'amour? A ce nom nouveau, d'une musique si douce, dont la suavité la déconcerte et la surprend, Mlle de La Maisonfort ne peut pas arriver à s'expliquer le trouble qui s'empare de sa pensée. Devant ses compagnes qui rient et qui chuchotent, elle reste à peu près aussi confuse qu'elle le fut, il n'y a pas une heure, quand Mme de Saint-Étienne l'introduisit, devant tant de personnes, dans le cabinet de Madame. Et, sous ses cils de velours, voilà son regard qui commence de briller, une larme de paraître, sous sa robe épaisse de petite pensionnaire son cœur qui se reprend à battre.

Mais, à ce moment, la conversation s'arrête ; les Demoiselles font silence. Toutes à la fois, par l'écartement des branchages, viennent d'apercevoir, au seuil de la *cour du Parterre*, un homme qui descend à pas lents les degrés. Il marche comme en songe, drapé dans son manteau, et tellement absorbé, tellement plongé dans son rêve qu'il n'aperçoit pas, sous les arceaux dépouillés de l'hiver, ces regards aigus de jeunes filles, plus vifs que ceux des dryades, plus curieux que ceux des faunesses et qui le considèrent à mesure qu'il s'éloigne. Et M. Racine — car c'est lui qui vient de prendre congé de Madame — pénètre dans la *Grande Allée*, celle qui conduit en droite ligne, sous un couvert d'ormes et de châtaigniers, de Saint-Cyr à Versailles ; les faînes de l'arrière-automne, les pommes de pins et les feuilles sèches soulevées par le vent craquent sous ses talons ; et le soleil de midi, le rouge et pâle soleil d'hiver, semble tout à coup, en déchirant les nuages et tombant du ciel, l'envelopper, le prendre et le porter vivant dans la gloire.

EDMOND PILON.

(*A suivre.*)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

UN AGENT DE L'IMPÉRIALISME ANGLAIS : LE THÉOSOPHISME

M. Briand disait un jour, dans les couloirs de la Chambre, devant une quinzaine de députés appartenant aux opinions les plus diverses : « Depuis que je me suis approché du pouvoir, je n'ai pas appris grand'chose ; pourtant il y a une découverte que j'ai faite : politique intérieure ou extérieure, il s'agit toujours d'une lutte à mort entre le catholicisme et le protestantisme. » Puis il ajouta : « Et nous, en France, nous serons toujours considérés comme des catholiques. » La remarque, même outrée, n'est pas d'un sot. Quelques semaines avant sa disparition, Onésime Reclus me faisait une confidence analogue : « Pourquoi je me suis détaché du protestantisme? Parce que ce n'est pas en France une religion nationale. — Mais alors, vous devriez vous convertir au catholicisme? — Voilà, l'opération terminée, il ne me restait plus assez de foi pour supporter les frais d'une conversion. »

Ces deux mots s'éclairent l'un l'autre, en ce sens peut-être que si chez M. Briand la découverte n'a pas porté tous ses fruits, la faute en est au manque de conviction. L'intelligence, le don d'observation s'émeuvent, le cœur n'est pas touché. Pourtant la remarque était de celles qui auraient pu guider un homme d'État dans le chaos de la « reconstruction de l'Europe ».

Il n'est pas nécessaire que les intérêts de la France en cette matière coïncident par une sorte de fatalité naturelle avec la prospérité du catholicisme ; il suffit que, dans la crise que nous traversons,

un protestantisme national, tel que le protestantisme anglo-saxon par exemple, nous combatte pour des raisons qui ne peuvent être que confessionnelles : la cause du catholicisme devient alors *ipso facto* la cause de la France, avec tous les corollaires possibles découlant de ce principe.

Examinée sous ce jour, il existe une question troublante, qui gagne vivement à être étudiée, celle du *théosophisme*. Il ne s'agit pas des doctrines de Bœhme et de Swedenborg, mais de l'extraordinaire galimatias, agglutiné, depuis 1875, autour de la *Société* dite *théosophique*, par Mme Blavatsky d'abord, ensuite par Mme Annie Besant.

Un excellent historique de cette rêverie vient d'être publié par M. René Guénon (1), qu'il faut lire ; même après l'ouvrage du P. de Grandmaison, la chose en vaut la peine et l'on sera fixé définitivement sur l'incohérente misère de cette pensée où la supercherie voisine avec l'insanité. Mais ce n'est pas ici notre affaire de démêler les origines spirites, maçonniques, rosicruciennes de ces « dogmes » à tiroirs et à soufflets, dont on a pu faire tour à tour, et à vingt ans de distance, un superbouddhisme à l'usage des occidentaux et un christianisme ésotérique pour faibles d'esprit.

Je doute qu'un seul lecteur — fût-il de mauvaise foi — de M. Guénon ose désormais se dire théosophe, car immédiatement les associations d'idées les plus implacables s'éveillent de toutes parts pour lui crier : fraude, ignorance, compilation, duperie, immoralité. Il y a dans cette affaire des tintements de clochettes, des apposition de cachets, des envois de missives et des éducations de Messie qui valent assurément d'être *désoccultisées*. On apprendra aussi avec une certaine surprise que ces fameux orientalistes n'ont même pas compris les mots sanscrits ou indoustanis qu'ils transcrivent généralement de travers. Bref les idées courantes, propagées par la grande presse, sur le théosophisme, ne correspondent à aucune réalité. Notamment sa prétention à valoir comme une quintessence de bouddhisme, voire d'indouisme, ne se soutient pas une minute. Le théosophisme (et c'est ainsi du reste que les Indous le considèrent) n'a rien à voir, en dépit d'une terminologie à effet, avec aucune religion asiatique. D'après les découvertes et les conclusions de M. Guénon, *c'est une secte protestante*, probablement *soutenue par la police secrète anglaise, pour des fins d'impérialisme*. Et tout de suite ajoutons, sans en tirer aucune conséquence trop particulière : M. Lloyd George est théosophe, la plupart des chefs bolchevistes sont théosophes, ainsi que M. Sauerwein qui vient, dans un grand

(1) *Le Théosophisme*, un vol. in-8°. Nouvelle Librairie nationale.

journal du matin, de donner la parole aux représentants des soviets.

Les écrivains qui ont étudié le théosophisme, s'ils varient d'appréciation à son égard, sont à peu près unanimes à lui reconnaître un rôle politique. Le docteur Ferrand le croit internationaliste et hostile à tout gouvernement. Le P. de Grandmaison n'est pas éloigné, semble-t-il, de le regarder comme utilisant tour à tour les diverses forces qui passent à sa portée, au nombre desquelles figure la puissance anglaise. Pour M. Guénon, « si la Société prise dans son ensemble est internationale, sa *direction* n'en est pas moins devenue *purement anglaise;* aussi, ajoute-t-il, quelles qu'aient pu être parfois les apparences, nous avons la conviction que le théosophisme, envisagé sous ce rapport, est surtout *un instrument au service de l'impérialisme britannique.* Il dut même en être ainsi dès le début, ou à peu près, car des témoins dignes de foi nous ont assuré que Mme Blavatsky, pendant son séjour dans l'Inde, recevait du gouvernement anglais une subvention annuelle assez importante (on nous a indiqué le chiffre de 12 000 roupies) ».

Ce qui est bien remarquable, c'est que le docteur Hodgson, dépêché dans l'Inde en 1885 pour découvrir ses supercheries « métapsychiques », conçut pour elle et pour son œuvre un tel mépris qu'il n'hésita pas à la signaler comme une espionne au service de la Russie. Bien que naturalisée américaine, Mme Blavatsky — Helena Petrowna Haha — était russe (d'origine mecklembourgeoise), et cette qualité pouvait rendre vraisemblable les soupçons du docteur Hodgson. Il la dénonça donc consciencieusement à la police anglaise qui ne tint aucun compte de sa communication. Elle devait, mieux que lui, savoir à quoi s'en tenir.

Un des collaborateurs les plus intimes de Mme Blavatsky, M. Sinnett, écrivait même dans *le Monde occulte* que les théosophes « regardaient le pouvoir britannique comme préférable pour l'Inde à tout autre système de gouvernement émané des indigènes », aussi qu'ils répandaient rapidement « les nouvelles qui étaient de nature à décourager les soulèvements », et qu'en conséquence « les fonctionnaires du gouvernement britannique dans l'Inde (dont il faisait lui-même partie) feraient bien de montrer de la bienveillance pour les promoteurs de la Société ». Cela est net.

Au surplus, quand on constate que le Maharadja de Coutch-Behar, haut dignitaire de la Maçonnerie britannique, organisa, dès 1890, une section théosophique dans ses États, que le Maharadja de Kapurthala, autre grand dignitaire, est un de ses donateurs, que la Maçonnerie britannique aux Indes est un simple agent de gouvernement, puisque, en 1910, le chef de la police secrète indigène

était député Grand Maître de la Grande Loge de District du Bengale, fonction où il avait succédé au Maharadja de Coutch-Behar, on est fondé, en France, à considérer le théosophisme comme l'agent masqué de l'impérialisme britannique.

Le rôle confié au théosophisme est de saper les institutions traditionnelles hindoues, notamment l'institution des castes, qui rend ce pays imperméable en profondeur à l'influence anglaise, et c'est bien pourquoi les purs Hindous traitent les théosophes avec le plus souverain mépris. Envers curieux ! Mme Besant, qui pontifie en Occident au nom d'un vague et prestigieux orientalisme, passe en Orient, avec ses quelques centaines d'adhérents occidentaux ou occidentalisés, pour une batteuse d'estrade et la pire aventurière. Elle est traitée, dans les journaux hindous, de « menteuse » et d' « hypocrite ». Les plus polis parlent d'elle, comme M. W. T. Stead, comme d'une femme « sans conviction stable ».

« Actuellement, avec ses projets — si gouvernementaux — de *Home Rule*, elle passe pour complètement d'accord dans son plan avec la caste étrangère qui gouverne les Indes. » C'est un journal hindou, le *Bandé Mâtaram*, qui s'exprime de la sorte. Il poursuit : « Quelle est la fonction de Mme Besant dans les rangs des agents officiels? On lui a confié la mission de « contrôler » le système religieux hindou. La bureaucratie étrangère se désintéresse d'une organisation aussi vaste et aussi influente. Aussi envoie-t-elle, sous des déguisements, les espions et les imposteurs pour pénétrer dans cette citadelle et tromper les gardiens. Mme Annie Besant et ses collègues de Bénarès sont des impérialistes anglais qui visent à « contrôler » la vie religieuse hindoue. C'est pourquoi elle a traduit la *Bhagavad Gîtâ* et fondé le *Central Hindou College*. Elle a consacré toute son énergie à la propagande impérialiste de la Grande-Bretagne. »

Quand l'éducation du Messie futur, le jeune Krishnamurti, par Mme Besant et son collaborateur Leadbeater, ancien ministre protestant, donna lieu en 1913, à Madras, au scandale tumultueux que l'on connaît, c'est une revue hindoue impérialiste qui prit la défense des deux tuteurs contre le père. N'oublions pas non plus que seules les plus hautes influences, celles du *consul privé*, empêchèrent l'action judiciaire de les écraser l'un et l'autre. A cette même époque, les membres les plus dévoués de la Société, organisés spécialement sous le nom de *Frères du service*, prêtèrent un serment où l'on parlait de l'*intérêt primordial de l'Inde à se développer librement sous le pavillon britannique*. Conformément à cette conception fut créé le *Congrès national hindou*, de compte à demi par l'administration anglaise et les théosophistes, dans le dessein de canaliser, en les endi-

guant, les réclamations autonomistes. Devant ses juges de Madras, Mme Besant expliqua même les poursuites dont elle était l'objet comme une vengeance des nationalistes indigènes. Je n'insiste pas davantage et renvoie le lecteur pour plus ample information aux renseignements copieux fournis par M. Guénon.

Ces faits constatés, regardons immédiatement autour de nous, et nous découvrirons en Occident une conspiration théosophiste, analogue à celle dont l'Inde est la victime. Il ne s'agira plus naturellement de diluer l'indouisme dans un charabia de bouddhistes anglicans. Les coups, cette fois-ci, porteront sur le catholicisme, et la propagande s'effectuera par des véhicules philanthropiques ouverts à toutes les confessions. Remarquons d'abord que la maçonnerie mixte française est déjà conquise à l'influence théosophiste ; une théosophiste, Mme Amélie Gédalge, étant Grande Secrétaire Générale du Suprême Conseil Universel Mixte, qui, depuis 1899, dirige cette organisation. A côté fonctionnent une multitude d'œuvres auxiliaires, réunies dans ce qu'on appelle *l'Ordre de Service de la Société théosophique*, bien qu'elles négligent parfois d'en porter ouvertement l'étiquette. Il y en a partout, à Amsterdam, à la Haye, à Bruxelles, à Londres, à Genève.

Celles qui nous intéressent le plus fonctionnent à Paris : la *Ligue de l'unité*, l'*Éducation morale*, la *Diminution de la souffrance*, et surtout l'*Union fraternelle pour répandre la théosophie parmi les classes laborieuses*, et, à Toulon, l'*Oasis, pour répandre la théosophie parmi les ouvriers de l'arsenal*. Comme on le voit, la police secrète anglaise s'intéresse de très près à notre grand port de guerre, qui est également un centre révolutionnaire de premier odre.

Il semble qu'actuellement les dirigeants secrets du théosophisme s'adressent plus volontiers à ce mode de propagande qu'à l'action religieuse proprement dite. Notons toutefois que Leadheater s'est fait consacrer évêque de l'église vieille-catholique, spécialement destinée à corrompre ceux qui « sans avoir de principes religieux bien définis tiennent cependant à se dire chrétiens et à en conserver au moins toutes les apparences extérieures ». Le but est le même qu'aux Indes : saper la tradition en se couvrant de son manteau, pour le profit de la Grande-Bretagne. Voilà l'œuvre, à laquelle, à deux reprises, le protestant Liard et M. Appell ont accordé le grand amphithéâtre de la Sorbonne pour y développer les élucubrations que l'on sait. Nous espérons que l'on n'ira pas jusqu'à trois. Nous en sommes même sûrs, depuis que M. Guénon a des lecteurs. Autrement eux aussi prendraient part à la séance.

René Johannet.

La Démocratie paysanne en Bulgarie.

L'état de siège qui règne encore à Sofia oblige le voyageur à s'intéresser au gouvernement, même si ce voyageur n'est pas un journaliste dont le métier s'étend à la politique. Le gouvernement est actuellement aux mains de M. Stambolisky et de ses amis personnels, tous membres dirigeants du parti agraire. Ce parti, que l'on appelle improprement agrarien, se recrute parmi les petits propriétaires fonciers désireux d'arrondir leur lopin de terre, et parmi les ouvriers agricoles non propriétaires, mais soucieux de le devenir. C'est un parti à la fois révolutionnaire et conservateur. Révolutionnaire à l'égard des grands propriétaires qu'il a dépossédés ; conservateur à l'égard de ses propres biens.

Ce parti paysan a pour adversaires les socialistes, ouvriers des villes, dont les intérêts de classe s'opposent souvent à ceux des campagnards. Il est aussi en hostilité ouverte avec les communistes qui rêvent d'une transformation totale de la société, selon la formule russe, et qui d'ailleurs sont ennemis de la propriété individuelle. Jusqu'en 1913, le parti des paysans ne comptait qu'une douzaine de représentants au Sobranié. Les fautes que Ferdinand commit alors et les échecs que lui valut sa politique à l'égard de la Serbie et de la Grèce provoquèrent un grand mécontentement contre les vieux partis bulgares : démocrates, progressistes, libéraux et nationalistes. Le parti paysan bénéficia de ce mécontentement. Ce fut pire quand Ferdinand eut entraîné la Bulgarie dans la Grande Guerre et provoqué la perte de territoires indispensables au progrès normal de l'État.

Du coup, la propagande de M. Stambolisky porta sur l'esprit des paysans : « Qui donc vous a retenus trois ans dans la guerre, vous, paysans bulgares? Qui vous a fait périr en masse? Qui vous a valu la perte de la Macédoine, de la Thrace, de la Dobroudja? Ce sont ces anciens partis qui se couvrent de l'étiquette trompeuse de démocrates. Ce sont ces partis bourgeois recrutés dans les villes, dans ces villes que vous nourrissez de votre travail, vous, paysans cultivateurs, et qui ne sont rien auprès de vous, qui représentez 85 pour 100 de la population bulgare ! Secouons la tyrannie de ces « messieurs » des villes ! Fondons la république des paysans ! Au besoin, Boris (le roi) en sera le président. Je vous assure que Borisek (le petit Boris) fera un très bon président de la République !... »

Les élections générales de 1919 n'ayant pas donné la majorité à M. Stambolisky, celui-ci prononça la dissolution du nouveau Sobranié, avant la première réunion de cette assemblée. Le Sobranié réélu n'offrait pas encore la majorité au parti de M. Stambolisky. Pour éviter une nouvelle dissolution, M. Stambolisky provoqua l'invalidation d'un certain nombre de ses adversaires. Il obtint ainsi

une petite majorité et put mener à bonne fin sa politique « agraire ».

La Bulgarie avant M. Stambolisky était déjà un pays de petite propriété. Les grands domaines étaient rares. Beaucoup d'ouvriers agricoles néanmoins ne possédaient pas de terre. Dans un esprit d'équité et aussi dans un but politique, M. Stambolisky fit adopter une loi qui interdit toute propriété foncière au delà de trois cents *décares*, c'est-à-dire de trente hectares. Aux terres des propriétaires dépossédés, il ajouta les biens communaux, certaines forêts défrichées et des marais desséchés. Il rassembla de la sorte une masse de 900 000 hectares qu'il offrit en pâture à l'appétit des paysans.

Ceux-ci adorent Stambolisky et reportent une bonne partie de l'affection qu'ils lui ont vouée sur ses ministres, tous fils de paysans, tous jeunes comme leur chef, et demeurés très « peuple ». La tête forte et brune, les épaules larges, les mains puissantes, la chevelure abondante et bouclée, ombrageant un front volontaire, Stambolisky est un vrai type bulgare, plus solide qu'élégant. Quand il parle, sa mâchoire robuste semble menacer, et de sa bouche ardente sortent les mots qui frappent, les promesses flatteuses et parfois les apostrophes brutales contre l'adversaire. Plein de confiance en soi-même, il frappe du poing pour affirmer sa puissance personnelle :

« Que seriez-vous sans Stambolisky, mes petits frères? La proie des bourgeois ! c'est moi qui vous protège et qui vous sauve ! C'est moi qui, pendant trois ans, ai souffert pour vous dans la prison où Ferdinand m'a enfermé. C'est moi qui ai dit à ce tyran, couvert du sang bulgare : Prends garde à la vengeance du peuple bulgare ! Je viens de parcourir l'Europe, dans mon voyage de cent jours, de capitale en capitale. Partout votre Stambolisky a été reçu comme un ami ! J'ai vu nos frères agrariens de Roumanie. Ils m'ont envoyé deux députés qui m'ont promis l'amitié de la Roumanie quand ils seront au pouvoir, et la restitution de la Dobroudja. Ils m'ont demandé mon aide pour leur parti, je la leur ai accordée. Je leur ai donné 20 000 leva en attendant mieux. J'ai vu la France aussi, mes petits frères, pays magnifique, splendide et si riche ! Vous n'en avez pas idée. Les Français m'ont conduit partout comme un ami. J'ai vu chez eux des fermes immenses. Nous n'en avons pas comme cela chez nous. Et le fermier, qui dirige une pareille exploitation, qu'est-ce qu'il est? Un simple citoyen. Je dis, moi, qu'il devrait être président de la République ! (*Tonnerre d'applaudissements.*) Et j'ai vu travailler ces Français. L'un d'eux tapait des clous dans une chaussure. Du matin au soir, il ne faisait pas autre chose. Il tapait des clous dans une chaussure. La chaussure, il ne sait pas la faire ; il sait seulement taper des clous. Et cependant cet ouvrier, c'est un citoyen français, et c'est lui qui gouverne la France. Eh bien ! vous, mes petits frères ; vous qui savez faire des chaussures, et des charrues, et des herses, et des maisons, pourquoi ne gouverneriez-vous pas la Bulgarie?... » (L'orateur est porté en triomphe.)

La politique « agrarienne » du premier ministre bulgare n'est pas un fait isolé dans l'Europe centro-orientale. Tous les États voisins de la Russie bolcheviste ont été contraints de donner plus ou moins dans le socialisme agraire, pour éviter les troubles sociaux. La crainte du communisme les a fait pencher vers cette démagogie rurale dont on trouve des manifestations en Lettonie, en Lithuanie, en Pologne et en Roumanie. Chez ces peuples, le paysan est devenu le « maître de l'heure ». Il a le nombre, il a l'argent, pourquoi n'aurait-il pas le pouvoir? Il est nécessaire qu'il exerce ce pouvoir, quand ce ne serait que pour démontrer son incapacité de faire mieux que les citadins et les bourgeois. En Bulgarie, on le voit qui sollicite des places et des faveurs. Nombre de maisons ont été expropriées qui ont servi aux amis du gouvernement. Le président du Conseil lui-même s'est constitué une belle propriété aux environs de Sofia.

Les représentants des anciens partis voudraient protester. Mais ils sont fâcheusement divisés contre eux-mêmes. Les étiquettes qu'ils se donnent n'ont correspondu longtemps à rien de réel. Les libéraux n'avaient guère plus de libéralisme que les radicaux. Il y avait des clans et des chefs de clans plutôt que des partis. La tempête agrarienne qui souffle maintenant sur les vieux partis rafraîchit et épure les idées de ces chefs. La fièvre des anciens combats, des vieilles rivalités, les a quittés. Ils comprennent la nécessité de s'unir. Ils voudraient parler au pays. On ne les écoute guère. La voix des villes ne porte plus dans les campagnes, d'autant que la censure se charge de l'étouffer. « Qu'importe la censure, s'écrie Stambolisky. Ça n'empêche pas le blé de pousser. »

C'est bien l'avis des paysans, et Stambolisky recueillera leurs bravos et leurs acclamations jusqu'au jour où il devra leur demander, sous forme d'impôts nouveaux, les sommes énormes dont a besoin le budget bulgare pour assurer le progrès économique de l'État, en même temps que pour payer, au moins partiellement, la dette inscrite dans le traité de Neuilly. Car il faudra bien en venir là!

La somme de deux milliards et quart de *francs or* que la Bulgarie doit payer à la Commission des réparations peut paraître insignifiante, surtout si on la compare aux cent trente-deux milliards qui sont inscrits au débit de l'Allemagne. On ne demande, en effet, à la Bulgarie qu'une annuité de 131 millions pendant trente-sept ans. Mais il s'agit de *francs or*. L'annuité bulgare s'élève donc à 300 millions de francs papier, soit plus de 3 milliards de leva au cours actuel. Or, le budget de la Bulgarie n'atteint pas 3 milliards de leva. Il faudrait donc doubler les impôts qui pèsent aujourd'hui sur la Bulgarie pour satisfaire aux exigences du traité de paix.

La Bulgarie demande des délais et même des remises. On paraît disposé chez quelques-uns des Alliés à les lui accorder. La diplomatie joue déjà son rôle dans cette affaire. Serait-il néanmoins possible d'augmenter les impôts bulgares? On le pourrait assurément ; mais

pour cela il faudrait que les paysans, c'est-à-dire les électeurs de M. Stambolisky, le voulussent bien. Or, il n'y a pas très longtemps qu'ils ont poursuivi à coups de fourche certains collecteurs d'impôts, et ils continuent à menacer de mort les hommes politiques qui feraient mine d'augmenter leurs taxes.

En vérité, les impôts des paysans restent bien inférieurs à la faculté de paiement de la classe rurale. En Bulgarie, comme en Roumanie et comme en Pologne, les paysans enrichis par la hausse formidable des produits agricoles thésaurisent obstinément, entassent les billets de banque, au point d'en raréfier la circulation et de les laisser pourrir dans des cachettes. Pour quelques paysans qui se sont jetés dans les dépenses somptuaires et qui ont acheté des pianos à leurs femmes, on en trouve un bien plus grand nombre que les richesses des villes tentent peu et qui continuent à vivre modestement à côté de leurs liasses de billets de banque. A ceux-là on aurait pu *vendre* la terre, « objet de leur amour », et la leur vendre à son prix véritable. On a préféré la leur céder presque pour rien. Les annuités qu'ils paient (quand ils les paient) sont dérisoires. La grande réforme agraire se ramène souvent à une entreprise de spoliation.

La Roumanie en a souffert au point de vue économique. Sa production agricole a diminué. La Bulgarie en souffre au point de vue des revenus de l'État. Elle crie misère devant la Commission des réparations. Elle, qui a fait un si bel effort pour assurer le paiement des arrérages de ses anciennes dettes et même pour payer les coupons échus pendant la guerre, se trouve aujourd'hui contrainte d'en appeler à la bienveillance de ses anciens adversaires. Seront-ils tous disposés à faire crédit à la Bulgarie? Un peuple dont les qualités de travail et de sobriété sont bien connues peut évidemment trouver confiance ; mais encore faut-il qu'un gouvernement de classe ne prive pas le pays d'une abondante partie de ses ressources fiscales En embrigadant les masses paysannes dans les rangs du parti agrarien, en travaillant avec certains pays voisins à l'organisation de « l'Internationale verte », M. Stambolisky se flatte de détourner du bolchevisme les classes populaires. « Si l'on me renverse, dit-il parfois, je me tourne du côté des communistes ! »

Et les communistes sont déjà nombreux en Bulgarie. Mais en traitant les partis « bourgeois » comme des ennemis, en déconsidérant l'élément intellectuel des villes aux yeux des paysans, on divise fâcheusement l'État contre lui-même. Le commerce et l'industrie bulgares, si chargés d'impôts qu'ils puissent être, sont trop peu développés encore pour suffire aux besoins du budget. Les agriculteurs, si forts par le nombre et par la richesse, doivent assumer une large part des dépenses publiques. C'est le seul moyen d'inspirer confiance à l'Europe.

Georges Bienaimé.

LES LETTRES

A PROPOS DE LA « PLÉIADE » ET DE JOACHIM GASQUET

MARC Lafargue est un harmonieux poète dont le souvenir de Joachim Gasquet ne se sépare pas. Tous deux et leur ami Emmanuel Delbousquet, aux mêmes temps, sur le même mode, chantaient la vie rustique et méditative, mêlant au goût virgilien de la campagne l'amour plus passionné, plus inquiet aussi de notre âge, même sous l'apparente sérénité. Ces poètes s'aimaient. Dès les temps lointains de *l'Arbre et les Vents*, Gasquet, avec sa généreuse amitié, évoquait Marc Lafargue dans son mas toulousain :

> Le jardin attendri fleurit autour de toi,
> Et soudain sur ton front, dans l'ombre d'un érable,
> Monte du rossignol la plainte inconsolable...

Je voudrais discuter certaines remarques du poète de *l'Age d'or* (1), et quelques autres venues de moins haut. Joachim Gasquet a mis, dans la préface de la Pléiade, bon nombre de ses idées sur la poésie et sur l'art. Parler de la Pléiade, c'est parler de lui. Joachim Gasquet fut un génie complexe et un vivant éblouissant. Double cause d'erreur à son égard. Les uns, s'attachant à un seul côté de sa multiple nature, en présentent une image mutilée, inévitablement faussée. Les autres égarent mieux encore, en ne montrant d'une âme profonde que l'éclat extérieur. L'abondance et la plénitude des

(1) Voir la *Revue Universelle*, 1er septembre 1921.

dons, leurs luttes et leur harmonie, voilà ce qu'il faudrait pouvoir saisir pour donner une idée à peu près juste d'un tel poète et d'un tel homme.

Sous prétexte qu'ils ne crient pas merveille à toute sottise pourvu qu'elle semble inédite et parce qu'ils se montrent peu disposés à prendre toute contorsion et grimace pour des formes sérieuses de l'art, on a reproché aux poètes de la Pléiade d'être tournés vers le passé. L'accord des apparences du monde avec notre intelligence et notre sensibilité étant éternel, cette division suivant la course des jours entre le passé et l'avenir est plus trompeuse encore en art qu'en politique. Quand elle ne provient pas de l'ignorance et de la présomption, c'est de la rouerie, car ce qui sera ne pouvant être que le développement de ce qui fut, qu'opposer à qui invoque dans le futur on ne sait quelle insaisissable vertu ou beauté? Dès qu'un poème existe, il a un accent à lui, il est nouveau. Mais il l'est sans l'avoir cherché, en ayant cherché tout autre chose. Le nouveau qui le veut être et n'est pas autre chose n'est rien. Le vent souffle de toute part autour du navigateur de l'existence. Le flot est en arrière comme en avant. Qui ne frémirait du cordial élan de Banville :

Vous en qui je salue une nouvelle aurore...

Mais ce que les poètes de la Pléiade et ceux qui pensent comme eux saluent avec lui, c'est le développement de l'antique prodige. L'avenir et le passé, dans cette vision de la patrie et de l'art, sont le tissu d'un même corps dont ils rêvent, non la métamorphose, mais la santé et le naturel rayonnement. Ils pensent que c'est la joie fière des poètes de se plier au joug de la cadence universelle pour en augmenter l'amplitude. Ces lois du nombre et du rythme que la Pléiade vénère, ces lois qui régissent les plantes, les bêtes, les hommes, les peuples, les astres, le poème de la création et chacune de ses strophes, de ses vivantes cellules, Joachim Gasquet, outre l'intelligence, en avait l'enthousiasme. Je ne sais ce que Maurras nous en eût dit dans cette *Merveille du monde* qu'il projetait d'écrire et que la politique (ce n'est pas un de ses moindres méfaits), nous a peut-être ravie. Gasquet, lui, ne disait pas :

Je m'abandonne en proie aux lois de l'univers,

ni à la nature

...Je voue, atome dans l'abîme,
Mon humble part de force à ton chef-d'œuvre entier.

Il adorait de la nature toutes les rumeurs, même de mort, à l'égal de la musique des sphères. Les lois qu'il saluait du nom de mères,

qu'il devait d'un chant sombre et sublime célébrer sous la figure des Parques, ne lui arrachaient ni l'amer soupir de Léopardi : *E dulce naufragis in questo mare!* ni les pleurs héroïques de l'enfant qui s'indigne d'en subir, quitte à se mesurer bientôt avec elle, l'implacable nécessité. Il en sentait la dureté, mais aussi la splendeur, la majesté, la fécondité, l'harmonie dont il s'enivrait. C'est la réflexion qui, au collège, chassa l'anarchie du cerveau de Maurras ; chez Gasquet, ce fut, au régiment, la beauté de l'action. Là où tant de têtes faibles devinrent révolutionnaires, par une perception plus pénétrante et impersonnelle il cessa de l'être. Dès lors le sentiment de l'ordre ne devait jamais quitter ce vivant fougueux. Déjà il écrivait :

La plaine a dans le soir la beauté d'une loi !

Déjà il méditait ce prodigieux *Chant des Muses*, où une vue voluptueuse et stoïque du monde atteint aux émotions extrêmes de l'être et de l'anéantissement, où les mythes antiques renaissent vivifiés par la science et la pensée modernes, où, entre les mains des Muses ordonnatrices et créatrices, montent et descendent les constellations et les saisons, où les Muses mêmes ne sont plus que l'incarnation des lois, et des plus mystérieuses de toutes, celles qui donnent la ferme apparence de la matière aux forces diversifiées de l'universel esprit. Ces raisons dernières des choses, ces puissances secrètes, qu'il faille non les railler mais les honorer, les approfondir avec la persuasion qu'elles augmentent, loin de les restreindre, notre liberté et notre puissance dont elles sont le support et l'élément, voilà quelle fut la conviction de l'auteur des *Chants séculaires* et des *Hymnes*, et de la préface de la Pléiade. Et qu'il y a, pour revenir à la technique de notre art, les lois du langage comme du chant, comme de tout ! Et que ces lois naissent de la nature de l'homme et de l'espèce et de la race, et non du caprice individuel ! Et que l'on ne brouille pas plus impunément les rythmes du vers que les rythmes du cœur !

A quel point cette philosophie poétique est éloignée d'une réglementation étroite, Gasquet lui-même l'a péremptoirement prouvé dans le célèbre ouvrage des *Hymnes*. « Œuvre manquée, » fait dire Marc Lafargue à Charles Maurras. D'abord ce n'est pas tout à fait cela qu'a dit Maurras, mais bien : « Œuvre en partie manquée, à mon avis. » Voilà qui change, et l'amitié même ne donne pas d'incertitude à la pensée de Maurras quand elle est assurée. On ne peut appeler manquée qu'une œuvre qui n'a pas rempli son dessein. Ce que redoutait Maurras, si je ne me trompe, c'est qu'une partie des beautés du poème n'échappassent au public à cause de quelques

difficultés qu'opposait la composition. Gasquet n'avait pas entendu faire des *Hymnes* une œuvre facile, mais qui, au contraire, exigeât du lecteur un effort de collaboration. Pour pénétrer cette œuvre, il faut le vouloir, c'est-à-dire l'aborder avec le sérieux dont elle est digne. Comme d'une symphonie aux longs enchaînements, comme d'un temple aux vastes proportions, il faut parcourir l'étendue des *Hymnes* pour en saisir le mouvement et l'ordonnance et finalement l'émotion et la pensée. Mais les passages les plus complexes comme cette naissance du monde, cette danse indécise des êtres, cette vision eschylienne et pindarique de l'*Hymne* neuvième, par exemple, tout en somme se livre aisément à la pensée attentive, qui sait admirer et comprendre.

N'est-il permis de rire des critiques qui ont vu des vers libres dans ce monument d'une régularité et d'une fermeté sans égales? L'inspiration y coule à pleins bords. Mais l'esprit qui soulevait Bach ou Beethoven les empêchait-il, en lui cédant, de l'enclore dans des contours arrêtés? Ce mystère de la création musicale ou poétique et même plastique qui s'enflamme au souffle inconnu et qui prend forme et vie en entrant dans le rythme, nulle part mieux qu'au cours des *Hymnes* on ne peut en saisir la gestation. Il est admirable de voir le cerveau du poète créer à la fois sa matière et sa forme. Dans le même instant il contemple en lui-même les pensées, les sentiments, les métaphores, tout le métal en fusion, et il ordonne les pures lignes entre lesquelles il le réduira à la mesure des flancs d'une statue ou d'un temple. Ceux qui prônent la liberté de s'abandonner au hasard des rencontres, de suivre les cadences où elles vous mènent, au lieu, tout en les écoutant, de les soumettre à la pensée, peuvent voir là que la volonté n'est pas l'ennemie de l'imagination, et que pour mettre en œuvre ce qu'on lui apporte elle sait rester maîtresse. Les *Hymnes* ont l'essor, la chaleur, l'abondance, mais leur fougue lyrique est aux mains d'un guide apollonien. Aucun de ceux qui ont porté un jugement sur les *Hymnes* s'est-il seulement aperçu que le dernier des neuf poèmes se superposait au premier, l'avant-dernier au second, et le septième sur le troisième, strophe par strophe, vers à vers? Jeu puéril, dira-t-on. Nullement ! Grande puissance de construction, souveraine maîtrise des feux et des souffles de l'inspiration et des éléments de l'œuvre voulue et méditée, triomphe de l'unité et qu'il suffit d'entendre avec le poète pour y trouver le même plaisir et le même élan.

Gasquet pensait que découvrir une loi c'est découvrir une richesse, une force, une magie de plus. C'est pourquoi la *Pléiade* a dit : « Plutôt que de les abolir, nous en inventerions de nouvelles ! » Les lois

ainsi comprises ne sont pas une gêne. Elles sont l'appui et le moteur. Elles sont tout ce que nous pouvons saisir des êtres, la vérité de leurs rapports. Elles sont les génératrices et les nourrices de tout ce qui est. Elles sont l'ordre des astres et l'ordre des vers. Elles sont celles que, tout bas ou à mille voix hautes, il entendait dire avec Polymnie :

> Unissez-vous, torrents, pierres, fleuves, forêts ;
> Arbres, joignez vos mains, l'âme du monde passe,
> Planètes, enlacez vos orbes dans l'espace,
> Hommes, jetez vos cœurs dans les nombres sacrés !

Il importe de dissiper un autre malentendu. Marc Lafargue s'élève contre la prétention de faire des poètes des prophètes, des guides, des maîtres dans l'État. La Pléiade n'a rien dit de tel. S'il veut bien nous relire, il reconnaîtra que c'est à peu près le contraire que nous avons dit. Jamais nous n'avons adhéré aux rêveries de Hugo :

> Pourquoi donc faites-vous des prêtres
> Quand vous en avez parmi vous?
> Les esprits conducteurs des êtres...

Rien d'un tel romantisme ne reste dans une pensée éclairée par la guerre. Nous avons simplement dit que l'artiste ne devait pas se croire tenu à s'enfermer dans la tour d'ivoire, hors des émotions. collectives dont chaque âme individuelle est naturellement agrandie.

Entre le prêtre de Hugo et le « joueur de quille » de Malherbe, il y a place pour qui se passionne aux joies et aux douleurs de son siècle et aux destinées de sa race, sans se croire le maître de la politique. Au reste, la patrie et l'État animent les plus beaux vers du prétendu joueur de quilles qui lui-même communique à son époque la vigueur et la fierté de sa pensée. Ronsard seul l'emporte sur lui, ici comme partout, à cause de son amour et du *mens divinior* qu'il mêle à la même fermeté. Ronsard aurait pu n'être ému que des bois et des fontaines, lui qui en goûtait si divinement les délices ; mais il l'était du visage moral de la France autant que de la clarté de ses eaux et de ses horizons. Les *Discours sur les misères de ce temps* ne nuisent pas plus aux sonnets et aux odes que les *Méditations* à la *Marseillaise de la paix* ou que les *Châtiments* aux *Contemplations*. Une lyre plus complète ne devient pas pour cela moins sensible et délicate. Les *Loups*, le *Poème à Metz* n'embrument pas les *Fêtes galantes*.

C'est en ce sens et ce n'est qu'en ce sens que nous avons dit que les poètes devaient respirer l'air du large. Au surplus, à quelle époque les grands poètes s'en sont-ils privés? Et depuis quand ne faudrait-il

prendre exemple que sur les petits? Qu'il y en ait de grands aussi pour chanter à l'écart, nous ne le contestons pas. Que ce soit règle à imposer, voilà ce que nous nions. Que le grand Chénier ne soit pas celui de l'*Ode au Jeu de Paume*, comme le rappelle Marc Lafargue, certes! mais celui des *Iambes* l'est bien. Et ce qu'a dit la Préface, ce n'est pas que tel poème fût plus réussi, mais qu'à l'heure où une âme de poète s'élevait au-dessus de la platitude des versificateurs du dix-huitième siècle, le souffle lyrique le ranimait, l'inspiration le ressaisissait. Le conseil était donc bon pour les jeunes poètes (et les vieux!) d'aimer généreusement non seulement eux-mêmes, non seulement la nature, mais cette autre nature, l'humanité. Quelle folie ne serait-ce pas d'isoler l'art de l'action, qu'il est fait pour ennoblir et immortaliser, et comment ce qui inspire l'héroïsme pourrait-il laisser froid le génie? C'est aux lendemains de l'épopée révolutionnaire et impériale que Lamartine et Hugo ont chanté. Si leurs pareils doivent naître et grandir, ce ne sera pas en se détournant de la réalité tragique, mais en s'y égalant.

Toutefois, prévenons ici une confusion. La preuve que cette théorie est fausse, dit-on, et que cette prétendue force d'inspiration et de renouvellement de la victoire est contestable, c'est qu'il n'y a presque pas de poèmes de guerre dans le livre de la *Pléiade*. C'est, en vérité, curieusement prendre à l'envers une pensée qui paraissait facile à saisir. Pas plus que par son action en dehors de son art, nous n'avons voulu dire que c'est par la matière de cet art que le poète doit influer sur son temps. Ce n'est pas tels sujets, à Dieu ne plaise, que la *Préface* conseille, c'est une attitude de l'esprit. On réclame l'esprit de la victoire. C'est aux poètes à l'insuffler, et dans les œuvres mêmes où il est le moins question de guerre ou de paix. A de bons yeux le soleil de Louis XIV brille autant dans une fable de La Fontaine que dans le *Passage du Rhin*. Je ne sais si l'on ne pourrait soutenir qu'un tel vers :

L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours

ne saurait naître dans une époque malheureuse, et qu'il reflète un règne autant qu'un ciel. Les œuvres des poètes mirent le ciel de leur temps, mais elles le créent. Et la volonté est une des sources de l'inspiration. Voilà dans quel sens la préface de la *Pléiade* dit que cette grande époque aura de grands poètes.

Ces objections réfutées sur la *Pléiade* découlent de celles commises à l'égard de Joachim Gasquet lui-même.

Nous sommes ainsi faits que, si nous accordons à quelqu'un éminemment certaines qualités, c'est à la condition de lui refuser toutes

les autres. Sous prétexte que Gasquet était un animateur, un excitateur d'intelligences, un entraîneur de volontés et qu'il avait la force et l'éclat, prestige qui frappait les yeux de tous, on ne veut pas soupçonner qu'il dépassa encore ces dons extraordinaires par ceux de la pénétration et de la profondeur. Eugène Montfort ne s'y trompait pas, qui l'a appelé « *un observateur profond et mystérieux de soi-même et des autres* ». C'est le mot le plus vrai qui ait été dit sur lui. La vérité, c'est que sa personnalité était faite de l'alliance inattendue des puissances les plus diverses. Animateur ! Tout le monde l'a dit, et cela est bientôt dit. Mais animateur, c'est un Gambetta, c'est un Jaurès, c'est Gaudissart, si c'est aussi Tyrtée et d'Annunzio, et plus haut encore, je n'hésite pas à le dire, Gasquet. Car le niveau de sa vraie vie et d'où rayonnait son influence dépassait de beaucoup le niveau du Déroulède grec et du Lamartine italien. Si la séduction et la domination qu'exercent naturellement certains êtres vient souvent d'une simple surabondance de vie physique où se réchauffent les faibles, et n'impliquent pas la supériorité de l'intelligence, elles ne l'excluent pas non plus. Un esprit subtil peut habiter un corps de héros.

Au rebours de ce que certains prétendent, la perfection dans la force et le nombre est la marque propre de l'art de Joachim Gasquet. Il savait à quels périls l'exposaient sa puissance et sa facilité ; il ne s'y est jamais laissé aller. Doué de toutes les facultés de l'improvisation, il fut le contraire d'un improvisateur. Ses poèmes ne voyaient le jour que longuement mûris au soleil de la méditation intérieure. Aussi les négligences et les faiblesses y sont-elles extrêmement rares. Quelqu'un a écrit que, dans *le Bûcher secret*, au milieu d'admirables vers, on en rayait mentalement certains autres. Peut-on le soutenir, quand on a vu de quel grain est ce volume, de quel grain serré comme celui du froment ou du granit. Non seulement chaque strophe, chaque vers de Gasquet, de *l'Arbre et les Vents* aux *Parques*, est à la fois plein et lumineux, mais il n'en est aucun qui ne soit jailli du for intérieur. C'est d'un monde recréé dans son cœur qu'il développe les rayons et les ombres. Une étrange légèreté peut seule le ranger parmi les romantiques qu'il aima, qu'il défendit contre certaines attaques, mais tout en se différenciant d'eux essentiellement. La rigoureuse discipline qu'il imposait au tumulte des sensations et des pensées, la résistance constamment victorieuse à l'entraînement du verbe, l'ordre qu'il veut en tout, la raison qu'il adore, la pureté de la couleur et du contour, même dans la pénombre, font de son œuvre une œuvre rigoureusement classique. Si avec piété et ferveur et noble et fière humilité et belle ardeur de jeunesse, il s'est

plu parfois dans *l'Arbre et les Vents*, son premier livre, à copier ostensiblement Hugo, c'est comme Delacroix copiait Tintoret ; et Cézanne, Delacroix. L'accent personnel perce partout. Jamais il n'imita Hugo dans le parti pris de livrer au hasard les rênes du génie. Rien de plus faux que de les comparer l'un à l'autre, si ce n'est pour la puissance. « *La plus grande force lyrique depuis Hugo*, » dit Louis Bertrand de Gasquet, et cela est vrai. Mais, s'il y a chez Gasquet de longs poèmes, il n'y a pas de longueurs. Jamais chez lui de développements inutiles, amenés par le seul plaisir d'exercer sa verve. On peut trouver le fruit lourd, capiteux, vénéneux, creux non pas.

Je me souviens d'un ancien article de revue où le beau poète Louis Mercier citant certains vers, ceux-ci, je crois, du poème *le Voyage :*

> Il est au fond mouvant des plaines de l'Ukraine
> Des couchants enflammés dans des bras coléreux,
> Et des levers de lune où le firmament traîne
> Comme un manteau tombé sur des pieds amoureux,
>
> Comme il est à Pœstum des soirs où l'on oublie
> Tout autre enchantement qui ne vient pas des morts,
> Quand les temples dorés par la mélancolie
> Ferment leurs yeux trop lourds devant nos vains remords,

Louis Mercier, dis-je, faisait observer que Gasquet était le premier et le seul à avoir trouvé des images de cette qualité où l'homme et la nature se fondent jusqu'à ne faire qu'un, moins par la diffusion de l'un que par l'humanisation de l'autre. Le vrai symbolisme, à vrai dire, est là, dans ces strophes d'une pureté racinienne où, sans désarticuler ni corroder aucun vocable, maintes fois il rend sensibles les correspondances baudelairiennes. Il y a un mystère de la lumière plus grand que celui de l'ombre, plus difficile à rendre. Y réussir c'est atteindre à une beauté non pareille. Gasquet y a réussi souvent. Il lui est arrivé de donner à la clarté du jour elle-même cette transparence élyséenne. Lisez le *Portrait*, dans le *Paradis retrouvé*. L'air de l'heure et l'air de l'au-delà s'y mêlent. L'odeur et la clarté crépusculaire s'identifient à la pensée. L'esprit à travers les mots brille au point de les effacer, comme fait la flamme de l'albâtre où elle est contenue. Extraordinaire morceau de vision intérieure, sans égal que le portrait de la mère de Rembrandt auquel il fait penser.

Ne faut-il pas que les idées préconçues soient bien fortes pour que Binet-Valmer, qui aima beaucoup Joachim Gasquet, avoue n'avoir pas vu au premier coup d'œil la mort gémissant au fond de chaque vers du *Bûcher secret;* pour que Marc Lafargue, lié à Gasquet par

des inspirations fraternelles, ait pu dire que jusqu'à ce livre il ne connaissait de lui aucun vers mélancolique? Puissance de la légende! Gasquet était heureux et voulait l'être, et répandre la joie autour de lui. Avec Maurras, il pensait, que si l'homme est admirable bravant ou surmontant la souffrance, la souffrance en elle-même est laide, abaissante. La philosophie de Gasquet était une philosophie de la joie par la volonté. Et si l'on me dit que cette philosophie était facile au dieu rayonnant de santé et de force que l'on peut admirer encore au splendide portrait d'Alfred Lombard, je répondrai qu'il l'a prouvée efficace durant des années de souffrance héroïquement niées et domptées. Mais nul, en vérité, ne connut mieux l'angoisse de vivre et de mourir. Non seulement la douleur des séparations suspendues sur tout amour et sur toute vie imprègne l'émouvante série consacrée à son père mort, non seulement une résignation d'ombres heureuses et désolées enveloppe le beau chant funèbre dédié à Douglas Fitch, non seulement un poème comme *Consolatrix*, renouvelant le miracle translucide du *Portrait*, donne une sensation de la mort comme les mourants seuls semblaient pouvoir l'éprouver, mais dès *l'Arbre et les Vents* et les *Chants séculaires*, tant d'ardents tableaux de la campagne pensive ou amoureuse, de la vie adorée, du cercle diapré des saisons, tant de visions olympiennes sont pénétrés de la sensation de l'insaisissable fuite, du fatal évanouissement. Voyez dans le recueil de la Pléiade *la Fin du chêne*, la promenade heureuse à travers un beau jour, le retour à la paisible maison. La douce lampe y attend le maître, l'étoile domestique que Marc Lafargue aussi a souvent et noblement chantée. Mais tout à coup le poème prend un essor, un élargissement inattendu. Au crépuscule, un chêne, un fils des chênes prophétiques de Dodone, étend ses grands rameaux. Tout le poids des destinées tombe de ses feuillages. Le poète sent dans cette fin d'un jour la fin de tous les jours :

Et dans mon cœur d'un jour s'abîmer l'univers...

Sauf quand il en fait l'objet propre de son poème, Hugo ne songe guère au mystère et à la mort. Lamartine en est plus pénétré. Gasquet, ce grand vivant, baigne toute sa poésie dans une lumière trop intelligente pour n'être que celle du réel ou du moins du léger voile que nous appelons de ce nom. Ce monde qu'il admire, qu'il exalte, qu'il magnifie et redore sans cesse, ah! comme il en sent, même sans le dire, la tremblante fragilité! C'est une lueur qui danse. C'est un feu de paille qui vacille. C'est une transparente vapeur qu'un coup de vent va déchirer. Et c'est l'atmosphère de ses poèmes, plus que les poèmes même, qui élève ainsi l'âme au-dessus de

l'univers des sens. En lisant, j'allais dire en montant les degrés de tel et tel de ces poèmes, l'air se purifie, mais aussi se raréfie ; l'esprit, comme s'il approchait de l'éther, se sent plus léger, plus divin, ainsi qu'il arrive au corps lui-même au cours d'une réelle ascension. Et, bercé par les strophes dans un élément nouveau, on se sent à l'une de ces heures parfaites, d'un tel éclat qu'il semble qu'il ne peut plus que s'éteindre, d'un équilibre si subtil qu'il semble qu'il ne peut plus que se rompre, d'un miracle si évident que l'on s'attend à chaque minute à le voir s'évanouir. Aucun symboliste n'a atteint à la fluidité de ce grand poète classique.

Marc Lafargue a bien raison de le dire : *Il n'y a de grandeur que dans la simplicité.* C'est ce qui permettait à Gasquet d'aspirer à la grandeur. Il était si simple ! Il n'y a pas de poésie plus simple que la sienne, plus dépouillée de tout artifice et de toute recherche de langage, plus semblable au parler de tout le monde. Par cela seul qu'il avait de la poésie une idée élevée et même sublime, par cela seul qu'il la prenait au sérieux, par cela seul qu'il adhérait à cette parole de Louis Bertrand, je crois, qu'il aimait à répéter : « Il y a une vérité poétique des choses », Gasquet et avec lui la Pléiade proscrivent aussi bien l'emphase que la singularité, aussi bien le charlatan de l'estrade que les acrobates auxquels il ouvre la porte. Ils ramènent la poésie à la nature, mais de la nature ils ne retranchent pas plus ce qu'elle montre que ce qu'elle dérobe à nos yeux.

On pourrait résumer en diverses formules les idées — animatrices de Gasquet l'animateur — que la Pléiade a énoncées ou relevées, formules dont chacune réduirait à rien le reproche principal de tendre à la déclamation et à un art tout extérieur. Notamment à des théories desséchantes et déformantes et du scepticisme qui s'ensuit, elle oppose la méditation et l'enthousiasme de ce qui est. Elle oppose la passion dans la lucidité aux stériles antinomies entre le passé et l'avenir, entre l'ordre et la liberté, entre la tradition et le progrès, entre la loi et l'invention, et à l'abaissement qui en résulte, autant qu'en politique, dans l'art. Elle veut laisser baigner l'art dans la vie, dans la vérité, mais elle sait que plus la science creuse la réalité, je veux dire l'apparence, plus en se penchant on y respire le divin.

Xavier de Magallon.

LA PHILOSOPHIE

DESCARTES ET SES RÉCENTS HISTORIENS

Les historiens de la philosophie doivent réunir en eux deux qualités que l'on se plaît à opposer : l'esprit philosophique et l'esprit historique ; mais les uns sont plus philosophes qu'historiens et les autres plus historiens que philosophes ; il y a ceux qui poursuivent la vérité *dans les faits* et il y a ceux qui, même à travers l'histoire, s'attachent à la vérité *doctrinale*. Devons-nous nous étonner si, abordant un même objet avec des préoccupations si différentes, ils ne le voient pas de la même manière? Les récents historiens du cartésianisme ont chacun « leur » Descartes ; faut-il dire qu'ils se contredisent? Ayons plutôt assez de souplesse intellectuelle pour comprendre chaque point de vue et les refléter tous dans leur harmonieuse diversité.

Les Écrivains français en Hollande dans la première moitié du dix-septième siècle (1) appartient à bon droit à la littérature cartésienne ; sur les 685 pages de son copieux volume (sans compter les appendices), M. Gustave Cohen en consacre à Descartes plus de 300 — tout le livre III — et encore, hâtons-nous d'ajouter que les deux premiers livres sur les *Régiments français au service des États* et les *Professeurs et étudiants français à l'Université de Leyde* (1575-1648) contiennent des indications précieuses pour l'histoire du cartésianisme. Il y a en effet dans la vie de Descartes une décision bien

(1) Librairie ancienne Édouard Champion, Paris, 1920.

étrange : son départ en Hollande. Sans doute, il nous en donne les motifs dans la fameuse lettre à Balzac du 16 mai 1631 ; il se plaît dans ce pays de marchands trop occupés par leurs propres affaires pour s'occuper de lui ; pourtant, avouons-le, ces explications n'ont jamais pu dissiper notre trouble. Ah ! Descartes se fût réfugié à Venise ou à Naples, nous trouverions cela tout naturel...

... Mais enfin succombant à ma mélancolie
Mon désespoir tourna mes pas vers l'Italie...

Tous les écrivains du dernier siècle ont répété les vers d'Antiochus. Mais en Hollande, cela ne laisse pas d'être extraordinaire. Notre étonnement vient peut-être de ce que nous raisonnons en hommes du vingtième siècle ; si, au dix-septième siècle, il était « bien porté » d'aller aux Pays-Bas? M. Cohen nous apprend justement que de nombreux officiers français guerroyaient au service des États ; que des professeurs français occupaient des chaires dans les Universités hollandaises, et il y a même parmi eux le plus grand philologue du seizième siècle, Joseph-Juste Scaliger. Descartes se trouve en 1618 dans les rangs du prince d'Orange ; son nom est inscrit en 1629 sur les registres de l'Université de Franeker en Frise, et en 1630 sur ceux de l'Université de Leyde ; il n'y a rien là qui doive nous surprendre ; lorsqu'on connaît « l'attraction qu'a exercée sur tous les Français de la fin du seizième et du commencement du dix-septième siècle, la République des provinces unies », « ces séjours semblent tout à fait naturels, presque nécessaires » (p. 358). Pourtant cette attraction n'éclaire qu'un aspect de sa décision : nous comprenons pourquoi Descartes en quittant la France s'est rendu en Hollande, mais nous voudrions bien savoir pourquoi Descartes a quitté la France. La Hollande, dit M. Cohen, est le pays de la liberté, ce qui semble impliquer que les étrangers qui lui demandent l'hospitalité fuient la tyrannie. Est-ce vrai pour Descartes? Lorsqu'on voit à quelles polémiques Descartes fut amené et de quelles attaques il fut l'objet, on peut se demander si en France il n'eût pas été plus tranquille. M. Cohen exagère lorsqu'il avance que l'exil était une nécessité pour notre philosophe et M. Gilson nous semble remettre les choses au point d'une manière fort sage (1) ; il n'y avait aucun danger réel à attaquer l'aristotélisme, et Gassendi, qui fut beaucoup plus âpre que Descartes, ne fut nullement inquiété ; ce n'est pas aux circonstances qu'il faut demander le secret de son départ, mais à « un goût si passionné pour la spéculation philosophique que tout

(1) *Revue de métaphysique et de morale*, juillet-septembre 1921, p. 547 et suiv.

le reste dut nécessairement apparaître comme autant d'obstacles propres seulement à contrarier le cours de cette passion dominante ». « Doublé et étoffé de ce besoin profond, le goût de la tranquillité devient capable de supporter les décisions les plus graves et de justifier l'exil de toute une vie. »

M. Cohen prétend étudier « René Descartes en Hollande »; en réalité, c'est une biographie complète qu'il nous apporte. Il faut bien dire que, si la biographie d'Adam méritait certains compléments, il n'était peut-être pas nécessaire d'en donner un copieux résumé dans lequel les détails nouveaux sont noyés. M. Cohen nous donne quelques détails sur les relations de Descartes avec Beekman, sur la composition du *Discours*, sur ses rapports avec les Rose-Croix (question sur laquelle rien de définitif n'est d'ailleurs établi); il insiste sur certains traits de son caractère que l'image traditionnelle du philosophe laissait dans l'ombre : celui qu'on nous donnait comme un solitaire un peu mystérieux et un pur méditatif fut toujours un homme d'action; c'est bien le soldat que nous retrouvons dans les farouches polémiques avec les « chahuants », autrement dit les théologiens hollandais. M. Cohen n'a pas cru qu'il était dépourvu de sensibilité et il a essayé d'en retrouver les accents, si nuancés et si timides qu'ils aient été : n'y a-t-il pas un « secret » dans les relations de Descartes et de la princesse Élisabeth? « Peut-être l'image ou la fiction d'un amour presque royal hanta parfois la solitude du jardin d'Egmont. » Lorsque la jeune fille lui parlait de libre arbitre ou d'algèbre, imaginait-il, comme le suppose encore M. Cohen, « le sourire de deux lèvres de vingt ans »? Toujours est-il qu'il y a bien dans cette direction spirituelle « un parfum sentimental »; mais quelle est son essence?... Peut-être ici devons-nous tout simplement subir le charme de cette correspondance sans trop analyser notre impression; souvenons-nous du sévère avertissement donné dans les dernières pages du *Discours de la méthode* : « Je suis bien aise de prier ici nos neveux de ne croire jamais que les choses qu'on leur dira viennent de moi lorsque je ne les aurai point moi-même divulguées. »

Il est vrai qu'un tel conseil ne saurait être suivi trop à la lettre; dans ces conditions, non seulement les historiens du cartésianisme n'auraient pas osé faire la moindre hypothèse sur la psychologie du philosophe, mais ils se seraient à peine reconnu le droit de toucher à sa philosophie. Les idées sont un peu comme les enfants : dès que ceux-ci marchent tout seuls, ils échappent à la surveillance paternelle; le système d'un philosophe acquiert une certaine indépendance par rapport aux intentions de son auteur, il possède une vie propre et il se développe en vertu d'une logique interne dans

un sens que le philosophe souvent n'avait pas prévu ; la pensée de Descartes devient ainsi le cartésianisme, ce qui est assez différent. Dégager avec méthode l'ensemble de propositions qui porte ce nom ; ne pas s'en tenir à un exposé facile et superficiel ; éclairer le *Discours*, les *Méditations* et les *Principes* à l'aide de la correspondance, des ébauches d'ouvrage (1), bref, de tous ces documents dans lesquels on saisit la pensée qui se forme ; telle est l'œuvre d'Hamelin, qui, publiée pour la première fois en 1911, a été rééditée tout récemment (2).

Hamelin s'est efforcé de faire une œuvre historique, ce qui ne veut pas dire archéologique. « Le système de Descartes » n'est nulle part complètement exposé par son auteur ; il faut donc, avec les éléments que nous en avons et les esquisses imparfaites qui nous restent, reconstruire l'édifice, tel qu'il eût été si Descartes avait pris la peine de faire lui-même ce travail ; il s'agit de retrouver, de deviner plutôt le plan idéal que la construction achevée eût réalisé..., et comment dans ce plan idéal qu'il doit presque imaginer, l'historien n'introduirait-il pas ce qu'il a rêvé d'y voir ! Ici le philosophe intervient ; il se refuse à considérer les doctrines comme des curiosités bonnes seulement pour l'amateur d'idées ; il voit en elles la réponse à des problèmes qui dépassent les individus et les siècles, et qui sont toujours actuels ; lui-même il a « sa » vérité, et c'est elle qu'il cherche dans le passé, ce sont les signes qui l'annoncent, ce sont les formes sous lesquelles elle se déguise, c'est en un mot la preuve de son éternité que l'histoire doit lui apporter. Hamelin est l'auteur de l'*Essai sur les éléments principaux de la représentation : le Système de Descartes* est au fond un chapitre de l'*Essai*.

Descartes, dit-il dans ce dernier ouvrage, en séparant la pensée et l'étendue, a certainement accompli une œuvre capitale ; car ç'a été pour lui le vrai moyen de s'élever jusqu'à la vraie notion de la pensée. Les anciens et les scolastiques avec leurs forces de nature indécise et leurs âmes végétatives qui agissent d'une façon demi-mécanique et demi-spirituelle ne pouvaient voir ressortir vigoureusement, faute d'une opposition violente, la plus haute et aussi la plus essentielle manière d'être de l'esprit. Mais la vraie notion de la pensée une fois conquise, le dualisme, instrument de cette victoire, n'y pouvait pas survivre. La pensée envahissait tout, l'étendue et le mécanisme devenaient quelque chose d'idéal. Au lieu que la pensée fût dans le monde et un accident dans le monde, le monde était dans la pensée.

(1) *Les Règles pour la direction de l'esprit*, par exemple ; traité écrit en latin, publié cinquante ans après la mort de Descartes, et qu'il est indispensable de connaître pour se faire une idée de *la méthode*.

(2) Hamelin, *le Système de Descartes*, Alcan, 1921.

Qu'est-ce à dire? Sinon, pour reprendre l'expression de Durkheim, que « le cartésianisme, c'est l'idéalisme moderne en train de se constituer ». Nous verrons dans quel sens il faut entendre cette interprétation, mais on peut se demander si une telle vue d'ensemble est compatible avec une vue exacte des détails. Reconnaissons qu'en général ses préoccupations philosophiques n'ont pas empêché qu'Hamelin ne vît le système de Descartes tel qu'il est. Sans doute, bien des questions mériteraient d'être encore discutées ; est-il exact que la déduction cartésienne ne soit pas dans son essence quelque chose de très différent du syllogisme aristotélicien? Elle est un effort pour passer *sans médiation* d'un terme connu à un terme inconnu en établissant ces longues « chaînes de raison » qui correspondent aux natures simples. Est-il exact encore de parler « d'une unique voie de la connaissance », alors que Descartes a toujours maintenu la déduction à côté de l'intuition? S'il est vrai que la première tend à se fondre dans la seconde, il ne faut pas oublier qu'il s'agit d'une « tendance », et que dans la réalité les deux opérations sont radicalement distinctes. Est-il exact surtout de faire du *cogito* un raisonnement qui dégagerait de l'existence de la pensée l'existence du sujet pensant, et n'est-il pas pour Descartes l'intuition par excellence, une expérience, une donnée immédiate?

En s'efforçant de suivre la logique interne d'un système et en poussant les idées à « leurs extrêmes conséquences », on risque donc de construire un nouveau système un peu différent, mais du même coup on le fait mieux comprendre en montrant comment il s'achève et quelle puissance de développement il recèle. Il faut seulement reconnaître que de tels essais ne suffisent pas et qu'il y a place à côté d'eux pour des travaux d'une autre nature. En particulier l'histoire du cartésianisme a été profondément renouvelée par l'étude du milieu qui l'a vu naître ; on sait avec quelle documentation M. Gilson (1) a exposé les rapports de la pensée cartésienne et de la théologie ; Hamelin déjà, notamment dans un remarquable chapitre sur « l'âme et le corps », avait signalé les emprunts faits par Descartes à la scolastique ; mais à côté du milieu théologique, il était bon de tenir compte du milieu scientifique ; après le Descartes philosophe, il fallait étudier le *Descartes savant;* tel était l'objet des remarquables articles de Milhaud publiés dans différentes revues et que l'on retrouvera dans l'ouvrage qui vient de paraître sous ce titre (2). Milhaud ne prétendait pas refaire un exposé de la

(1) Gilson, *la Liberté chez Descartes et la théologie*, Alcan, 1913.
(2) Milhaud, *Descartes savant*, Alcan, 1921.

physique cartésienne, une étude complète des idées scientifiques de Descartes ; il désirait simplement « s'attacher aux problèmes par lesquels Descartes pourrait le plus légitimement réclamer une place fort honorable dans les progrès des sciences positives ». Chaque chapitre traite un point particulièrement obscur et, en un sens, est absolument indépendant des autres ; mais nous suivons à travers eux le développement de la pensée de Descartes depuis ses premiers essais scientifiques jusqu'à sa querelle avec Fermat ; c'est bien « Descartes savant » que nous voyons vivre dans ce livre et non « la science de Descartes » qui nous est exposée. Aussi Milhaud s'attache-t-il à la psychologie du philosophe. « J'ai surtout tâché de comprendre Descartes lui-même », et c'est pourquoi son introduction pose « la question de la sincérité de Descartes » ; lorsqu'on parle d'un savant, il faut savoir en effet si l'on est en présence d'un esprit capable d'affirmer la vérité, même si cela doit lui nuire, et surtout de reconnaître loyalement ce que ses découvertes doivent à ses prédécesseurs ou à ses contemporains ; établir cette base psychologique est indispensable lorsqu'il s'agit de Descartes, puisqu'il fut accusé de plagiat dès le dix-septième siècle et que son attitude après la condamnation de Galilée lui a valu une réputation de prudence, voire d'hypocrisie. « Je dirai très simplement que je crois, plus sans doute qu'on n'y a cru jusqu'ici, à la sincérité de Descartes ». C'est un fait, remarque Milhaud, que Descartes exagère son originalité ; — et l'un des grands mérites de ce livre est de montrer qu'en science comme en philosophie on ne peut faire table rase du passé ; — sans doute, il ne donne pas toujours sa pensée complète, et dans ses lettres il refuse d'indiquer comment il est parvenu à d'intéressants résultats mathématiques, mais n'oublions pas que la science est à cette époque conçue comme une chose absolument personnelle ; les savants sont des rivaux plutôt que des collaborateurs, et, dans la lutte, qui prétendrait qu'il faut donner des armes à ses ennemis? Nous ne pouvons suivre Milhaud dans ses recherches : quels furent « les premiers essais scientifiques de Descartes »? Quelle est exactement cette « crise mystique de 1619 »? Que découvrit-il « le 11 novembre 1620 »? Quels furent ses rapports avec Snellius et à la suite de quelles expériences est-il arrivé à sa loi de la réfraction, etc.? Partout nous apparaît un Descartes soucieux d'originalité, rêvant de solutions exhaustives, concevant une science grandiose, intégrale et définitive dont il sera l'architecte, élu par Dieu lui-même. En le lisant, « on dirait que son œuvre sort toute faite de son cerveau, qu'il ne doit rien ou presque rien ni aux anciens ni aux modernes, qu'il est venu réaliser dans la science

humaine une révolution sans exemple ». Cette impression est trompeuse ; replaçons l'œuvre de Descartes dans le grand courant qui part des Grecs et on verra en quelle mesure il a été révolutionnaire. « Il est plus vrai de dire qu'il a été conservateur, mais un conservateur qui complète, qui achève, qui porte au plus haut degré d'extension l'œuvre mathématique des Grecs et celle de ses prédécesseurs immédiats » et les *Principes* de 1644 sont peut-être « le dernier des magnifiques romans qui se sont appelés tantôt περί-φυσεως, tantôt le *Timée*, tantôt le *De natura rerum* ». Pourtant il y a, ne l'oublions pas, une idée ou plutôt une ambition nouvelle, qui surgit avec la science cartésienne ; le physicien s'imagine découvrir l'essence des corps, les raisons suprêmes de l'ordre naturel et, comme le montre très justement M. Jacques Maritain dans un article du plus haut intérêt sur *la Philosophie scolastique et la physique mathématique* (1), il confond cette physique mathématique et la philosophie naturelle ; il réduit la réalité aux notions mathématiques avec lesquelles il travaille. « Toute ma physique n'est que géométrie », écrivait Descartes à Mersenne, et il se croyait autorisé à n'admettre comme principes du monde corporel que l'étendue et le mouvement. N'y avait-il pas là une source de malentendus? N'était-ce pas dresser la science moderne contre la philosophie traditionnelle, en associant trop étroitement physique mathématique et métaphysique mécaniste, comme si la première devait nécessairement impliquer la seconde?

On voit que le cartésianisme est actuellement abordé sous tous ses aspects. Depuis une quinzaine d'années, articles et volumes se multiplient ; nous avons signalé les plus récents et encore pour être juste, aurions-nous dû citer au moins les thèses de Blanchet sur *Campanella* et *les Antécédents historiques du : Je pense, donc je suis.* M. Jacques Chevalier a estimé qu'il était temps de présenter les résultats de ce long travail collectif, en un ouvrage à la fois clair et complet. M. Chevalier dédie son *Descartes* (2) « au grand public », rappelant que le philosophe n'avait pas dédaigné en son temps d'écrire pour « le monde ». D'ailleurs ce livre ne sera pas inutile aux « spécialistes ». Nous devons signaler en particulier comme un modèle d'exposition le chapitre sur la science cartésienne ; il est difficile de faire comprendre ce qu'est la géométrie analytique ou la physique mathématique lorsqu'on s'adresse à des profanes, et c'est peut-être parce que cet ouvrage fut primitivement un cours

(1) *Revue thomiste*, avril-juin 1918. M. Maritain reprend ce point de vue dans le deuxième chapitre d'une très longue étude sur *l'Esprit de Descartes* dont *les Lettres* viennent de publier la première partie (février 1922).

(2) *Les Maîtres de la Pensée française*, Descartes. Plon-Nourrit, 1921.

public que son auteur est arrivé en quelques pages à présenter ces matières si arides avec autant de netteté. M. Chevalier, d'ailleurs, ne se contente pas de faire un simple exposé du cartésianisme (p. VII) : où nous conduit donc Descartes? Au réalisme et au spiritualisme. Cette préoccupation a amené M. Chevalier à certaines interprétations soit du caractère soit de la doctrine de Descartes que nous croyons bon d'atténuer. Peut-on dire, par exemple, qu' « il y a eu chez Descartes un immense effort *pour se mettre dans l'alignement*, et que son originalité a précisément consisté, non point dans la rupture avec le passé, mais dans cet effort d'une grande et féconde pensée pour renouer la tradition, en l'allégeant de ses poids morts et en y adaptant une méthode plus conforme à la mentalité et à la science de son temps »? Cet effort, si Descartes s'en est peu soucié, M. Chevalier le fait pour lui; Descartes et le Docteur angélique peuvent être rapprochés sur bien des points, mais un esprit nouveau surgit avec le premier qui se traduit en des différences de doctrine, et non pas seulement en une différence de méthode. M. Chevalier rapproche intuition thomiste et intuition cartésienne ; n'oublions pourtant pas qu'avec cette dernière c'est une conception de la raison tout à fait étrangère à l'école qui apparaît, c'est une raison qui appréhende immédiatement des natures simples, qui prétend se passer du syllogisme et procéder par visions successives. Quoi qu'il en soit, les critiques qu'on ne manquera pas de faire à M. Chevalier porteront certainement sur son interprétation réaliste du cartésianisme ; or, le réalisme de Descartes est incontestable, et on ne voit pas pourquoi aujourd'hui il serait interdit à un réaliste de se recommander de lui (1). C'est ici qu'il faut soigneusement distinguer les points de vue. « Descartes, dit très justement Hamelin, n'a pas été idéaliste d'intention. Quelle que soit la conclusion à laquelle il aurait dû logiquement aboutir, toujours est-il que, en fait, il a conclu à l'existence de réalités hors de l'esprit..., l'idéalisme est resté pour lui une hypothèse d'école purement théorique..., dont il ne songe pas à envisager même en imagination le transport dans la vie », mais, « bien que nourri dans le réalisme et demeuré réaliste sur un grand nombre de points, il a été porté d'un élan invincible bien qu'incertain au delà du réalisme ». Autrement dit, selon l'expression de M. Chevalier, « en dissociant par méthode l'être et la pensée, il a donné sans le vouloir le branle aux doctrines méta-

(1) Sur cette question, on consultera avec profit le livre de M. Dimier, *Descartes;* un article de Delbos, « l'Idéalisme et le réalisme de la philosophie de Descartes », *Année philosophique*, 1911, et un article de Mlle Noëlle Maurice-Denis dans le n° 1 de *la Revue universelle.*

physiques qui les tiennent à jamais séparées ». Dans ces conditions, réalistes et idéalistes ont les uns et les autres le droit de se réclamer de Descartes ; les premiers suivent la pensée qui *historiquement* fut celle de Descartes, mais ils reconnaissent que son réalisme fut singulièrement imprudent ; les seconds prétendent être plus cartésiens que Descartes lui-même et lui être fidèle, tout en dépassant le cartésianisme historique, mais ils doivent admettre que « le père de la philosophie moderne » (1) n'eût peut-être nullement revendiqué cette paternité. Avons-nous à nous en étonner? Quand donc les réformateurs ont-ils su ce que contenait leur réforme? M. Maritain, dans l'article des *Lettres* que nous avons déjà cité, montre bien comment sur un très grand nombre de points la philosophie cartésienne « juxtapose une thèse et une antithèse également excessives, qu'elle masque l'une par l'autre ». Il était naturel que les unes et les autres vivent ensuite de leur vie propre. Aussi Descartes serait bien mieux nommé « le père *des* philosophies modernes » ; le chapitre consacré à la philosophie française par M. Bergson dans *Un demi-siècle de civilisation française* est le meilleur témoignage, que nous puissions citer, en faveur de cette petite transformation apportée à la formule traditionnelle. Il y a deux choses qu'un réformateur ne voit pas : ce qu'il doit au passé, et ce que l'avenir lui devra ; il ne connaît pas ses parents, et bien souvent il ne reconnaîtrait pas ses enfants... L'histoire alors est peut-être pour le philosophe la grande leçon de prudence et d'humilité.

Henri Gouhier.

(1) Entendue dans le sens où Hegel dit : « René Descartes est en réalité le véritable promoteur de la philosophie moderne en tant qu'elle érige en principe la pensée. »

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. HENRY BÉRENGER

M. Henry Bérenger n'est pas extrêmement connu, en dehors d'un public d'élite. Mais justement il tient surtout au suffrage des élites et c'est ce qui fait l'intérêt de sa personnalité. Cette personnalité, d'aucuns en admirent la force : ne convient-il pas surtout d'en signaler la subtilité et la souplesse, comme le sens aigu de l'opportunité qui n'a jamais abandonné ce radical?

Plusieurs lui font gloire d'être, dans la gauche démocratique du Sénat, — qui est la forteresse du radicalisme — un de ces esprits indépendants qui n'acceptent pas tout fait le dogme de la rue de Valois. Mais ce groupe, la phalange sacrée du parti radical, n'est-il pas précisément celui qui compte, mêlés à une troupe compacte, forte de son nombre et de sa cohésion, des originaux et des indépendants tels qu'Henry de Jouvenel et Anatole de Monzie? Indépendant, certes, M. Bérenger le fut, si l'on veut marquer par là qu'il n'appartenait ni au clan de Malvy, ni au parti de Caillaux. Mais convient-il d'en être surpris? Le Sénat radical, qui fut passionnément combiste, n'aimait point du tout Caillaux et il exécrait Malvy. Les maréchaux chevronnés de la République n'aiment par les jeunes capitaines qui veulent passer avant leur tour, comme ces deux aventuriers : l'un, par ses mœurs crapuleuses, offensait la tradition des grands ancêtres; l'autre, par sa morgue de grand bourgeois et sa compétence insolente, agaçait l'expérience vénérable des magistrats curules. Et tous deux aimaient la canaille, ce qui n'est pas d'usage au Sénat : M. Henry Bérenger, juge en Haute Cour, put donc les condamner sévèrement, sans cesser d'être un bon radical.

Il ne faut pas s'étonner non plus qu'en demeurant radical, il ait toujours eu licence d'être un patriote irréductible, un adversaire implacable du défaitisme. M. Clemenceau ne devait pas trouver, pour son œuvre héroïque, un partisan plus convaincu, un collaborateur plus dévoué. Marquer une surprise excessive serait marquer aussi qu'on ne connaît pas d'autres radicaux que ceux de la Chambre. Ceux-là sont antimilitaristes, parce que leur alliance électorale avec les socialistes les y conduit fatalement. Au Sénat, même radical, on n'est pas démagogue, et on n'y sacrifie pas le latin et la culture, non plus que l'armée et la marine. Comme, d'autre part, il n'y a point de socialistes au Luxembourg, on n'y transige pas avec la défense nationale. A la vérité, M. Henry Bérenger, clemenciste et patriote, proscripteur de Caillaux et de Malvy, avocat des armements nécessaires, partisan de la souveraineté nationale, bafouant la chimère du pacifisme, ne sort point de la tradition du radicalisme sénatorial.

Plus originaux certes, et plus indépendants, furent ceux de son groupe qui abandonnèrent le vieux Bloc anticlérical sur la question religieuse. Le Sénat, en effet, ne transige pas sur cette question et la haine de Rome y est la pierre de touche des purs. M. Henry Bérenger refusant les crédits du Vatican, demeure un pur. Les confidents de sa pensée allégueront sans doute que M. Clemenceau eût fait de même. M. Henry Bérenger, qui n'admet point devoir d'explications sur les votes que lui dicte sa conscience, aimerait cependant cette observation. Quant à ses électeurs de la Guadeloupe, l'heure n'est pas encore venue de dire ce qu'ils en pensent.

Donc, M. Henry Bérenger, qui demeure un pur, est un radical plus orthodoxe et moins original qu'il n'apparaît au premier abord. Ce qu'il y a de profondément attachant en lui, nous l'avons dit, c'est sa merveilleuse aptitude à exprimer l'opinion d'une élite, et à représenter pour cette élite la meilleure expression de son sentiment. Est-ce habileté ou hasard? M. Henry Bérenger ne fait presque jamais de faux pas. Les gens qui n'aiment ni l'habileté ni le hasard ne lui savent pas gré de cette qualité. Il convient de dire qu'il sait choisir, et que la qualité de l'opinion qu'il exprime n'est jamais médiocre. Intellectuel passionné, il n'a jamais défendu que des causes intellectuelles, ou bien il s'est toujours placé au point de vue intellectuel pour défendre les causes qu'il a reconnues intéressantes. Son horreur de la démagogie l'a toujours préservé de la facilité et de la bassesse, et de plus l'évolution de ses idées et de sa conduite l'a rapproché des hommes qui pensent « nationalement ». Mais quel bonheur dans la rencontre des idées à exprimer, des aspirations qu'il faut synthétiser!.

Brillant lauréat de l'enseignement supérieur, Henry Bérenger

marque tout de suite fortement sa place dans sa génération. Président de l'Association générale des étudiants, il est tout de suite à même d'unir les deux tendances qui caractérisent sa carrière : le goût des enquêtes intellectuelles et le goût de l'action. Et comme sa génération attentive cherchait sa voie et que les problèmes de psychologie politique et sociale commençaient à la préoccuper, Henry Bérenger, après quelques essais littéraires dans les jeunes revues de 1890, *lui donna* la Proie, *qui est un drame sobre et fort, celui de l'arrivisme intellectuel et de l'exploitation des idées. Naturellement, jamais Henry Bérenger ne devait, lui, exploiter les idées ni en tirer profit, comme le héros de son roman. Mais il avait trouvé sa voie, qui était de dégager un état d'âme, une curiosité collective, pour leur répondre et les satisfaire. Il avait été tolstoïsant, avec distinction et quelque gaucherie encore, à l'heure du tolstoïsme. Il devait trouver des formules sociales et néo-chrétiennes saisissantes à l'heure où la conscience inquiète de sa jeune génération cherchait des apaisements dans un rajeunissement chimérique des vieux dogmes ou dans la générosité pleine de merveilleuses promesses d'un nouvel évangile humain.*

Mais M. Henry Bérenger est trop un homme d'action pour s'attarder aux chimères, même néo-chrétiennes. N'étant point simplement catholique, il redevint délibérément libre penseur. Rachilde en fut contristée et le lui dit. Le retour à M. Homais la chagrinait chez un tel homme. M. Henry Bérenger n'accepta point cette capitis diminutio *et il écrivit fièrement* l'Aristocratie intellectuelle, *rassurant du même coup, par le prestige même de son livre, ceux qu'inquiétait secrètement la crainte d'une certaine bassesse. Même en matière de libre pensée, M. Bérenger n'est point démagogue.*

S'il fut dreyfusard, ce ne fut donc pas par démagogie. Et l'Action, *qu'il dirige, traduit bien encore ses aptitudes et les tendances de son esprit.*

Mais lorsque vint l'heure des mortelles illusions, le vigoureux esprit de M. Bérenger refusa d'être dupe. Il eut la courageuse clairvoyance de ne pas composer avec les nécessités nationales. Tout en rendant au parti radical le service éminent de lui sauver l'honneur, il parvint encore à exprimer au mieux une aspiration profonde de l'opinion française : celle qui comprenait le danger des utopies, et qui voulait que la France vécût. Mais comment déterminer pour soi-même, dans l'œuvre de la défense nationale, une part originale et personnelle? D'autres avaient les fabrications de guerre et les inventions; d'autres, la propagande; d'autres, la police morale du pays. Lui, il eut les pétroles et les essences et la maîtrise du pétrole devait être un des facteurs essentiels de la victoire. On sait comment, au lendemain de cette victoire, il défendit avec une orgueilleuse âpreté sa gestion, durement attaquée,

cette gestion où il avait montré avec clarté, précision d'esprit, qu'il avait le sens des problèmes, des nécessités et des circonstances.

La guerre est terminée. M. Henry Bérenger n'est pas homme à épiloguer sur les causes du traité. Dans le différend qui agite l'opinion, il estime n'avoir que faire. D'ailleurs, les places sont prises. La renaissance de la culture, d'autres y ont attaché leur nom et leur effort. Mais, dans la défense nationale de demain, voici qu'un redoutable problème se pose, auquel très peu ont pensé : la marine de l'avenir. La jeune marine, écœurée ou désorientée, tumultueusement agitée, d'aspirations confuses, tourne les yeux vers l'horizon et cherche une formule qui lui rende confiance. M. Henry Bérenger sera l'homme de cette jeune marine. Il la défendra contre les routines du passé, contre les maladresses même de ses amis et contre les dangereuses abdications de Washington.

Mais cette œuvre, la termine-t-il? Le voici rapporteur général du budget. Il a recueilli, sans effort visible, le pesant héritage de Doumer et de Chéron. Le voilà au point le plus aigu des préoccupations nationales. La question financière, question de vie et de mort, ne domine-t-elle pas tout de sa menace formidable?

— Comment, alors, dira-t-on, un homme si passionnément national peut-il méconnaître le désir d'apaisement religieux qui est si puissant aujourd'hui? Comment, sur ce point essentiel, M. Henry Bérenger peut-il demeurer à part d'une aspiration commune et si clairement exprimée?

Est-ce littérature, survivance romantique dans cette carrière d'homme d'action? Peut-être la tradition jacobine lui apparaît-elle comme un élément de la vie nationale. Comment ne sent-il pas que ce moteur est démodé et s'est mis à « taper » depuis longtemps?

M. Henry Bérenger, qui avait été néo-chrétien et qui était redevenu libre penseur à l'heure de Spuller et de l'esprit nouveau, veut-il éviter dans l'âge mûr l'apparence d'une âme hésitante qui n'a point su se fixer encore et que les courants successifs agitent et conduisent au gré de leur caprice? Ou bien ne croit-il pas à l'apaisement, dans l'idée que notre histoire, faite de luttes religieuses ardentes, ne saurait se terminer par un souple compromis, et qu'il faut, pour demeurer dans la tradition nationale, continuer à prendre parti? Ou bien, enfin, cet homme qui hait la démagogie, estime-t-il qu'il y a eu maldonne en décembre 1919, et que la nation, après une inévitable revanche de la tradition républicaine, rentrera dans la vraie obédience radicale, à la fois patriote et laïque?

Cette querelle, au surplus, serait vaine. Nous ne nous posons ces questions que pour nous éclairer encore sur le cas de M. Henry Bérenger.

Aujourd'hui, M. Henry Bérenger est classé dans le camp des patriotes. Par là, il se rapproche de la majorité de la Chambre. Mais s'il

peut passer pour un ami de cette majorité, il ne l'est pas sans réserve. Et surtout il ne l'est pas avec permanence et certitude. Ses opinions n'étaient pas les mêmes avant-hier. Que seront-elles après-demain? Il est d'accord aujourd'hui avec l'intérêt national. Mais ce hasard, qui le sert avec un bonheur si constant, ne l'a-t-il pas déjà mis d'accord, et ne peut-il l'y mettre une autre fois, avec des partis où le sentiment national est trop librement et trop diversement interprété? Nous souhaitons que M. Henry Bérenger, après tant de fluctuations, se fixe enfin. Et le patriotisme doit lui permettre de se fixer où est marquée la place d'un homme tel que lui.

★ ★ ★

Le Mangeur de rêves.

La meilleure méthode pour juger une œuvre dramatique est de la raconter d'abord, de montrer les intentions de l'auteur et la façon dont il les a réalisées, puis de conclure, pièces en main. Mais avec M. Lenormand, il n'est pas facile de suivre les voies ordinaires. Il est de ces écrivains qu'il vaut mieux présenter avant leur œuvre. Le lecteur se rebuterait de ces histoires impossibles, si on ne l'avertissait d'abord que M. Lenormand est un halluciné de talent. On a beau nous raconter que le talent court les rues, c'est un bruit que répandent ceux qui n'en ont pas. Des talents comme celui de M. Lenormand, il n'y en a pas tant que cela. Mais quel homme extravagant!

Un halluciné, avons-nous dit. Il ne s'intéresse qu'aux cas pathologiques, aux malades, aux détraqués, aux pervers, aux fous. Sa vision est singulièrement bornée ; son œuvre fait penser à ces couloirs des maisons de santé où l'on ne rencontre que des rebuts d'humanité. M. Lenormand n'a jamais pris la peine de porter sur la scène un être normal et bien portant. Mais il sait que ses héros sont des anormaux, alors que M. Bataille, par exemple, ne le sait pas qui nous montre des anormaux et nous dit : c'est la vérité et la vie. M. Lenormand ne commet pas cette erreur. Il nous donne ses personnages pour ce qu'ils sont : la nuance est sensible.

Donc, M. Lenormand n'étudie que des malades, ce qui n'est pas un signe de très bonne santé. Les aime-t-il? Sans excès. (Il n'est pas tendre pour son « Mangeur de rêves ».) Les connaît-il, les voit-il bien? Oui, et c'est sa partie forte. Il a lui-même le coup d'œil lucide et triste du malade. Il excelle à découvrir chez un être la tare secrète, à saisir le geste ou le mot révélateurs. Il fait penser à un pensionnaire de la maison de santé dont nous parlions tout à l'heure, à qui l'habitude a fini par donner la clairvoyance, qui suit d'un œil impitoyable les progrès du mal chez le voisin et qui ricane en disant : « Ah! ah!

il est fou, fou... il est perdu ! » M. Lenormand est lui-même un personnage pour Chesterton.

Dans ces limites très étroites, il a des dons. Comme il arrive aux hallucinés, il possède un rare pouvoir de suggestion. Il anime ses bonshommes, il leur donne du relief. Il est le pensionnaire qui sait mimer les tics des autres. Bon analyste, il est très bon écrivain. Sa langue est claire, ferme, sans surcharge, elle ne verse pas dans l'abstraction, elle ne se relâche pas dans l'excès d'images, les deux écueils de la littérature d'analyse. Enfin, M. Lenormand est incontestablement doué pour la scène, et ses dons, non moins incontestablement, sont bornés. Il est visible, par exemple, qu'il est un hybride de dramatiste et de romancier. Ce n'est pas sans raison qu'il choisit des sujets de roman, de lentes analyses étendues à une longue période, et qu'il les découpe en de nombreux tableaux, parfois très courts, détachés, éloignés les uns des autres dans le temps et l'espace. Chacun de ces tableaux a une vie parfois intense. Mais ils sont juxtaposés, non construits. Une fois, on put espérer que M. Lenormand allait vaincre ses défauts : dans *le Simoun* il y avait un noyau de pièce, des caractères qui commençaient à se détacher de l'auteur pour vivre tout seuls. Malheureusement, dans *le Mangeur de rêves*, il est retourné à l'idéologie, et il faut bien dire que son esprit n'est ni assez large ni assez sûr pour embrasser et animer les idées ; incapable de construire, comment pourrait-il dominer et ordonner un grand sujet?

M. Lenormand, j'ai déjà eu l'honneur de le lui dire, me paraît avoir manqué sa vocation. Les phénomènes de foire qu'il nous présente, relèvent du comique, et il a le tort de les traiter sur le mode grave. Il lui manque une morale pour juger sainement, c'est-à-dire pour comparer ses créations à un certain modèle élaboré par toute l'élite humaine, comparaison qui lui permettrait de les situer dans la hiérarchie des âmes et de ne pas leur accorder plus d'attention qu'ils ne méritent.

Je ne sais pas s'il avait pensé aux théories d'Einstein quand il écrivait *Le temps est un songe*. Dans *le Mangeur de rêves*, il a voulu porter sur la scène les théories de Freud. Nous n'avons pas à les exposer. Disons seulement que pour Freud, nous avons tous plus ou moins un secret d'Œdipe. L'objet de la psychanalyse (c'est le nom donné par Freud à son système) est d'arracher ce secret à l'inconscient. On peut le démêler en étudiant les manifestations de l'inconscient, qui sont les rêves. Ce n'est pas le lieu de juger cette extravagante théorie. Mais il était nécessaire de l'indiquer, sinon que comprendre aux inventions de M. Lenormand?

Le personnage principal de la pièce, le « mangeur de rêves » est un disciple de Freud, un amateur d'âmes de qualité inférieure. Il ne s'intéresse dans la vie qu'à cette besogne singulière, découvrir le secret des êtres et le leur révéler.

Est-il très clairvoyant et très intelligent? On peut en douter. En

effet, le soin qu'il se donne de libérer les âmes ne produit que de sombres résultats, et finalement des catastrophes. M. Lenormand semble avoir voulu peindre un dilettante de la psychanalyse. Alors, on pourrait conclure, puisque l'aventure finit mal, que M. Lenormand condamne le dilettantisme et le freudisme. En effet, et je ne reproche pas à l'auteur de ne pas l'avoir *formellement déclaré*, il suffisait qu'il le suggérât. S'il en était ainsi, à quoi bon écrire une pièce sur le freudisme? Mais ce n'est ni très sûr ni très clair. J'ai grand' peur qu'il ait tout simplement été tenté par l'étrangeté de la théorie et par l'espoir d'écrire sur ce sujet une œuvre qui présentât ce caractère de singularité qu'on confond volontiers de nos jours avec l'originalité.

Le mangeur de rêves ne s'attaque qu'à des femmes. Il commence par prendre possession de leurs âmes, après quoi, elles n'ont plus le courage de refuser le reste. Dans quelle proportion met-il le freudisme et la psychanalyse au service de son désir, dans quelle proportion est-il sincère et clairvoyant, il n'est pas possible de le démêler. Aucun critique ne l'a fait, et je ne crois pas que M. Lenormand lui-même soit capable d'établir la démarcation. Le mangeur de rêves rencontre d'abord une jeune Anglaise et, du premier coup, il lit au fond de son cœur ; c'est une âme prédestinée au mal. Il le lui révèle, conformément à la thérapeutique freudienne, et elle devient une criminelle accomplie. Il rencontre ensuite une jeune Française en proie à des remords inconscients. Il lui applique d'autorité le système Freud : c'est, dit-il, que vous avez été dans votre enfance jalouse de votre mère, au point que vous imaginez avoir commis un crime. Elle est d'abord rassurée par cette étonnante déclaration. Mais peu à peu, les rêves, les remords reviennent. Et la pièce commence enfin, presque au dernier acte dirait-on si M. Lenormand consentait à conserver ces coupes surannées. L'Anglaise aime le mangeur de rêves, elle est jalouse de sa nouvelle conquête et puis aussi, elle aime le mal pour le mal. Et, par un hasard vraiment miraculeux, il se trouve : 1° que la Française a jadis commis un crime contre sa mère, un crime réel ; 2° que l'Anglaise est la première à l'apprendre. A six ans, en plein désert, l'enfant a, par une rouerie inconsciente, livré sa mère aux Arabes. A quoi bon, dira-t-on, accorder tant d'attention à des inventions aussi folles? C'est que, ce thème inacceptable accepté, M. Lenormand en tire des scènes, dirais-je pathétiques? le mot est trop noble : le terme qui conviendrait le mieux est celui d'envoûtement. L'Anglaise pousse sa rivale au suicide avec des raffinements saisissants de vice subtil et le mangeur de rêves retombe sous la domination du démon qu'il a imprudemment déchaîné.

Ce sujet d'exception, cette humanité pathologique, tout cela est d'une étroitesse qu'il est inutile de faire remarquer. Mais M. Lenormand, sur ce terrain rabougri, fouille en profondeur. Il ne sonde que des âmes misérables, mais il les éclaire. C'est peu. Mais c'est quelque chose.

Éclairer, peut-être, est trop fort. Dans ces replis pleins de miasmes, il semble promener une sorte de pâle lueur phosphorescente. Il fait penser à ces « pénitents » qui, autrefois, avant l'invention des lampes de sûreté, rampaient dans les couloirs des mines en promenant un lumignon à la recherche du grisou.

LUCIEN DUBECH.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

L'AJOURNEMENT DE LA CONFÉRENCE DE GÊNES. — *La réunion de la conférence de Gênes était prévue pour le 8 mars. Il est probable qu'elle n'aura pas lieu à cette date.*

Le 6 février, le gouvernement français adresse au gouvernement britannique un mémorandum où il expose la nécessité d'avoir des garanties avant d'aller à Gênes causer avec les Soviets et l'Allemagne et où il suggère un ajournement de la conférence.

Londres, sans répondre au mémorandum, propose, avant la conférence, une réunion d'experts pour arriver à un accord préliminaire sur certaines questions techniques. Paris fait remarquer qu'en plus de l'Angleterre, de la France, de l'Italie, du Japon et de la Belgique, il serait bon d'inviter à cette réunion la Pologne et les États de la Petite Entente (14 février).

A Prague, à Varsovie et à Bruxelles, on se prononce pour l'ajournement (15 février).

A WASHINGTON. — *La conférence adopte les termes du traité de désarmement naval et la conclusion de l'accord relatif au Chantoung que le Japon s'engage à restituer à la Chine.*

La France réduit donc définitivement à 175 000 tonnes ses grosses unités. La séance de clôture de la conférence a lieu le 6 février.

SAINT-SIÈGE. — *Le nouveau Pontife donne sa bénédiction aux Romains assemblés sur la place Saint-Pierre, ce qu'aucun de ses prédécesseurs n'avait fait depuis l'entrée de l'armée italienne par la brèche de la Porta Pia (6 février).*

Le cardinal Gasparri est maintenu dans ses fonctions de secrétaire d'État du Saint-Siège (7 février).

La cérémonie du couronnement de Pie XI a lieu, le 21 février, dans la basilique Saint-Pierre à Rome, en présence de 80 000 personnes.

EMPIRE BRITANNIQUE. — *Les difficultés de l'Angleterre n'ont pas tendance à diminuer : au Transvaal, grève générale. En Égypte, état*

de siège. Aux Indes, l'agitation continue. Le gouvernement impérial repousse les demandes formulées, le 4 février, sous forme d'ultimatum, par le chef nationaliste Ghandi

En Irlande des bandes de sinn-feiners franchissent, le 7, la frontière de l'Ulster et emmènent comme prisonniers un grand nombre d'orangistes. On se fusille dans les rues de Belfast, comme par le passé.

ALLEMAGNE. — *Le 31 janvier, M. Walter Rathenau devient ministre des Affaires étrangères. Le parti populaire allemand se retire de la coalition.*

Le 31 janvier, des groupes de volontaires allemands attaquent à la grenade une caserne de chasseurs français à Petersdorff, en Haute-Silésie. Il y a, de notre côté, plusieurs morts et blessés.

A la suite de cette agression, on saisit, à Oppeln et à Gleiwitz, des dépôts d'armes et de munitions (2 et 5 février).

Le 7 février, le gouvernement allemand effectue le troisième versement décadaire prescrit de 31 millions de marks-or, en devises étrangères.

M. Joseph Smeets, directeur de la République rhénane, *et chef du parti séparatiste rhénan, est condamné à trois semaines de prison par le tribunal de Cologne (15 février).*

Depuis la grève des cheminots, le chancelier Wirth est en butte à de nombreuses attaques, du côté des nationalistes, des populaires allemands, des socialistes indépendants et des communistes.

A la séance du Reichstag du 15 février, M. Wirth n'obtient que péniblement une majorité : 220 voix contre 185 sur 421 votants.

ITALIE. — *Le cabinet Bonomi donne sa démission le 2 février. Les partis de gauche lui reprochent l'attitude des ministres catholiques à l'occasion de la mort de Benoît XV.*

Après deux tentatives de M. de Nicola et de M. Orlando, qui échouent, le cabinet Bonomi, sur les instances du roi, et après accord entre les « populaires » et les partis de gauche, reste au pouvoir (9 février). Sa situation semble néanmoins extrêmement faible.

AUTRICHE. — *La situation économique et financière demeure déplorable. Le 5, le gouvernement de Vienne adresse un nouvel appel au secours à l'Europe. Le gouvernement de Londres annonce qu'il va prêter 2 millions de livres sterling à l'Autriche (12 février).*

A. M.

Le Gérant : GEORGES MOREAU.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 27503.